ANNÉE JUIN 1949

AP

JUN 17 1949

PERIODICAL ROOM GENERAL LIBRARY UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

JULIEN GREEN : Journal sans dates
MARIA LE HARDOUIN : La Dame de Cœur (I)
DOSTOÏEVSKI : Lettres de Sibérie
COMTE FOLKE BERNADOTTE : Mission en Europe orientale
ROGER PEYREFITTE : Le Cocher de Syracuse
GERALD SAMSON : Victoires communistes en Chine
GABRIEL MARCEL : Le Tragique chez Jean Anouilh
PIERRE GIRARD : Le Verre de Firmin
PIERRE AUDIAT : Maxime du Camp ou le Médisant scrupuleux
FRANÇOIS FOSCA : L'Intelligence dans la Peinture
PAUL GUTH : Van Dongen
ARMAND HOOG : Le Président Valéry
GÉRARD BAUËR : Le Théâtre
MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

LA LIVRAISON : 140 FRS

SOMMAIRE

		Pages
JULIEN GREEN	Journal sans dates	3
MARIA LE HARDOUIN	La Dame de Cœur (I)	14
DOSTOÏEVSKI	Lettres de Sibérie	44
COMTE FOLKE BERNADOTTE	Mission en Europe orientale	59
ROGER PEYREFITTE	Le Cocher de Syracuse	73
GERALD SAMSON	Victoires communistes en Chine	88
GABRIEL MARCEL	Le Tragique chez Jean Anouilh	96
PIERRE GIRARD	Le Verre de Firmin	111
PIERRE AUDIAT	Maxime du Camp ou le Médisant scrupuleux	121
FRANÇOIS FOSCA	L'Intelligence dans la Peinture	127
PAUL GUTH	Van Dongen	132
ARMAND HOOG	Le Président Valéry	141
GÉRARD BAUËR	Le Théâtre	145
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	151
	Chronique bibliographique	162

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

DES LETTRES INÉDITES DE BALZAC

à

Madame HANSKA

JEUX DE HASARD
par Jacques CHENEVIÈRE

BRÉSIL
par Stefan ZWEIG

LA TOUR EIFFEL SIDÉRALE
par Blaise CENDRARS

LE MONDE DE L'AU-DELA
par René TRINTZIUS

TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an (12 numéros) : **1.250 francs**

Six mois (6 numéros) : **625 francs**

Étranger : Un an : **1.600 francs**; Six mois : **800 francs**

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R.-F. Besnard, 38 Teofilo Otoni, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de dix francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1949

JOURNAL SANS DATES

HIER à l'Odéon pour voir *Lucrèce Borgia* dont j'avais un souvenir déjà ancien, un souvenir de lycée. Nous pensions bien sourire, et même rire, mais non autant. Toutefois, on a visiblement essayé d'atténuer les effets involontairement comiques. Des bouts de phrases ont sauté. Dans la dernière scène, Lucrèce dit très rapidement et très bien, presque à voix basse : « Vous êtes tous empoisonnés. » Ce n'est pas l'éclatant : « Vous êtes tous empoisonnés, Messeigneurs ! » de la belle époque. De même, Gennaro dit à Lucrèce : « Faites votre prière, madame, et faites-la courte. » Il n'ajoute pas cette réflexion délicieuse qui a mis en joie plusieurs générations : « Je suis empoisonné, je n'ai pas le temps d'attendre ! » La pièce m'a paru assez médiocrement jouée par des acteurs qui ne croyaient pas à leurs rôles et qui, j'en ai eu l'impression, avaient honte de ce texte aujourd'hui impossible. Denis d'Inès, dans le rôle de Gubetta, récitait plutôt qu'il ne jouait. Toutes ces réserves faites, ce mélodrame est amusant à voir.

— Un fait curieux que je note sans pouvoir me l'expliquer d'une manière satisfaisante. Pendant toute l'année 1947, j'ai essayé d'écrire un roman et n'ai pu le faire. J'en vois très bien la raison et n'ai qu'à me reporter au journal que je tenais à cette époque pour comprendre que trop d'obstacles me barraient la route. Les crises intérieures paralysent le romancier. Un des tiroirs de mon secrétaire est plein de débuts de chapitres qui ont tourné court, mais ce n'est pas de cela que je veux parler. L'autre jour, à l'aube, je me suis réveillé et dans l'espace de

quelques secondes j'ai vu, comme dans une sorte de vision intérieure, tout le roman que je cherchais en moi depuis si longtemps. Encore mal dépêtré de mon sommeil, il m'a semblé que le personnage principal se tenait devant moi, au milieu de ma chambre à demi-obscure. J'ai eu le sentiment d'une réalité intense et l'envie m'a pris de me lever aussitôt pour me mettre à écrire, mais la paresse m'en a empêché et je me suis rendormi. Il y a une semaine que je travaille à ce nouveau livre, avec une joie que je n'ai connue que très rarement. Cependant, le plus singulier de cette histoire n'est pas dans ce que je viens de dire et qui n'offre rien, je crois, de très extraordinaire. Non, le fait bizarre, le voici. Hier, je recopiais des pages de mon journal qui doivent paraître en 1949. J'en étais à septembre 1944 et tournais les feuillets de mon carnet, quand trois lignes écrites à cette époque m'ont retenu tout à coup ; je puis même dire qu'elles m'ont fait tressaillir et que je les ai lues et relues avec un malaise presque aussi grand que ma curiosité, car ce que j'avais sous les yeux, résumé en quelques mots, c'était le sujet du livre qui m'occupe en ce moment. Je n'avais pas rouvert ce carnet depuis trois ans et ces lignes m'étaient sorties de la mémoire à tel point que je n'ai pas reconnu mon personnage lorsqu'il s'est présenté à moi dans les premières lueurs de l'aube. Je l'avais profondément oublié, j'entends par là qu'il était descendu dans des profondeurs où je ne pouvais plus l'atteindre. Voilà, me semble-t-il, quelque chose qui éclaire tant soit peu la création littéraire et le travail inconscient du romancier. Ce qui s'élabore en nous, dans les régions les plus secrètes de l'imagination, échappe entièrement à notre analyse, car il me paraît certain que ce roman que j'ai embrassé d'un seul coup d'œil dans les circonstances que j'ai dites, s'est fait en moi pendant l'espace de trois ans sans qu'une fois seulement je m'en sois douté. Peut-être n'est-il pas indifférent de noter ici que les chapitres avortés dont j'ai fait mention plus haut n'ont aucun rapport avec le récit auquel je travaille à présent et dont la genèse me paraît assez singulière pour que j'essaie de fixer ce que j'ai cru en saisir.

— Hier, en relisant un volume de Havelock Ellis, j'ai été frappé une fois de plus par ce qu'il dit de cette catégorie d'êtres chez qui l'instinct sexuel rejoint le sentiment religieux, l'un, semble-t-il, exaspérant l'autre, l'un provoquant l'autre par une sorte d'émulation que saint Jean de la Croix a, du reste, fort précisément décrite. Ont-ils voulu cela, les malheureux ? Où est, pour eux, la liberté ? Si ce qu'il y a en eux de religieux exalte ce qui est purement sexuel, ou pour parler comme nos puritains, si ce qu'il y a en eux de bon exalte ce qu'il y a de mauvais, quelle solution à ce problème ? Et qui oserait donc les juger ?

— Relevé dans le *William Shakespeare* de Hugo cette ânerie d'une taille exceptionnelle : « Sondez cette chose profonde, Othello est la nuit. Et étant la nuit, et voulant tuer, qu'est-ce qu'il prend pour tuer ? Le poison ? La massue ? La hache ? Le couteau ? Non, l'oreiller... » Mais comme c'est malgré tout Hugo qui écrit, il y a un peu plus loin ceci

qui me paraît d'une perspicacité admirable : « Lear, c'est l'occasion de Cordelia. La maternité de la fille sur le père. »

— Cette nuit, pendant une longue insomnie, j'ai eu des pensées hargneuses à l'endroit de tous les livres qui parlent de Dieu comme de quelqu'un qu'on interroge et qui satisfait obligeamment nos petites curiosités. Dieu aime ceci, préfère cela, Dieu pense telle chose. La vérité est que nous ne savons à peu près rien. Ce que Dieu veut exactement de nous, pourquoi nous sommes nés à cette époque et non à telle autre, pourquoi ici et non là, autant de mystères. Personne au monde n'est dans les secrets de Dieu. La religion doit être ramenée à quelque chose d'infiniment simple, à l'Eucharistie et à l'Ecriture. S'en tenir à ce qui est de foi, ni plus ni moins. Tout le reste est spéculation.

Ces trois vers de Dante me reviennent à l'esprit, d'un italien si limpide qu'on croirait lire du français :

Avete il vecchio e il nuovo testamento
e il pastor della Chiesa che vi guida :
questo vi basti a vostro salvamento.

— Un rêve absurde qui me renseigne pourtant sur ce que je pense, au fond, d'un personnage qu'il m'arrive de rencontrer quelquefois. Quelqu'un me dit : « Il y a des rats au jardin. Allez les tuer. » Je prends un balai et me rends au jardin où je vois, en effet, un gros rat sur lequel j'assène un magistral coup de balai, mais le rat n'a pas l'air de s'en porter plus mal, me fait face, au contraire, d'un air fort menaçant. (Je reconnais là le souvenir des rats de Washington où ils sont, paraît-il, aussi nombreux que les habitants.) A cette seconde arrive un ami qui me dit quelques mots, puis s'adresse au rongeur, lequel se change aussitôt en homme fort élégamment vêtu d'un pardessus couleur de rouille, avec un foulard à carreaux autour du cou, l'air d'un Anglais en voyage. Grande ressemblance avec X... Je m'approche de lui et lui dis : « Je m'excuse d'avoir cherché à vous tuer à coups de balai, mais vraiment je vous avais pris pour un rat. » Il fait de la main un geste à la fois poli et dédaigneux, comme pour mettre une barrière entre lui et moi, et d'une voix très mondaine : « Ne vous excusez pas. Je suis un rat. »

— La Bible serait moins souvent citée de travers en France si les traductions qu'on en donne étaient plus belles. En Angleterre, le texte de la traduction reçue se loge plus facilement dans la mémoire des lecteurs, parce qu'il est beau, il est, très littéralement, mémorable. La traduction de Crampon ne l'est pas ; elle est ennuyeuse. C'est là, surtout, ce que je reproche aux traducteurs modernes : ils répandent sur l'Ecriture un parfum d'ennui, ils en font un livre qu'on n'a simplement pas envie de lire. Je me redisais tout cela ce matin en lisant dans Bernanos cette phrase étonnante : « On trouve dans l'Evangile une parole bien singulière : « Lorsque je reviendrai, trouverai-je encore des amis chez

» vous ? » (*Dans l'amitié de Léon Bloy*, page XVII.) Infiniment moins grave, mais curieuse malgré tout cette inadvertance de M. Claudel, grand amoureux de l'Écriture : « Il n'y a pas de singes dans la Bible. » (*Interroge les animaux. Figaro littéraire* du 9 octobre 1948.) Que fait-il des singes que les vaisseaux de Tharsis apportaient tous les trois ans au roi Salomon avec de l'ivoire et des paons ? (Rois I, 10, 22). S'il avait écrit cette phrase dans un journal anglais, plus d'une voix se serait élevée pour lui répondre : « *Ivory, apes and peacocks !* » Tout le passage en question semble, du reste, fait pour plaire au grand poète par sa couleur et sa magnificence, et j'aime à imaginer le jacassement des guenons autour du roi-soleil juif, mais je me consolerais plus facilement de l'absence des singes dans la Bible que de celle du chat dont on ne trouve pas trace de la Genèse à l'Apocalypse.

— Revenant l'autre soir du théâtre avec R..., nous passons près d'un groupe d'agents qui causent entre eux à mi-voix, et ceci parvient jusqu'à nous, dans le grand silence de la rue déserte : « Il lui a filé un coup de lame. » Ou plus exactement : « *Iya* filé un coup de lame. » J'ai toujours aimé ces bouts de conversation qu'on attrape au vol. Celui-ci me paraît excellent. C'est l'absence même du contexte qui le met en valeur, lui donne sa qualité de mystère. La phrase en question était dite d'un ton égal, modéré. J'y ai pensé plusieurs fois par la suite, avec intérêt.

— Très pris par la lecture d'un livre de nouvelles d'Ambrose Bierce (*In the Midst of Death*). Ses contes californiens ne me semblent pas bons ; une lourde ironie me les gâte, mais tous ses récits de la Guerre de Sécession le mettent au premier rang des écrivains de son pays. Pour la force, la couleur, l'éloquence, non dans la phrase, mais dans la manière de présenter les faits, et surtout pour ce don exceptionnel qu'il a de *surprendre*, je ne connais qu'un livre qu'on puisse mettre à côté du sien — un peu au-dessus, cependant — c'est *Sueur de Sang* de Léon Bloy. Très frappé par l'histoire du capitaine qui a peur sur le champ de bataille et qui, par peur de mourir, se tue alors qu'il n'y a pas d'engagement. Également par celle du saboteur qu'on va pendre, qui s'évanouit et fait un long rêve d'évasion à la seconde où il va mourir. Un peu partout, des détails qui eussent enchanté Bloy : par exemple, le canon qu'on lave, qu'on rafraîchit, à défaut d'eau, avec du sang, au plus fort d'une bataille. Mais l'auteur a le goût de l'horrible et ses effets sont quelquefois d'un romantisme un peu ridicule.

— Tout à l'heure, à la devanture d'une librairie du quartier latin, un petit groupe d'hommes et de femmes se pressait pour voir des illustrations libertines offertes aux regards des curieux. Ces gens contemplaient dans un silence absorbé l'Ingénu aux prises avec Mademoiselle de Saint-Yves. Je crois ne pas exagérer beaucoup en disant qu'ils étaient collés à la vitre, le front touchant la vitre et le regard collé à ces images. Il y avait des jeunes et des vieux. Ni les uns ni les autres ne bou-

geaient, partaient enfin, à regret, les yeux pleins de rêves. J'ai été surpris de la force d'attraction qu'il y avait dans des dessins aussi médiocres. Observé un vieux monsieur tout chenu, vêtu de noir, et qui ne remuait pas plus qu'un réverbère, ses yeux bordés de rouge fixés sur les magiques images. Deux jeunes filles assez jolies regardaient aussi, la bouche entr'ouverte. Un étudiant blasé ne s'attarda guère.

— Dans *Les Quatre Vents de l'Esprit*, ce vers que je me redis parfois :

Personne ne connaît mon gouffre, excepté moi.

Dans ce même volume, relu le poème sur la mort d'un vieux chien. Récit d'une simplicité exemplaire. On attend l'antithèse, elle ne vient pas. Tout est dit à mi-voix, avec douceur et pitié. Et tout à coup, à la fin, la folie de l'auteur le reprend : il interroge la nuit, il lui demande où vont les astres, et il lui demande où va le chien...

— Un journal d'écrivain qui dise toute la vérité. Je n'en connais pas. Le contexte manque toujours, qui jetterait sa lumière sur ces pages savamment obscures. Pires encore, les confessions, car c'est ou le corps qui parle, qui prend toute la place, ou l'âme qui bâillonne le corps et parle « pour lui ». Serait-il donc si difficile d'écrire un livre où tout le monde aurait voix au chapitre ? Il y a des vies dans lesquelles l'ascète se bat avec le noceur. Qu'ils parlent donc tous les deux, qu'ils s'expliquent enfin ! Ce que je redoute par-dessus tout, c'est l'habile dosage ; en général, l'ascète se charge de ce soin avec une malhonnêteté dont il n'a presque jamais conscience. Les hommes les plus sincères ne peuvent dire que des moitiés de vérité.

— Je vais voir une dame malade depuis de longues années et clouée sur un fauteuil à roues. La porte m'est ouverte par une vieille Bretonne hilare dont les maigres joues rouges sont encadrées de longues mèches blanches. Elle me mène au salon et dit très cérémonieusement : « Je présente Monsieur à Madame. » Stupéfaction de ma part, mais Madame R... m'explique en anglais que c'est là sa nouvelle femme de ménage et qu'une fois par semaine elle s'offre une *cuite* au rhum ou au porto, et aujourd'hui, apparemment, c'est le jour. Je regarde marcher la vieille. Elle est intéressante ; elle ne titube pas, au contraire, elle danse un peu, elle est ingambe, c'est une alerte pocharde ; seule sa langue s'épaissit parfois. Disparaît dans un couloir, mais de temps en temps, elle revient nous parler : « Je vous en prie » et « Je suis au service de Madame » sont des phrases qui viennent sans cesse fleurir sur ses lèvres humides. Elle a une façon étrange de surgir tout à coup derrière le fauteuil de Madame R..., un peu comme un personnage de Guignol dont elle a le teint et les gestes subits. Parfois, je l'entends qui chante à gorge déployée dans sa cuisine, d'une voix profonde et retentissante, une voix d'homme. La voici qui revient, inquiète de savoir si Madame n'a pas sonné, et cette fois Madame lui demande ce qu'elle a fait de la clef de la porte d'entrée. (Il faut savoir que la porte d'entrée doit toujours être fermée à clef,

à cause des cambriolages possibles.) « Je l'ai rendue à Madame. « Non. » « Si, Madame. » « Non, mais tant pis. Voici la seconde. Allez fermer la porte à clef. » Cette opération se fait. La pocharde revient, tend la clef à sa maîtresse avec un grand geste. « Et je rends la clef à Madame. Et je suis au service de Madame. » Tourne alors les talons et s'en va en disant d'une voix tout à coup mauvaise : « Faudrait tout de même pas prendre les gens pour des imbéciles! » Mais deux minutes ne s'écoulent pas que la voilà de retour. Sans doute a-t-elle eu quelque remords de ce qu'elle a dit, car elle accourt avec un grand foulard de laine rose, s'approche par derrière du fauteuil de madame R... et lui met de force ce foulard sur la tête et sur le visage. C'est en vain que la pauvre malade se débat. La femme de ménage, d'une voix larmoyante, clame tout à coup : « J'ai peur que Madame ait froid, et je ne veux pas que Madame ait froid, parce que j'adore Madame plus que tout au monde. » Et elle ajoute, bizarrement : « Et que Dieu garde notre bon roi et nous le ramène victorieux! » « Bretonne, et royaliste », me suis-je dit. Mais à la réflexion je crois que, nous ayant entendu parler anglais et nous prenant pour des sujets de Georges VI, elle nous régalait simplement de *God save the King*.

— Lu des nouvelles d'O. Henry. Elles sont écrites par un demi-lettré que les grands mots fascinent et qui les manie à peu près comme un sauvage retournerait entre ses doigts des bouts de verre coloriés. Ses récits sont ingénieux, mais comme ils sont invariablement écrits en vue de la surprise de la fin, il faut attendre les toutes dernières lignes pour juger du mérite de ce qui précède, et ce genre est très contestable. Il a eu une influence énorme sur les conteurs américains et semble avoir fixé, dans ses grandes lignes, le modèle de tous leurs récits. Le style est d'une pauvreté incroyable, malgré ce vocabulaire d'autodidacte et qui n'arrive pas à faire illusion.

— Dans un magasin de photos situé rue de Seine, je tourne les pages d'un album. Entre une dame. « Avez-vous un porc? » demande-t-elle. « Oui, Madame, répond le vendeur sans hésitation. Là-haut, dans ce tiroir, les cochons et les lapins sont ensemble. » La cliente atteint le tiroir, regarde les photos l'une après l'autre. Enfin, en voilà une : c'est une grosse tête de porc. Mais elle n'en veut pas, car, dit-elle au vendeur : « Elle n'est pas assez expressive. » « Je regrette, Madame, c'est tout ce que nous avons. » Tout cela avec un grand sérieux.

— « L'affirmation et l'opiniâtreté sont signes exprès de bêtise », écrit Montaigne, et je le croirais, mais j'aurais préféré que sa phrase fût un peu moins... affirmative.

— Avec toutes les précautions que pouvait inventer sa délicatesse, le Père Couturier m'a demandé si je voulais voir ses vitraux, dans son atelier de la rue Jean-Ferrandi. J'y suis allé hier. Le Père me reçoit vêtu d'une longue blouse bleue que serre à la taille une ceinture de cuir. Le voilà

monté sur une échelle, ajustant des parties de vitraux sur des appuis qui me permettront de voir l'ensemble à contre-jour ; une longue-vue de poche rapetissera à mes yeux les grandes images translucides que je verrai à peu près telles qu'elles se présenteront dans l'église romane de Feucherolles, moins le cadre que leur feront les vieilles pierres. Des quatre vitraux dont il veut me faire juge, deux me frappent d'une façon particulière, parce qu'il me semble qu'il y a là plus que du verre et des couleurs. Marie se tient devant nous avec son enfant dans les bras, enveloppée d'un long manteau gris de plusieurs tons qui tournent au violet ou au brun, non pas le vêtement de la misère, mais celui d'une pauvreté sainte et en quelque sorte majestueuse. Par un geste d'une tendresse inquiète, elle serre celui dont le monde ne voudra pas, dont il a commencé déjà à ne pas vouloir, et elle incline la tête avec mélancolie, comme si elle songeait à la parole du vieux Siméon. Derrière elle flambe un énorme brasier où palpitent des rouges d'une somptuosité mystérieuse ; on se demande, en effet, à quoi tient l'éclat de ces vermillons clairs, de ces orangés brûlés et de ces roses d'incendie ; tout tremble, tout bouge dans cette dévorante nappe de feu au milieu de laquelle une femme tranquille et pensive porte son petit garçon.

Le second vitrail nous montre l'Homme de douleurs sur les épaules de qui le monde, par la main des soldats païens, a jeté la pourpre dérisoire. Une corde lui lie les poignets, sa tête s'incline comme sous un poids intolérable et le grand manteau couleur de sang laisse voir un bras et deux jambes dont la chair qui bleuit semble touchée déjà par la mort. Autour de lui, une solitude indicible.

— Tout à l'heure au Louvre, parce que cela me fait toujours du bien de voir de la vraie peinture. Beaucoup regardé les deux fresques de Botticelli et la *Nativité* de Lippi. Dans ce dernier tableau, il y a deux anges vêtus de rose et qui volent dans le ciel. On dirait plutôt qu'ils nagent. Ils ont exactement l'attitude des enfants qu'on met sur une chaise pour leur apprendre les mouvements de la natation, les talons élevés vers le plafond, les mains jointes en étrave de navire, comme pour prier. En face de ce tableau, une Annonciation d'un peintre ligure. L'ange annonciateur descend du ciel en toboggan. Je n'exagère pas beaucoup. Qu'on y aille voir. Il glisse, la tête en bas, vers la Sainte Vierge, sur quelque chose de plat et de doré, et sur ce quelque chose il est étendu à plat ventre, de tout son long.

— Hier, lecture en diagonale d'un livre dont les amateurs font grand cas et qui est imprimé avec un luxe que Racine ne connut jamais de son vivant. On m'avait dit : « Vous verrez. C'est très beau. » Mais je suis tombé sur des pages d'une saleté répugnante et que j'essaierai d'oublier, car il y a vraiment de quoi vomir. Pourtant je ne suis pas délicat. Mais ce ne sont pas ces extravagantes cochonneries dont je ferais grief à l'auteur. Ce que j'ai contre lui, c'est qu'il est lyrique, et les lyriques n'ont jamais

le sens de la vérité. A mesure que j'avançais dans ma lecture, j'entendais la voix du père Flaubert crier de plus en plus fort : « Les livres obscènes sont immoraux parce qu'ils ne sont pas vrais. »

— Hier, visite de X..., homme aimable et très courtois. Il m'apporte un livre et me prie de le lire ; c'est l'objet de sa visite. Au cours de la conversation, il m'interroge discrètement, non sans une légère inquiétude, me semble-t-il, sur mon journal. Je crois deviner qu'il est venu aussi pour cela. Il me demande si je ne trouve pas difficile de tout dire, et je sais ce qu'il a en tête. Je lui dis que je ne rapporte jamais une conversation avec un ami que je nomme sans avoir d'abord montré le texte à l'intéressé. J'essaie de ne rien dire qui puisse nuire, chagriner ou simplement agacer. J'ajoute que je sais ce que c'est que de se voir imprimé tout vif dans le journal d'un contemporain et le choc que cela donne de retrouver sa pensée toute nue, inexpliquée, appauvrie surtout, parce qu'il y manque le commentaire qu'on en eût donné soi-même, la glose, le contexte. A mesure que je parle, son visage se détend, s'apaise, sourit.

— « La plupart des hommes meurent de chagrin », écrit Buffon. Mais le cœur ne se brise pas d'un seul coup ; il lui faut quelquefois vingt, trente ans pour cela.

— Hier à l'exposition de Jean-Pierre Rémon, dont les aquarelles m'ont ravi la première fois que je les ai vues. Il était venu chez moi, un matin, avec un carton à dessin sous le bras et je redoutais ce qui allait suivre, car cela me navre d'avoir à dire que je n'aime pas ce qu'on me fait voir ; cela me navre tellement, du reste, que je ne le dis pas ; j'enveloppe la chose, je la laisse entendre, mais je la laisse entendre de telle sorte que, si j'étais à la place de l'artiste, je crois que je comprendrais ; et l'artiste s'en va les yeux brillants de plaisir, n'ayant rien compris du tout. Cette fois, cependant, toute précaution oratoire était inutile. Chacune des images qui me passaient sous les yeux répondait à quelque chose que j'avais vu par l'esprit en écrivant mes livres. Entre la vision intérieure de l'artiste et la mienne, il y avait une correspondance si étroite qu'aujourd'hui encore je n'arrive pas à me l'expliquer. Ces paysages à la fois si délicats et si tragiques, j'en retrouve en moi la couleur et toutes les nuances de la solitude, et je ne vois pas qu'on ait mieux parlé de *Léviathan* et du *Visionnaire* que ce jeune homme avec ses pinceaux.

— Le sentiment du néant est une des épreuves les plus singulières et les plus pénibles de la vie intérieure. Certains ont le sentiment de la présence du démon ; d'autres ont le sentiment de la présence de rien, mais il faudrait écrire rien en lettres majuscules, parce que c'est un des noms du gouffre, et c'est peut-être, au fond, un des noms du vieil adversaire. « Et s'il n'y avait rien ? » disait une voix à sainte Thérèse de Lisieux. Le plus singulier de l'affaire est que l'âme en état de péché n'est pas ordinairement troublée par cette horreur du néant, parce que le péché *remet tout à sa place*, rend au monde son aspect habituel, rai-

sonnable et solide. On rêvait aux fins dernières, à la sainteté, à Dieu, mais ce n'était qu'un rêve et voici de nouveau, avec la plongée dans le mal, les choses reprennent leur indiscutable réalité ; la matière toute-puissante nous cerne à droite et à gauche et ce qu'on appelle le sens *commun* embouche son haut-parleur.

— Hier me tombe sous la main un livre qui a fait grand bruit. J'ouvre au hasard le petit volume broché et lis, non sans intérieurement applaudir, que l'auteur se propose de dire « tout ce qui n'est pas dans les livres. » « Enfin! pensé-je. » Il s'agit du *Tropique du Cancer* de Henry Miller. Mais dès les première pages je suis ahuri par un déluge d'ordures, j'ai l'impression qu'on verse sur la tête du lecteur le seau de toilette que se sont passé, en faisant la chaîne, Zola et Mirbeau et Céline.

— On m'a demandé de traduire en anglais *le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, travail qui m'occupe depuis plus d'un an. Étrange de voir à quel point la qualité du texte et ses défauts grandissent quand on examine ces phrases de tout près. Je suis très sensible, chez Péguy, à la beauté du raisonnement, mais il lasse quelquefois les plus patients et provoque l'exaspération, car c'est un raisonnement qui avance millimètre par millimètre. On a vingt fois compris et l'auteur recommence pour le plaisir de changer un mot à sa phrase. Personne mieux qu'un traducteur ne se rend compte de l'ingratitude d'un tel procédé. Littéralement, on se perd dans ces groupes de mots à peu près identiques ; il faut suivre le texte non seulement du regard, mais du doigt, crainte de sauter une ligne. Plus d'une fois, j'ai pensé à ce que disait Montesquieu des phrases intermédiaires. Mais cette lenteur de Péguy prépare de magnifiques accords. (Et Bach lui-même a de ces répétitions.)

— Une dame, hier, me parlait de Proust que Lucien Daudet avait plusieurs fois mené chez elle : « Il était toujours très intimidé et ne parlait presque pas. Maman était assez aimable avec lui, sans plus. Nous lui trouvions un aspect bizarre. Il a fallu que Lucien nous assure que c'était quelqu'un. Quand nous avons lu ses livres, ils nous ont agacés : ils étaient tellement faux et en même temps ils contenaient une assez grande part de vérité pour paraître plausibles, mais nous savions bien que ce n'était pas du tout ça. Il n'a jamais connu les vrais ducs et les vraies duchesses. Les personnes qu'il aurait dû connaître ne l'auraient pas reçu... »

— Je ne sais pourquoi dans l'œuvre de Mauriac, on ne fait pas la place plus belle à sa *Sainte Marguerite de Cortone*. Mis à part ses romans, c'est avec son *Racine* celui de ses livres où je le retrouve le mieux, celui où je crois qu'il se laisse le plus à découvert et peut-être rien de plus douloureux et de plus humain n'est-il sorti de sa plume. J'aime qu'il s'approche ainsi de nous dans l'ombre d'une grande pénitente et qu'à mi-voix il nous dise sa tristesse. Son *Racine* nous le faisait voir avec une lueur de triomphe dans les yeux ; on devinait l'écrivain impatient d'aller jusqu'à la limite de ses dons, l'homme qui sent toute sa richesse

intérieure, mais entre ces deux biographies il y a eu pour l'auteur comme pour beaucoup d'entre nous une sorte de nuit obscure d'où l'on sort instruit, mais épouvanté, il y a eu ce coup d'œil jeté dans le gouffre. L'amour de Dieu pour une âme n'est jamais une idylle et il est sans exemple que la route vers lui ne passe par les ténèbres. Ce cheminement vers l'absolu, la vie de sainte Marguerite nous permet d'en reconnaître les détours, les incertitudes, les haltes, la montée dans l'angoisse Tout cela nous rend très précieux ce livre si lourd de souffrance et de sagesse. Il y a de très beaux endroits sur la foi toute nue et le caractère suspect de la piété sensible. Ce qui me paraît dominer chez l'auteur, c'est l'intuition, une intuition toujours en éveil qui lui fait écrire, parfois, des choses d'une grande profondeur. Le chrétien de Mauriac marche « le long d'une crête entre deux abîmes » et n'espère qu'en tremblant ; je ne puis, du reste, me résoudre à lui donner tort, mais, puisqu'on parle toujours de Port-Royal à propos de Mauriac, j'aime mieux me ranger du côté de M. de Saint-Cyran qui disait : « Dieu est si bon ! » que de M. Arnauld qui disait : « Dieu est terrible ! » Si loin que je me sente aujourd'hui du rigorisme janséniste je ne puis oublier que de ma seizième année à ma vingtième, Pascal était pour moi la religion même et que je me mettais quelquefois à genoux pour le lire. Pour en revenir au livre de Mauriac, je lui trouve une noblesse que j'appellerais désespérée si ce mot n'était en contradiction avec la foi profonde de l'auteur. Pourtant, il y a chez lui une tristesse dont l'écho résonne à travers tout ce livre : « Nous qui ne sommes pas des saints... Si nous avions été des saints... » (« Il n'y a qu'une tristesse, répétait Bloy, c'est de n'être pas des saints. ») « Quelle honte que la vie chrétienne qui ne tourne pas à la sainteté ! » s'écrie-t-il, et il parle, durement, me semble-t-il, de « ces rechutes suivies de retours rampants au confessionnal. « C'est pourtant ainsi que la plupart d'entre nous se glisseront au Paradis — après quel Purgatoire... Mais cette tristesse-là fait honneur à Mauriac. Je me souviens avoir lu, cependant, qu'à Port-Royal on n'était pas triste et qu'on y chantait dans toutes les cellules. Je crains que notre tristesse ne soit ce qu'il y a en nous de moins chrétien. Stendhal, parlant de je ne sais plus quelle église, disait qu'elle avait l'air chrétien », c'est-à-dire sévère et malheureux. » Quand retrouverons-nous donc le rire des premiers franciscains, le sourire de la piété salésienne ? Les plus graves des religieux portaient jadis un cœur plein de joie sous leur cilice. Bremond citant un auteur du temps, nous dit que la Mère Anne de Jésus, d'une austérité exemplaire, « formait des tours » devant le Saint-Sacrement, au Carmel de Dijon, et chantait en frappant des mains...

— Tout à l'heure, à Saint-Sulpice, il y avait un baptême dans la chapelle de la Sainte Vierge. Le prêtre a pris l'enfant dans ses bras, a monté les marches de l'autel et il m'a semblé qu'il a tenu le petit sur l'autel pendant quelques secondes. J'ai trouvé cela très beau, tout à fait dans l'esprit de l'Écriture.

— Le livre de Jules Isaac sur Jésus et Israël est placé sous mes yeux comme par hasard, alors que je cherchais à mettre en ordre quelques idées sur ce problème qui, entre tous, me tient à cœur. Une première lecture des vingt-et-une propositions qui résument cet ouvrage a quelque chose de si bouleversant qu'on n'ose garder le silence alors qu'Israël pousse un tel cri d'angoisse. L'auteur a souvent raison ; il est même scandaleux qu'il puisse avoir raison à ce point et il serait tout aussi scandaleux de ne pas essayer de lui répondre, parce que beaucoup des accusations qu'il dirige contre nous sont, je le crains, celles-là même dont un juge infiniment plus puissant que lui nous accablera un jour. Car il est inutile de nous dérober : nous autres chrétiens, nous sommes presque tous responsables à des degrés qui varient mystérieusement d'une âme à l'autre selon la mesure de leur lumière et le supplice de Jésus se poursuit jour et nuit dans le monde. Après avoir été cloué sur la croix romaine il est persécuté dans sa race avec une cruauté inexorable. On ne peut frapper un Juif qu'on n'atteigne du même coup celui qui est l'homme par excellence et en même temps, la fleur d'Israël ; et c'est Jésus qu'on frappait dans les camps de concentration, c'est toujours lui ; il n'en finit pas de souffrir. Ah, mettre un terme à tout cela et tout recommencer ! Que ne pouvons-nous tous nous retrouver au matin de la Résurrection et embrasser Israël, sans un mot, en pleurant ! Il n'y a que les larmes qui puissent avoir un sens après Auschwitz. Chrétien, essuie les larmes et le sang sur le visage de ton frère juif, et la face de votre Christ à tous deux resplendira.

Sans doute me dira-t-on que ce sont là des rêveries, mais je ne puis faire que je n'aie honte de cette haine affreuse que beaucoup d'entre nous portent aux Juifs, oui, j'ai honte de ce qu'ayant lu l'Évangile qui est le livre de l'amour, on en ait tiré la conclusion qu'il faut haïr les Juifs. Le catholique qui s'examine avant la confession et ne trouve à avouer que des distractions dans la prière ou des vétilles de ce genre, songe-t-il jamais à s'interroger sur la charité envers Israël ? Croit-il donc qu'il portera au ciel un cœur empoisonné de haine ?

Alors que Dieu avait le choix de tant de nations où s'incarner, il a choisi les Juifs. Peut-être aurions-nous agi autrement, si nous avions eu cette question à régler. Au lieu de Bethléem, notre sagesse eût désigné, par exemple, Athènes. Un rédempteur grec nous eût agréé, qui se fût promené sous les ombrages de l'Académie en enseignant avec dignité des disciples à l'esprit adroit. Mais un Juif, Seigneur ! A quoi songiez-vous ? Il est trop tard pour réclamer. La Rédemption est accomplie et si nous voulons être sauvés, le plus sage sera d'en appeler à genoux au cœur d'un Juif appelé Jésus. Car si grande que soit Athènes et si grande que soit Rome, ce n'est ni un Grec subtil qui nous jugera, ni un Latin raisonneur, mais un Juif qu'on a vu un jour pleurer sur sa patrie.

JULIEN GREEN

LA DAME DE CŒUR

I

Cette histoire que je veux raconter aujourd'hui, il y a longtemps qu'elle a commencé de faire travailler mon imagination. Les événements auxquels il me fut donné de participer moi-même, joints aux quelques scènes qui me furent relatées par Frédéric, frappèrent jadis déjà mon esprit et, depuis, la nature de Charlotte n'a cessé d'irriter ma curiosité.

Il y a des conflits, ou des « cas » psychologiques qui alertent immédiatement votre attention et deviennent des motifs de songerie. Tous les jours il arrive qu'on se trouve en présence d'individus ou de circonstances qui vous font dire : « Tiens! C'est curieux! » Mais cette impression se révèle habituellement injustifiée. A deuxième vue tout devient clair, le jugement peut intervenir pour résoudre ce qui était, au fond, dépourvu de véritable complexité.

Le « cas » Charlotte ne se laisse pas ainsi ramener à la normale, ni celui de sa sœur Martine ; quant aux rapports qui unirent jusqu'au bout les deux sœurs, même dans ce qui fut leur tragique désunion, ils me parurent toujours d'une qualité assez étrange ; Martine fut certainement la victime, mais Charlotte, à l'heure de la sacrifier, agit-elle dans un idéal de sainteté, pour le bien essentiel de sa sœur, à quoi elle avait tenu plus que tout au monde, ou son rôle se réduit-il à celui d'un hypocrite bourreau — la jalousie devant être considérée dans ce cas comme le seul mobile qui, sans qu'elle se l'avouât jamais, détermina son action ? — voilà ce qu'il m'est impossible, aujourd'hui encore, d'établir. Dans ce qui fut leur joie si brève et leur souffrance, les trois êtres dont la destinée continue de m'intriguer,

s'affrontent encore pour moi. Sous la consigne du silence, je sens palpiter tous les possibles qui ne se sont pas réalisés, car si les circonstances furent banales, les êtres qui s'opposèrent dans ce que leur nature possédait de plus violent et de plus caché me semblent, eux, exceptionnels.

Bien que je sois l'ami de Frédéric — du moins autant qu'on puisse s'estimer l'ami d'un homme qui ne se lie avec personne — ce n'est ni son comportement ni lui-même que je veux tenter d'expliquer, mais Charlotte, Charlotte que je m'obstinerai toujours, et contre toute opinion favorable, à considérer comme coupable. C'est en admettant sa culpabilité et en reprenant les choses par le début, que je chercherai comment elle en vint un jour à cette attitude inexorable qui ressembla bien à un crime.

***

Ce qui excuse Charlotte? Certes, bien des choses. D'abord il faut se représenter ce château de Villereux, dans la Nièvre, où elle fut élevée et les êtres qui prirent soin de son enfance. Maxime de Villereux, son père, fut le dernier de sa lignée, car Charlotte n'a pas eu de frères, une sœur seulement : cette Marthe qu'on appelait la petite Martine, parce qu'elle était de douze ans sa cadette, et aussi, parce que chacun comprenait que c'était par rapport à Charlotte que tout s'ordonnait et prenait un sens dans cette famille, maintenant déchue de sa splendeur, mais qui n'en a pas moins gardé, ne fût-ce que dans l'esprit, quelque marque de grandeur.

Le château de Villereux est une construction de style disparate. A la longue façade Louis XIII de deux étages, où la pierre est rehaussée par des motifs de brique, on a adjoint vers le milieu du XIXe siècle deux tours octogonales à toiture pointue. Ces tours, que certains désapprouvent car elles rompent l'harmonie classique du bâtiment central, me plaisent particulièrement par leur air d'intimité et de mystère, et je ne regrette pas qu'elles aient fait de Villereux un manoir gothico-romantique qui semble sorti d'un livre de Walter Scott.

Il y a une tristesse dans cette demeure et une tristesse autour d'elle, celle des choses qui sont près de leur fin. L'eau des douves est presque tarie ; nul cygne n'y glisse ; seuls de gros poissons rouges luisent parfois au travers de la mince pellicule liquide qui ne dissimule plus l'épaisse couche de vase morcelée en pavés. Sur la façade principale, celle qui domine la vallée aux Trois Collines, les volets se fermèrent à la mort de celui que les paysans appellent encore, quand ils parlent de lui : « Le vieux monsieur de Villereux », grand-père de Charlotte et père de Maxime. Sa veuve : « La vieille madame de Villereux », en même temps qu'elle prit un deuil strict, fit clore les pièces d'apparat, se réservant seulement au rez-de-chaussée une pièce étroite, à cheminée historiée, qui servait jadis de fumoir, et la salle à manger où les tapisseries à ramages, les soupières de vieille argenterie, éclairaient seules la masse obscure

des buffets qui, à Charlotte, paraissait presque menaçante. Sur les papiers peints, datant de la Restauration, ou sur le damas rouge qui capitonne les murs des appartements de réception, les portraits de famille tinrent désormais conseil dans la solitude. Les vastes perspectives ne s'animèrent plus que deux fois par semaine, quand Julia, la femme de confiance, venait essuyer les bibelots, et renouveler sous les meubles les croûtes de pain enduites de mort-aux-rats. Elle passait, elle glissait plutôt, et, derrière elle, ce qui était alors la fluette petite Charlotte, toutes deux chaussées de pantoufles afin de ne pas érafler l'encaustique brillante qui semblait avoir été étendue au pinceau. Leur inspection terminée, elles empruntaient pour ressortir une galerie latérale, où filtrait une lumière verte à travers des vitraux taillés en losange.

Oui, dans cette aile du château, vouée à une solitude solennelle, Charlotte, enfant, s'est introduite bien des fois. A chaque fenêtre, elle s'arrêtait, écrasant le reflet de son visage sur la vitre, pour découvrir par les interstices des persiennes, différent de ce qu'il lui paraissait lorsqu'elle jouait avec son cerceau dans le parc, le damier des champs sur le flanc des trois collines : petites cases clôturées de haies en brosse qui, à l'automne, prenaient la couleur du raisin de Corinthe ; et je suis sûr qu'à cette époque, déjà, Charlotte devait connaître une sorte de joie mélancolique à se sentir enveloppée par la coite et recluse douceur de ces salles inanimées, car il y a en elle le goût du secret. Si j'avance cette opinion, c'est que la curiosité que j'éprouve pour les êtres m'incite à recréer en quelque sorte leurs sentiments. Considérant Charlotte et m'efforçant de la situer dans sa réalité intérieure, il se peut que j'éprouve mieux qu'elle, par l'imagination, cette joie à peine formulée de son enfance. Charlotte ne me livra, volontairement du moins, aucun indice qui me permît d'entrer en quelque intimité avec sa nature. C'est de sa réserve seule qu'il me faut partir pour affirmer qu'elle était heureuse dans cette triste demeure dont le faste anachronique donnait l'illusion de vivre à reculons dans le temps.

Autour de cette petite Charlotte de la septième année, trop peu turbulente, qu'y avait-il donc ? Une femme ayant dépassé la soixantaine, « La vieille madame de Villereux », sa grand-mère, pour qui elle n'exista jamais, puisqu'elle n'avait pas l'honneur d'être un garçon qui pût garder le nom, mais une simple fille qui le perdrait au moment de son mariage, et sa mère qu'on appelait « la jeune madame Henriette ». A cette mère, je veux m'arrêter un moment. Sa vie, l'une des plus ennuyeuses qu'il m'ait été donné de considérer, illustre de façon saisissante ces terribles paroles de l'Evangile : « A celui qui n'a rien il sera retiré même le peu qu'il avait ! » Le peu qu'avait Henriette c'était sa jeunesse, son instant de fraîcheur, non pas son originalité, sans doute, elle n'en posséda jamais une bribe, ni la légèreté, ni l'insouciance, mais des facultés de bonne humeur qu'elle eût pu du moins aiguiser auprès d'un mari grincheux et égoïste. Malheureusement la carrière d'officier

de marine de Maxime de Villereux l'empêchait d'exercer longuement à domicile l'égoïsme maussade qui constituait le fond de sa nature.

Jusqu'à sa douzième année, Charlotte ne devait voir son père que lors de ses rares passages, passages trop brefs, du reste, pour qu'ils pussent influer sur la formation de son caractère.

Ces venues de Maxime représentaient cependant la félure salutaire de ce qu'il faut bien appeler une existence en vase clos. Maxime, c'était la voix d'homme résonnant à table, au fumoir, et jusque dans le petit cabinet où l'on dressait le lit de Charlotte à chaque venue de son père. Il faut reconnaître que ce ne fut jamais beaucoup plus, car Maxime ne se souciant pas de la façon de parler aux enfants, Charlotte n'entendait pas le sens de ses paroles, leur sonorité lui suffisait, accompagnée d'une bonne odeur de pipe ou de cigare. Pour la vieille madame de Villereux, à qui l'âge et le veuvage avaient fini par apporter la chance ou la malchance d'une complète insensibilité, et qui ne vivait plus que dans l'étude des symptômes des maladies graves qu'elle se découvrait, le retour de Maxime ne changeait rien au rite minutieux et figé des jours ; et je crois pouvoir affirmer que, si son fils lui parut toujours mériter quelque considération en tant que dernier héritier du nom de Villereux, il s'effaça de son cœur bien avant qu'il mourût. Mais pour Henriette, cette venue, c'était enfin l'épanouissement et, partant, pour Charlotte, une possibilité de s'extérioriser davantage, car sa mère, d'un doigt posé sur les lèvres, ne lui intimait plus sans cesse l'ordre de ne pas troubler par ses jeux une grand-mère qui n'eût pas toléré d'autre bruit que l'aboiement de ses deux bassets, seules créatures encore véritablement aimées.

Henriette, en effet, à ces brefs passages de Maxime, rayonnait de la certitude reconquise qu'en dépit de l'inimitié de sa belle-mère, elle était bel et bien la future châtelaine.

Charlotte eut-elle conscience de la condition inférieure dans laquelle était tenue sa mère ? C'est peu probable. Ce n'est que bien plus tard qu'elle put comprendre le drame qui avait opposé avant sa naissance sa grand-mère et son père, lorsque celui-ci décida d'épouser la modeste fille d'un instituteur rencontrée à un bal public, un soir de 14 juillet, et que, se représentant ce qu'une telle union avait dû susciter de déceptions proches du désespoir, elle en vint à absoudre la vieille figure tyrannique qui avait tant contraint son enfance.

Cette attitude généreuse, je tiens à la porter tout de suite à l'actif de Charlotte. Lorsque je fis sa connaissance, vingt années plus tard, je fus frappé par le ton d'amoureux respect avec lequel elle me cita quelques paroles et opinions d'une grand-mère, morte alors depuis longtemps, et dont il était connu qu'elle n'avait jamais reçu aucun témoignage d'affection. Que sa grand-mère l'eût dédaignée n'empêchait pas Charlotte de s'estimer fière d'être sa descendante, ni de savoir qu'une certaine rigueur d'esprit, sautant par-dessus ce qu'avait pu lui transmettre sa mère, et qui était proprement nul, lui venait d'elle directement.

C'est dans les périodes où je me représente le couple réuni que je prends le mieux conscience de ce qui le séparait de sa progéniture. Si je considère en effet ce Maxime, qu'une paresse de nature inclinait à ne fréquenter que des êtres avec lesquels il n'avait nul effort intellectuel à fournir, et cette femme qu'il s'était choisie pour ses facultés d'admiration simpliste qui lui permettaient de se croire en grande tenue, alors même que sa vie au château consistait à traîner de pièce en pièce, pas rasé, débraillé et en pantoufles, et si je mets en regard la pâle et maigre petite figure qui m'intéresse, je sens bien qu'il n'y a rien de commun entre eux.

Les photographies qui représentent Charlotte à cette époque déconcertent par ce qu'elles expriment déjà de dignité. Charlotte paraît posée sur le bord de l'image, pour un instant seulement. Quelque chose en elle semble prêt à se rétracter. De belles anglaises qu'on devine bien lisses et bien noires lui allongent encore le visage. La lèvre supérieure, légèrement proéminente en son milieu, avance drôlement à la façon d'un petit museau. Mais cette mignardise est vite corrigée par les yeux bien étonnants chez un être de cet âge, des yeux épouvantablement sérieux, sombres et scrutateurs, posant une question inquiète, ou apportant une réponse indéchiffrable. Ces yeux sont si ostensiblement ceux d'une grande personne que la pelle et le seau que Charlotte tient dans ses mains semblent seulement destinés à prouver que, malgré les apparences, c'est bien à une petite fille que nous avons à faire.

Ce qui dut très vite se développer en elle, c'est, je crois, ce qu'il faut appeler la perspicacité ; ceci à la différence de sa mère qui, elle, se soutint principalement d'illusions sans envergure. Je ne puis même m'empêcher d'en vouloir à Henriette-la-dupe, comme si d'avoir vécu sincèrement dans le faux elle eût fait de sa vie une imposture. Ainsi, elle ne se douta jamais que son époux n'eût voulu pour rien au monde demeurer toujours auprès d'elle. Si médiocre qu'il fût, le peu de ressources intellectuelles qu'elle apportait lui eût paru insupportable à la longue. C'était presque avec un sentiment de délivrance qu'à chaque fin de congé il retrouvait des responsabilités qui lui conféraient à ses propres yeux une indispensable importance.

Avant de partir il n'oubliait jamais, envisageant les événements qui pourraient survenir au château durant son absence, d'y inclure la possibilité de la mort de sa mère : « Je ne la retrouverai pas dans deux ans, disait-il. A son âge, un simple rhume peut suffire à la balayer. »

Et bien qu'il n'ajoutât aucun mot qui témoignât d'un regret quelconque, Henriette, continuant de se tromper, ajoutait à la tristesse qu'elle lui supposait du départ, celle de ne plus revoir sa mère. Aussi, l'entendait-on communément proférer ce genre de phrases toutes faites qui donnaient à sa conversation un tour si ennuyeux : « C'est dur, quand même, pour un homme de vivre toujours éloigné de son foyer ! » Et comme c'était la conception la plus normale, chacun l'acceptait et répandait sur le couple

désuni cette part de pitié qu'il est si agréable de réserver à autrui, quand elle vous sert à prendre conscience que votre vie est plus favorisée que la sienne.

Ce qui était réellement admirable dans cet époux, elle ne s'en douta jamais : à savoir une insensibilité si parfaite qu'elle narguait cette malheureuse tendance dont nous afflige la vie à nouer des liens avec ce qui passe. Si le commandant de Villereux ne connaissait pas la richesse d'émotions que procure la tendresse, il n'était pas du moins dans le péril où vous place l'amour que vous inspirent des êtres mortels. Maxime ne portait personne avec lui au plus intime de lui-même, et aucune autre mort que la sienne ne pouvait le détruire.

A sa présence, modérément bruyante, le silence de nouveau succédait, mais, pour Henriette, la venue de ce voyageur, quelque temps encore, avait des conséquences ; à peine Maxime reparti, des malaises l'obligeaient à demeurer au lit le matin, elle pâlissait et perdait l'appétit.

On expliquait alors à Charlotte qu'une cigogne allait descendre du ciel, tenant dans son bec une petite fille ou un petit garçon : « Qui sait, peut-être les deux à la fois ! » se disait Charlotte qui guettait. Mais, à la place de la cigogne, venait la déception. Un jour, le docteur s'enfermait auprès d'Henriette brusquement alitée, et Charlotte la retrouvait, abattue et les yeux rouges. Elle s'imaginait alors que son père avait écrit pour interdire la venue d'un petit frère qui eût pu troubler le repos de madame de Villereux. Et, se rappelant vivement cette phrase par laquelle sa mère réussit à paralyser son enfance : « Si tu n'es pas sage, j'irai te vendre... », elle s'efforçait, par son silence, de mériter la permission de vivre auprès de sa grand-mère.

Une fois passée cette période qui suivait le départ de Maxime, tout se remboîtait exactement dans l'ordonnance d'ennui habituel, et la vie d'Henriette s'enroulait de nouveau autour de cet unique pivot que constituait l'attente des lettres.

A chaque arrivée d'une missive — ce qui se produisait environ deux fois par mois — Henriette, après en avoir pris connaissance, la relisait aussitôt à haute voix pour sa belle-mère et pour Charlotte. Remarquablement dépourvues de qualités descriptives, ces lettres n'avaient de suggestif que le timbre qui ornait leur enveloppe. L'Inde, le Japon ou la Chine n'étaient prétextes qu'à de brefs bulletins relatifs à des coups de froid ou de chaud, à la mousson ou aux fièvres. Bien que Charlotte ne comprît aucun des mots employés, elle voyait une animation joyeuse recouvrir les traits de sa mère, et cela lui paraissait de bon augure.

Ainsi, d'un retour à l'autre de Maxime, s'usaient les années ; ainsi, soutenue par cette correspondance, rêvait Henriette du jour où, définitivement revenu, l'époux s'établirait avec elle dans une partie du château où elle règnerait en maîtresse ; ainsi grandissait Charlotte, à pas comptés, avec ce mélange de profondeur et de puérilité qui est le propre des enfants abandonnés à eux-mêmes et dont la sensibilité n'est pas dirigée.

Auprès d'elle, qui y avait-il encore ? Faisant presque partie du mobilier du château, il y avait Julia, la gouvernante, fille de paysan, recueillie par bonté à Villereux à la mort de ses parents, vingt-cinq années auparavant ; Julia qui, bien qu'elle n'eût pas encore atteint la quarantaine, paraissait aussi âgée à Charlotte que sa grand-mère, à cause de cheveux déjà blancs, entourant un visage impénétrable à force d'être inexpressif, et de lunettes qui, toujours chevauchant son nez, y imprimaient la marque d'un croissant de lune, Julia, à qui incombait le grand honneur de veiller sur les salles du rez-de-chaussée.

Pour fermer le ban des habitants du château, il n'y avait plus qu'une cuisinière qui était sans influence sur les jours de Charlotte. On voit par le simple énoncé du domestique de Villereux qu'il était peu nombreux, et qu'il fallait à Julia et à Henriette trimer de haut en bas de la maison pour lui maintenir quelque apparence.

Retirée le soir dans la chambre qu'elle occupait avec sa mère, Charlotte, avant de s'endormir, tombait dans une sorte de rêverie. Le papier vert et gaufré des murs rappelait celui de certains sucres d'orge de Noël. Dans la large bande du haut, un parc déroulait son rideau d'arbres dans la brume, et la souple inflexion de ses pelouses, où bouclait une avenue incessamment recommencée.

Couchée dans son lit Empire aux urnes dorées, vermoulu comme un ornement d'église, Charlotte laissait errer ses yeux sur ce paysage sans limites, jusqu'à l'instant où elle était emmaillotée par le sommeil

Charlotte touchait à la fin de sa onzième année quand on apprit brusquement la mort de Maxime de Villereux. Le sort ironique avait trouvé bon de mettre fin à la carrière d'un fils qui, lors de son dernier séjour, avait prédit une fois de plus qu'il ne retrouverait pas sa mère vivante. Il venait de repartir après trois mois de congé, et Henriette était de nouveau enceinte. D'abord arriva un télégramme officiel, et quinze jours plus tard, seulement, une lettre de Maxime dans laquelle il faisait allusion à une violente épidémie de fièvre jaune.

Au reçu du télégramme, Henriette s'abattit brusquement dans le fumoir, après avoir tâtonné comme une aveugle ; ses bras arrondis en anses de corbeille autour de son visage, elle semblait dormir.

Charlotte n'avait jamais vu tomber ainsi une grande personne, et cette pose abandonnée lui causa une peur profonde. Il lui parut confusément qu'elle assistait à un événement qui n'était pas à sa portée, et ne trouvant pas de douleur en elle qui correspondît à celle qu'elle contemplait, elle se sentit coupable.

Le rôle de veuve de Maxime créa un semblant de personnage à Henriette auquel elle s'accoutuma assez vite. Elle relut toutes les lettres de son époux, déplia le kimono de soie qu'il lui avait rapporté à son dernier passage, et, reconsidérant toute la bimbeloterie qu'il avait choisie pour elle durant ses voyages, elle s'attendrit devant ces marques de tendresse, y trouvant le gage du bonheur qu'il se promettait de lui donner, le jour

où il se fût fixé définitivement à Villereux. A tout cela s'ajouta l'intérêt grandissant pour l'enfant qu'elle portait, dont il est remarquable que son entourage, ainsi qu'elle-même, ne doutèrent pas un instant que, par une sorte de compensation, il ne verrait cette fois le jour. Quelque chose bougea au cœur de la vieille madame de Villereux, se leva d'entre les glaces où sa sensibilité était prise : des égards et une attention nouvelle pour sa belle-fille. Maxime disparu, Henriette représentait la dernière chance de donner un héritier à Villereux. La coïncidence entre ce fils mort et le gage d'une continuation que peut-être il laissait derrière lui frappa madame de Villereux de façon presque excessive, et l'amena à exiger d'Henriette qu'elle observât plus que de coutume les précautions que nécessitait son état. Elle lui interdit désormais de monter des brocs d'eau, depuis la pompe de la cuisine jusqu'à sa chambre, de tourner chaque matin le matelas de son lit, et de se livrer à n'importe quel gros travail.

Tant d'égards inaccoutumés, qui confondaient du reste Henriette de gratitude, aboutirent au résultat tant espéré : Henriette porta l'enfant jusqu'au bout. Le jour de la délivrance on éloigna Charlotte, mais la vieille madame de Villereux attendait, elle, dans les couloirs, rabrouée et inutile comme un mari anxieux. Enfin, on lui fit signe qu'elle pouvait approcher. Se hâtant aussi vite que ses rhumatismes le lui permettaient, elle gagna le lit où Henriette gisait, exténuée, et inclina sa vieille figure que les tics de l'émotion bouleversaient. L'expression si fière d'Henriette ne pouvait la tromper ; oui, l'enfant qui s'offrait à ses yeux était parfaitement constitué et, avantage assez remarquable, un léger duvet blond atténuait les rougeurs de son crâne. Mais c'était une fille.

Sans même la toucher, madame de Villereux se redressa et, suivie de ses deux chiens dont jamais la queue en périscope ne s'était érigée plus digne, elle quitta la chambre. Par la suite, le fait qu'on donnât son nom à cette petite fille qui fut baptisée Marthe, mais qu'on n'appela jamais que Martine, ne força pas son indifférence. En même temps que s'évanouit l'espoir d'avoir un petit-fils, s'éteignit l'intérêt qu'elle avait failli éprouver pour un autre être qu'elle-même. Elle retourna à l'étude exclusive de ses maux, et à cette conception qui n'était pas sans grandeur que, puisque la race des Villereux était définitivement éteinte, il était heureux pour elle que son âge l'appelât à mourir avant que Villereux lui-même ne tombât dans des mains étrangères.

L'étonnement de Charlotte devant une petite créature dont on lui assurait qu'elle était sa sœur, fut extrême, et pendant long emps ne s'accompagna d'aucune joie précise ; car comment se comporter envers un assemblage de membres aussi frêles, envers ces yeux, noyés et vagues, dépourvus de regard ? Martine poursuivait toute seule, très loin des grandes personnes et de Charlotte, avec une application qui souvent semblait douloureuse, son existence inconcevable de bébé pleureur et dormeur.

Henriette, malgré les soins de Julia, ne se releva pas ; sa santé demeura altérée par la naissance de Martine. Le bonheur qu'elle avait éprouvé à tenir un nouvel enfant dans les bras — elle qui ne se souciait pas que la souche de Villereux fût éteinte — déclina en même temps que ses forces. L'infection qui la gagnait lui retirait miséricordieusement le goût des choses jusqu'à lui faire perdre peu à peu le souvenir de ce qui avait été ses désirs et ses espoirs.

Durant les mois où la vie d'Henriette vacilla avant de s'éteindre, Charlotte sortit du champ clos de Villereux pour fréquenter l'école du village. Ainsi s'établirent ses premiers contacts avec le monde. Par un chemin creux où l'on rencontrait à l'improviste des troupeaux qui faisaient front avec un air têtu, Charlotte montait jusqu'au bourg de Villereux qui, sur une des trois collines, s'étendait en face du château.

Plus qu'aux cris et aux rires de ses compagnes qui lui demeurèrent toujours étrangers, elle se plaisait aux paroles du prêtre qui, deux fois par semaine, faisait l'instruction religieuse ; elle y trouvait quelque lumière qui lui rendait Dieu plus accessible dans ses prières. Mais, par-dessus tout, ces sorties quotidiennes, sans surveillance, ce chemin, gravi fièrement dans la conscience de sa solitude, lui inculquèrent le sentiment de responsabilité et lui apprirent à compter sur elle-même.

Deux fois par jour, elle rendait visite à sa mère dans une chambre du rez-de-chaussée, au papier rouge sombre, au triste mobilier de chêne, où l'on avait installé Henriette pour plus de commodité. Sa mère apparaissait à Charlotte comme dépossédée, maintenant qu'elle avait dû résigner ses pouvoirs dans les mains de Julia, qui régnait désormais le soir dans la chambre verte, et la pitié qu'elle lui inspirait lui causait une sorte de gêne.

Quand Henriette mourut, je ne crois pas que Charlotte en ressentît un grand chagrin ; mais il ne me paraît pas que cela puisse être réellement mis au compte d'une sécheresse de cœur. Certes, il est pitoyable qu'Henriette disparût sans que se fût réalisé son fameux rêve d'être « maîtresse chez soi », puisque c'est dans cette vie d'esclave qu'elle eût trouvé la plus exacte coïncidence avec elle-même et, partant, la liberté ; mais on ne peut reprocher à Charlotte qu'elle fût demeurée étrangère aux aspirations de cette mère, et à cette mère elle-même. Il est certain que peu après elle devint plus bavarde et presque expansive, comme si le silence qui lui avait été sans cesse recommandé était devenu pour elle l'exercice d'une vertu hautaine. Elle changea et prit une nouvelle assurance. A la fois sérieuse et enjouée, telle je me la représente, dans ces années qui précédèrent son adolescence : plus sérieuse qu'auparavant avec sa grand-mère, envers qui elle se croyait de nouvelles responsabilités ; sérieuse et tendre avec Martine dont elle vit peu à peu le visage devenir rose et lisse, et d'un bleu mauve les yeux ; enjouée et de son âge seulement avec Julia, confidente de ses désirs et de ses espoirs. Julia, par son zèle à cueillir des fleurs pour l'autel, ou à broder des nappes, dignes de figurer aux

grand'messes des dimanches, l'initia au merveilleux d'église ; quand elle prononçait le mot : Providence, Charlotte voyait s'ouvrir, en une naïve image, un grand parapluie de bergère, qui, tenu par des mains invisibles, protégeait de la pluie cinglante toute la nichée de Villereux.

De son côté, Julia reporta l'amour plein de pitié qu'elle avait éprouvé pour Henriette sur celle qu'elle appelait la petite orpheline.. Quelque soin qu'elle prodiguât à Martine, il est certain que, ne pouvant séparer l'idée de sa naissance de celle de la mort d'Henriette, il lui parut toujours qu'elle avait en quelque sorte usurpé la vie. C'est à Charlotte seule qu'elle réserva la triste dignité de la petite fille sans parents.

A quel moment ce qu'il me faut appeler un sens excessif du devoir parut-il en Charlotte ? Sens dont je suis sûr qu'aujourd'hui encore il compose le fond de sa méticuleuse nature. A la mort de son père et de sa mère elle avait eu conscience qu'elle ne participait pas suffisamment à la tristesse de l'événement, mais le sentiment qu'elle était inférieure à ce que quelqu'un, ou quelque chose, attendait d'elle, ne lui vint que vers quatorze ou quinze ans.

Elle se dépêchait de faire ses devoirs et d'apprendre ses leçons afin de se ménager un bel espace de temps vide où il lui serait loisible de se consacrer à la tâche qui enfin la satisferait. Mais quand elle se trouvait au moment d'agir, elle découvrait chaque fois que rien de ce qu'elle se proposait ne correspondait au vague désir qui la tourmentait, et dont elle ne savait pas le nom. Alors, avec une sorte d'emportement, elle revenait à sa sœur, sûre du moins que l'amour qu'elle lui portait requérait bien toutes ses forces.

Le soir, remontée à sa chambre avant que Julia eût fini son travail, et berçant dans ses bras Martine qui dormait, elle prenait conscience de ce besoin qui était en elle d'exercer une protection.

Derrière la fenêtre du cabinet de toilette, elle entendait haleter le grand oiseau nocturne qui nichait dans une fente du toit, et c'était comme si tout près d'elle quelqu'un eût ricané, ou encore, l'appelant à voix basse, eût voulu lui dire quelque chose de confidentiel. Mais ce chuintement, qui parfois s'achevait en un sanglot râpeux, ne lui figeait plus comme autrefois le sang dans les veines. Que pouvaient contre elle maintenant le chat-huant invisible, avec sa plate face de lune, et la bande de gros rats qui, à longueur de nuit, semblaient jouer aux billes dans les vastes greniers ?

Parfois, inclinant son visage tout près de celui de Martine, elle s'approchait de la fenêtre et s'enhardissait à ouvrir le rideau.

Derrière la vitre, c'était le noir absolu, effaçant le ciel et les arbres d'alentour. Très au loin, l'aboiement d'un chien s'efforçait de se tailler une faible place dans le silence de la campagne ; mais le silence se refermait sur lui. Charlotte n'éprouvait plus la menace de la nuit ; Dieu la tenait en sa garde ; Martine dans les bras, elle regardait maintenant, sans que son cœur se serrât à l'extrême, sur le versant de la colline, la seule lumière

du village qui brillait, si lointaine et si abandonnée, qu'elle paraissait une petite étoile tombée sur la terre, luisant pour un instant encore, de sa clarté indéchiffrable et condamnée.

Revenue à l'intimité protégée de la chambre, elle s'asseyait près du feu, et la flamme dentelée en feuille de houx ne lui paraissait plus comme jadis faire dans la cheminée des bonds de douleur ; elle ne se tordait plus sur ce lit de souffrance qu'était pour elle la bûche, mais jouait au pipeau de ses longs doigts habiles, et sa chanson se mêlait au chœur des mouches de l'arrière-saison, lourdes et velues, qui tournaient, prisonnières, dans la coupole de soie bleue de l'abat-jour.

Charlotte demeurait immobile ; en elle se développait une réceptivité mystérieuse ; et, à se pencher ainsi sur sa sœur, à se tenir prête à saisir le moindre signe de conscience qui pouvait annoncer son réveil, le temps qu'elle s'était gardé disponible passait enfin sans souffrance.

II

De l'enfance de Martine rien, ou presque rien, n'a passé les portes de Villereux. A part les dimanches et les jours de fêtes où l'on voyait Martine prendre place sur un banc de l'église, entre Charlotte et Julia, toute menue et comme écrasée dans leur ombre, les gens du village ne l'aperçurent jamais. Elle ne vint pas à l'école comme sa sœur avait fait autrefois. Charlotte, disait-on, l'instruisait elle-même avec l'aide de Julia. On ne la rencontrait pas non plus sur les chemins avoisinant la propriété. Derrière les charmantes barrières de bois, aux motifs façonnés en boules et en trèfles comme les pièces de quelque jeu désuet, et dans le verger qui, sitôt après, commence, il arrivait qu'on vît passer Charlotte entre les trop vieux arbres fruitiers, dont la feuille printanière a la couleur mauve et malsaine de la quetsche, mais Martine jamais. Ici encore, m'arrêtant aux quelques faits qui vinrent à ma connaissance, et aux propos que me tint plus tard Martine, je dois combler les vides intermédiaires.

Martine la chimérique ! A quel âge commença-t-elle de tourner dans la chambre ronde d'un rêve, à peine mêlé de réel, qui n'avait ni commencement ni fin ?

Pour elle, le château était peuplé des personnages sortis de ses livres de contes qui surgissaient à l'improviste dans les pièces où elle entrait le soir. Martine se glissa dans toutes les cachettes, tous les recoins de la maison, et ceux qui lui furent les plus riches d'inquiétantes suggestions furent ceux aussi où on la surprit le plus souvent, immobile, et comme frappée de stupeur. Ainsi dois-je mentionner l'aventure significative qui lui arriva un certain soir.

Pour gagner la chambre où elle couchait avec Charlotte, il fallait par-

courir deux longs couloirs que séparait un petit palier, fermé par des portes de cuir, où venait aboutir l'escalier d'honneur. Une faible ampoule à filament rougeâtre trouait l'obscurité entassée entre les murs des corridors, mais dans l'espace occupé par le palier il n'y avait plus que le seul éclat de la nuit, pénétrant par une haute et étroite fenêtre. C'est là, derrière la grille, clôturant l'escalier que personne n'empruntait plus, que Martine aperçut un soir de lune la trompeuse Princesse des Échecs, dont ses livres lui avaient conté l'histoire, celle qui avait répondu au fils du roi, venu pour lui demander la main de sa jeune sœur, d'une beauté merveilleuse :

« Tu ne l'auras que si tu gagnes aux échecs contre moi. Mais si tu perds, c'est moi que tu devras prendre pour femme! »

Sa façon de jouer était ensuite des plus perfides, car, sur un signe d'elle, au moment où le Prince allait avoir l'avantage, une servante se mettait à chanter ; surpris, le Prince détournait la tête ; elle changeait alors la place d'un pion et gagnait la partie.

Martine aimait à revenir à ce conte. Elle ne s'y trompait pas : la jeune sœur en long manteau de cheveux blonds, bien qu'elle fût belle et innocente, ne méritait pas de retenir l'attention ; seule la laide et rusée princesse était réellement énigmatique. Telle qu'elle la voyait, debout dans l'angle de l'escalier, Martine comprenait qu'elle avait toujours été attirée par elle. Très grande, les épaules un peu remontées par un lourd manteau de cour qui retombait en sautoir sur la poitrine, la main sur la hanche, dans un geste familier aux portraits historiques, elle aussi regardait Martine. Son vêtement était couleur de chaudron, et couleur de rouille ses cheveux, faits de cette matière inhumaine des perruques. Ses traits demeuraient indistincts, mais Martine savait qu'elle souriait, elle savait aussi qu'elle était cruelle et qu'elle pouvait la conduire par la main au royaume souterrain du grimaçant génie de la Mine, et plus loin encore, au royaume du Roi Bobine dont les fées avaient changé en sang l'eau des fontaines ; et c'était à son pouvoir qu'elle eût voulu s'abandonner.

Tandis qu'elle continuait de scruter l'ombre, la Reine fit un mouvement et son blême visage apparut dans un rayon de lune :

« Donne-moi ce qu'il y a derrière toi », ordonna-t-elle. Sur une table de bois sombre, près de la fenêtre, des violettes trempaient dans une coupe d'albâtre à festons de pampres. Souvent Martine s'était sentie intriguée par la matière sourdement translucide de cette coupe où semblait battre un cœur de lumière. « Les violettes, donne-moi les violettes », commanda la voix. Martine, après s'être emparée du bouquet, se retourna : contre le mur de l'escalier, plus rien que le pinceau de la lune :

« Je suis plus bas. Viens jusqu'à moi », continua la voix.

Est-ce donc ce soir qu'elle m'emmène ? pensa Martine, avec un désir mêlé de tant de crainte, que ce fut avec un cri qu'elle plongea dans le noir.

Charlotte la retrouva de l'autre côté de la grille, le front contre une marche et les violettes éparpillées autour d'elle ; non point inanimée, mais comme absente. Plus jamais on ne la laissa monter seule à sa chambre le soir, et elle ne rencontra plus la Princesse.

Mais les maléfiques présences ne furent pas les seules auprès de Martine ; il y eut, pour contrebalancer leur influence, celle d'un jeune garçon, lui aussi imaginaire, si doux et si inoffensif que c'était envers lui que Martine se permettait à son tour d'être cruelle et méchante. Edgar (c'était le nom qu'elle lui avait donné) fut, en effet, le seul compagnon de son enfance. A quelques années de distance, Martine connaissait à son tour la solitude qui avait été celle de Charlotte jadis, et Charlotte, pourtant si attentive, ne s'en avisait pas. Le lien de la tendresse qui avait manqué entre elle et sa mère l'unissait précisément à Martine et elle se félicitait de devenir chaque jour plus capable de veiller sur sa sœur, sans savoir que les seuls élans vraiment spontanés de Martine s'étaient adressés surtout à la créature en gros bas noirs, et à ridicules petites tresses, pointant derrière les oreilles, qu'elle avait été avant de revêtir trop vite l'apparence intimidante d'une grande personne.

Comblée par la richesse que lui dévoilait son amour pour Martine — amour qui était la seule douceur dans une vie tout entière consacrée au souci de maintenir tant bien que mal Villereux — elle se sentait parfois interdite devant l'intégrité d'un si jeune être ; elle eût lutté de toutes ses forces contre Edgar, si elle avait connu sa présence. Mais non douée pour le voir, elle ne se douta pas qu'il représenta dans l'enfance de sa sœur la grande désobéissance.

Martine, en effet, avait sa manière d'échapper à une constante sollicitude. Les brusques bouffées de vitalité qui la faisaient foncer à travers les allées du jardin, en criant à tue-tête, ne lui étaient pas interdites, comme elles l'avaient été jadis à Charlotte. Celle-ci se réjouissait, au contraire, de voir sa sœur si joyeuse et si turbulente, malgré cette apparence frêle qui lui serrait souvent le cœur comme un premier avertissement ; et elle allait jusqu'à être fière de la découvrir si différente de ce qu'elle-même avait été. Ce que Charlotte ne savait pas, c'est que durant ces courses bruyantes, où Martine croyait vaincre des concurrents imaginaires, Edgar était toujours à ses côtés, Edgar, vêtu d'un curieux costume de satin vert pâle dont les culottes descendaient jusqu'aux pieds nus, et dont la veste, tenue par un seul bouton, se fermait mal sur la poitrine. Lorsque, courant plus vite que Martine, il se permettait de gagner, celle-ci le rejoignant, l'abattait sur l'herbe pour le cribler de coups avec ses petits poings furieux, bien que la chair molle et blanche d'un ventre rondelet qui passait toujours entre veste et culotte la dégoûtât.

Parfois Martine se demandait pourquoi lui était échu un pareil compagnon qui ne parlait jamais, mais dont le regard lui causait un vague sentiment de malaise. Elle avait découvert Edgar quelques jours avant que sa grand'mère quittât la maison pour se rendre au ciel, ainsi qu'on le lui

avait dit. Jamais elle n'aurait cru cette grand-mère capable d'entreprendre un voyage aussi remarquable, elle qui semblait à peine plus animée que le fauteuil à bascule dans lequel elle passait les après-midi, absolument silencieuse, et la face à contre-jour dans l'attitude de quelqu'un qui tourne le dos à la vie. Jamais la vieille madame de Villereux ne faisait d'autres pas que ceux qui la conduisaient du fumoir dans la salle à manger et, de là, dans une chambre rouge à mobilier noir où Julia avait dit une fois, en contraignant Martine à tourner lentement sur elle-même : « Regarde bien, c'est ici que ta pauvre maman est morte ». Mais voilà que l'après-midi de la rencontre avec Edgar, la grand-mère avait brusquement fait signe à Charlotte de s'approcher et, levée dans un dépliement de vêtements bruissants comme la feuille sèche, elle s'était dirigée à son bras vers la porte ouvrant sur l'enfilade des pièces condamnées, où Martine ne se rappelait pas l'avoir vue pénétrer. Arrivée sur le seuil, elle s'était retournée et, un moment, avait semblé attendre, mais Mirzy et Kitty, les deux bassets, étaient morts depuis longtemps. Leurs longues faces glabres de diplomates soucieux avaient cessé de hanter les corridors de Villereux, leurs yeux d'or clair s'étaient fermés, signifiant sans doute à la « Vieille Madame » que le temps était venu définitivement de cesser d'aimer. Martine seule avait fermé la marche. La porte franchie, elles avaient pénétré dans les grands salons, dont les volets, ainsi qu'il arrivait deux fois par semaine, étaient ouverts et les stores baissés contre le soleil. Le beau temps qui se glissait dans ces salles, tel un visiteur furtif et désœuvré, ouvrait sur le parquet de grandes croisées de lumière pâle. Dès que la grand-mère avait commencé de fouler ce parquet ouvragé de losanges, dont on sentait plier doucement les lames, son attitude avait changé. Oubliant de s'appuyer au bras de Charlotte, elle s'était dirigée toute seule de meuble en meuble et d'objet en objet, semblant engager avec certains d'entre eux une conversation secrète. Quand elles étaient parvenues dans la dernière pièce, aux boiseries grises et or, dont la forme ronde suggérait à Martine celle d'un tambour, et qui, orientée au Nord, paraissait, jusque sur son tapis de velours bleu, saupoudrée de lumière blanche, Martine avait été envahie par cette impression, pas du tout de son âge, qu'elle avait dû vivre dans cette pièce quelque scène essentielle, ou qu'elle la vivrait un jour, et une curieuse allégresse s'était emparée d'elle, comme si elle avait été tellement sage qu'on lui eût permis de rêver le rêve qui exactement lui convenait. Devant elle s'ouvrait l'autre porte, par laquelle on ressortirait pour suivre la galerie. Dehors, sur le balcon, les lierres exhaussaient leur triste floraison, et la perspective verte du jardin s'étendait par delà la blancheur d'un pommier aux fleurs ébouriffées par la main légère du vent. Elle avait intensément conscience du trouble qui gagnait la « vieille madame de Villereux ». Longtemps elles auraient pu rester ainsi, toutes deux attentives à de vagues présences qui peuplaient la chambre, lorsque la voix de Charlotte s'était élevée : « Venez, bonne-maman. Vous allez prendre froid. Ne restons pas, il n'y a rien ici ».

Pour la première fois il avait paru alors à Martine qu'elle voyait sa grand-mère. Se redressant de toute sa haute taille : « Rien ici! » avait répété madame de Villereux avec mépris. Et Martine n'eût pas été étonnée si Charlotte s'était consumée sous cette voix brûlante, comme la petite fille d'une terrible histoire qui avait joué avec des allumettes, et dont il n'était resté que deux pantoufles rouges d'où s'élevait un mince cordon de fumée.

« C'était hier pourtant », avait ajouté la grand-mère, plus bas. Et Martine avait remarqué pour la première fois que ses yeux ressemblaient à des cerises noires, ainsi que ceux de Charlotte, mais ternies et blettes, comme si on les avait cueillies depuis trop longtemps.

Que veut-elle dire? avait-elle pensé avec curiosité. La vieille femme qu'elle sentait trembler d'indignation, appuyée contre le bras d'un fauteuil, croyait-elle soudain que sa jeunesse ne l'avait quittée que la veille, ou n'allait-elle pas redevenir jeune ainsi que semblait l'annoncer cette voix vibrante, jamais entendue?

Charlotte, sous l'apostrophe, avait baissé la tête. Son visage, habituellement si pâle, s'était recouvert d'une rougeur subite, mais de sa main tendue et qui tremblait légèrement, elle faisait encore le geste d'attirer sa grand-mère. Et voilà que brusquement le corps qu'avait un moment redressé la véhémence s'était affaissé, et que docilement il s'était laissé guider vers les portes.

« Suis-nous », avait commandé à Martine une voix sèche qui n'eût plus souffert d'attendre, une voix qui voulait absolument dénier qu'il y eût un rêve à poursuivre dans ces pièces désertes ; et tout, par cette voix de Charlotte, avait paru aboli. Pourtant, ç'avait été au moment de sortir que, surgissant brusquement de la galerie, Edgar avait bondi aux côtés de Martine et que, lui faisant un geste de connivence, il avait pénétré derrière elle dans la partie habitée du château.

Par la suite, il ne se passa plus de jour qu'elle ne le rencontrât, soit au jardin, soit dans une pièce, même si elle n'y était pas seule, à condition qu'elle se tînt assise dans l'ombre, à lire, ou à faire semblant de jouer pour que Charlotte ne s'enquît pas d'elle. Anxieux d'exprimer un acquiescement total, tel était le visage d'Edgar. Acquiescement à quoi? Martine se le demandait en vain. Les yeux d'Edgar, sous ses fins sourcils blonds un peu remontés, posaient toujours cette question : « Ai-je bien compris ce que vous attendez de moi? » et ses lèvres soufflées et roses demeuraient entr'ouvertes pour guetter la réponse. C'était cet air de douceur complice qui excitait la méchanceté de Martine ; cela, et, entre des pièces de vêtements trop étroits, le ventre blanc qui la narguait toujours et qu'elle eût voulu piétiner.

L'après-midi où un carrosse de ténèbres, couvert d'argent, tel celui de Cendrillon, et tiré par des chevaux huppés comme des oiseaux, qui méritaient bien de sortir d'une citrouille, avait paru dans les allées de Villereux, venant chercher la grand-mère pour son grand voyage, Mar-

tine, qu'on avait laissée à la maison sous la seule garde de la vieille cuisinière, était entrée dans une nouvelle phase de ses relations avec Edgar.

Après avoir guetté derrière une vitre le départ de l'extraordinaire cortège où figuraient Charlotte et Julia, empesées dans leurs vêtements noirs, elle s'était sentie vaguement triste. Quelque chose lui manquait qu'elle n'aurait su définir ; quelque chose à quoi elle n'avait pas prêté suffisamment d'attention, tant qu'elle l'avait eu à portée de sa main, et qui maintenant, bien plus loin que les grilles du jardin, glissait et roulait hors d'atteinte.

Soudain elle s'était retournée, quelqu'un la tirait par la manche. Edgar, qu'elle n'avait pas entendu approcher, se tenait derrière elle, et dès qu'elle rencontra son regard, elle sut que quelque chose avait changé. Etait-ce grâce à l'ennui très particulier de cette après-midi de grande solitude ? Martine, dans les yeux noirs que la lumière tachetait de roux, croyait découvrir des sous-bois à l'automne, des allées où elle eût aimé à se promener ; aussi obéit-elle à ces yeux quand, s'approchant jusqu'à paraître dilatés, ils l'incitèrent à pénétrer dans leur paysage. Longtemps, il lui parut qu'elle marchait, ou plutôt qu'elle glissait, les pieds touchant à peine le sol, tandis qu'un curieux vertige s'étirait dans sa poitrine comme un souple animal qui l'eût doucement foulée en faisant ses griffes. Brusquement, elle crut tomber et, fermant les yeux, jeta ses mains en avant. Elle se retrouva assise dans la grande bergère de damas jaune, arrondie en dôme au-dessus de sa tête, où elle aimait à se retirer comme dans une petite maison particulière, et à ses côtés Edgar était blotti. Bien qu'elle se sentît indignée qu'il fût sorti de l'humilité de son rôle pour devenir l'instigateur d'un nouveau jeu, elle était incapable de faire un mouvement, accablée d'une fatigue si grande qu'elle se demandait si elle n'allait pas s'endormir. Edgar avait fermé ses yeux qui, un moment, avaient paru démesurés. C'était la première fois qu'elle lui voyait ce visage soyeux et mat de pétale blanc, où seuls bougeaient la pointe noire et grenue des cils baissés, ainsi que la bouche, close elle aussi pour la première fois, mais qu'une impatience faisait tressaillir. Martine savait que c'était de l'impatience et elle observait avec malaise cette étendue rouge et gonflée qu'elle n'avait pas songé à remarquer auparavant. Elle s'étonnait d'avoir cru jusqu'à ce jour que le visage de son compagnon était celui d'un enfant. Il la faisait maintenant songer à une reproduction d'un tableau célèbre qui ornait un de ses livres de classe, où l'on voyait un adolescent, coiffé d'un chaperon à plume de coq et gainé d'un costume cramoisi, décochant une flèche sur une jeune sainte. Tandis qu'elle l'observait ainsi, la bouche s'ouvrit, livrant passage à une langue dardée, qui semblait attendre que quelque chose vînt à sa rencontre, et Martine sentit que des mains impérieuses appuyaient sur sa tête pour la forcer de s'incliner.

Incapable de se dérober, elle éprouva bientôt la roideur de cette langue

contre la mollesse de ses joues, et le seul geste de défense qu'elle trouva à lui opposer fut de fermer les yeux.

Dans la fossette du menton, aux ailes du nez, dans le coin des paupières vibrionnait la pointe dure et insistante, et, quand elle parvint aux lèvres, quelque chose en Martine se rassembla dans l'attente. Mais après avoir vrillé aux commissures, et dans le creux léger au-dessus de la lèvre supérieure, la langue se contenta de suivre l'ourlet extérieur de la bouche sans en effleurer la rondeur même. Et Martine, tout entière habitée par la conscience de sa bouche intouchée, croyait que son visage était devenu une lampe éblouissante où se fût heurté incessamment un papillon de feu.

Ce fut cette après-midi-là réellement qu'elle sortit de l'enfance pour entrer dans le temps du malaise. Edgar s'était emparé de la séduisante apparence du jouvenceau à la plume de coq du tableau et, par lui, elle fut initiée à un mal curieux.

Douceur empoisonnée de ces nouvelles rêveries! A chaque moment d'une solitude que Martine recherchait maintenant, Edgar-le-Tourmenteur était à ses côtés, aussi silencieux que par le passé, mais le visage plein d'une attente à laquelle Martine ne savait comment répondre.

La nuit, lorsque Charlotte la croyait endormie dans le lit à côté du sien, elle se dressait hors de la chaleur insupportable des couvertures et courait au jardin rejoindre Edgar. Il l'attendait, étendu dans l'herbe, et souvent il ne relevait même pas les paupières à son approche. Sans doute voulait-il la punir de la fierté qu'elle lui avait montrée jadis, et attendait-il qu'elle atteignît à l'humble contrition par laquelle elle pourrait enfin se faire pardonner. A cette humilité était lié, du reste, le geste que le visage d'Edgar continuait d'attendre. Martine savait qu'un jour ou l'autre son imagination lui dicterait ce geste, mais qu'Edgar ensuite la quitterait, lui laissant seulement le souvenir de ses yeux baissés et de ses cheveux répandus sur ses épaules. Passée une certaine image au bord de laquelle son esprit tâtonnait, l'innocence de Martine ne pourrait plus rien lui fournir, et il ne lui resterait plus, Martine le pressentait, qu'à congédier Edgar pour toujours.

Un soir qu'elle se sentait plus accablée de douceur que de coutume elle trouva, adossé contre un arbre, Edgar, clos et lisse, songea-t-elle, comme un œuf sans fissure dans lequel il lui était plus que jamais impossible de pénétrer. Il ne releva pas la tête à son approche et continua de maintenir contre sa bouche deux pipeaux, dont la grêle musique causait à Martine une blessure fine et profonde.

Quand elle fut tout auprès de lui, assise à son niveau dans l'herbe, il abaissa ses mains et la regarda. Mais son visage semblait exténué et comme parti à la dérive. A le voir ainsi, Martine, éperdue, cherchait comment le secourir.

Brusquement, elle se redressa, recula de quelques pas et fléchit les genoux, puis, joignant les mains dans l'attitude de la prière, elle attendit qu'il voulût bien marquer qu'il acceptait sa présence. Quelques instants passèrent sans qu'Edgar témoignât qu'il avait été averti de sa pose insolite. Il tenait encore ses yeux fermés, mais, entre ses lèvres, Martine vit enfin sa langue dardée, et elle approcha sur ses genoux tremblants. C'est alors seulement qu'elle remarqua dans quel étrange désordre il reposait sur le sol. Son vêtement cramoisi était déchiré et, aussi blanc, aussi provoquant que par le passé, le ventre parfaitement rond, qui l'avait tant irrité, passait de nouveau entre les pièces du costume mal assemblé. Mais cette fois, au dégoût qu'il lui faisait encore éprouver, se mêlait l'attirance par laquelle lui serait enfin dicté le seul geste de douceur délivrante. Rompant la passivité dont elle avait été prisonnière jusqu'à ce jour, elle se jeta sur la forme étendue et, repoussant de sa langue la langue qui s'offrait, elle parvint à modeler ses lèvres sur celles qui ne l'avaient jamais touchée. A sentir enfin, à la place de ses lèvres, d'autres lèvres se dilater et un cœur étranger battre à la place de son propre cœur disparu, elle crut qu'Edgar l'avait prise en pitié, elle, créature imparfaite, et qu'il voulait bien se substituer à elle pour toujours.

Longtemps il sembla à Martine, qu'engloutie dans une douceur molle, elle avait cessé d'être. Quant elle reprit conscience, deux lacs tranquilles, et qui ne réfléchissaient rien, s'ouvraient devant elle : les yeux d'Edgar. Déjà ils se gardaient pour eux seuls ; déjà ils se préparaient au départ, puisqu'elle, Martine, leur avait donné la liberté. Souplement, le corps étendu sous elle se rétracta et se leva, immédiatement hors d'atteinte. Martine se retourna dans l'herbe en gémissant, afin de recevoir tout le poids de la nuit sur sa face. Une dernière fois, Edgar mit ses mains sur ses lèvres et inclina son visage apaisé et déjà perdu ; puis, redressant son corps gracile où brillait la tige mince et droite de son cou, il partit d'un pas tranquille, sans une seule fois se retourner. Jamais Martine ne le revit. Si, par la suite, errant dans les allées du parc, il lui arriva de croire qu'une tache pourpre bougeait entre les arbres, lorsqu'elle approchait, le cœur battant, c'étaient toujours quelques feuilles de l'automne qui, demeurées sur le sol, même au cœur de l'été, et frappées des rayons du soleil couchant, brillaient comme une flaque rouge. Edgar s'en était allé faire souffrir par sa beauté d'autres petites filles bien douées ; Martine resta seule, dépossédée de la meilleure partie d'elle-même ; du moins c'est ainsi qu'elle l'éprouva longtemps. Son imagination l'avait conduite de façon prématurée au bord d'un passage que, faute de mauvais livres, de mauvais propos ou de mauvais exemples, elle ne put franchir ; et frappée brusquement d'une sorte de stérilité, il lui fallut faire une longue station dans ce qu'elle me dit un jour avoir appelé : le Royaume intermédiaire.

III

Ce fut quelque temps après la disparition d'Edgar — comme elle me le confia elle-même par la suite — que je fis à l'improviste la rencontre de Martine. Elle n'était pas autorisée à sortir de l'enceinte où la tendresse inquiète de Charlotte la tenait toujours surveillée, et c'est au seul fait qu'elle s'échappa une après-midi que je dus pour la première fois de la voir. Par le hasard qui nous mit en présence pénétra dans ma vie réellement Villereux, c'est-à-dire ce tout, parfaitement agencé, dont on n'eût pu changer aucun élément sans qu'il perdît, pour mon esprit, de son charme et de sa puissance. Charlotte, en effet, sans Martine, Martine sans Charlotte, les deux sœurs sans leur demeure, qu'une seule de ces données eût été différente, et Villereux, j'en suis sûr, ne fût jamais devenu le thème élu de ma rêverie.

Avant que s'effectuât cette rencontre dont devaient découler tant d'événements où j'eus, bien que toujours secondaire, un rôle qui n'en fut pas moins déterminant (quelque chose, si l'on veut, comme le *deus ex machina* ou, plus modestement, le rôle de la personne dont on dit qu'elle attache le grelot), ma curiosité avait déjà été mise en alerte, mais de façon vague et peu significative.

Il m'arrivait parfois alors de faire de petits séjours non loin de Villereux, dans le bâtiment à un seul étage, moitié ferme, moitié demeure de maître, qui m'avait été légué, ainsi qu'un bout de forêt et de prairie, par un vieil oncle, dont je ne m'étais pas douté, sa vie durant, qu'il se révélerait un jour « oncle à héritage ». Echappé de Paris, je venais goûter, une ou deux fois par an, le plaisir de jouer au propriétaire, surveillant les coupes de mon bois et demandant compte au fermier des fruits et des légumes dont il m'était redevable.

Par delà la cour mal pavée où, à côté d'un jeune chien au poil bourru, tenu à l'attache, picoraient les volatiles de toutes sortes, mon regard s'étendait sur un champ circulaire qui, avec ses ombres d'arbres, successivement apparues selon les heures, me faisait songer à un cadran solaire. Mais pourquoi m'attarder à ces détails puisque ce n'est pas ma vie que je raconte ici ? « Villereux » est mon seul propos ; il est vrai qu'à travers lui et les réactions qu'il m'inspira, c'est moi aussi que je découvre, ne serait-ce que par la façon dont me frappa, dès la première fois que je parvins devant ses grilles, la mélancolie, ne ressemblant à nulle autre et, à vrai dire, comme désuète, de ce lieu si retiré. A peine l'eus-je aperçu, en effet, que je me préoccupai des êtres qui pouvaient y demeurer, comme averti, même avant de les connaître, de l'intérêt que je serais appelé à leur porter. Mais les quelques renseignements que j'avais pu obtenir n'avaient fait qu'aiguiser, non pas tant ma curiosité, que cette réceptivité qui me caractérise dans mes rapports avec autrui ; et quand je me trouvai

brusquement en présence de Martine, j'étais seulement préparé à ce que toute impression me venant d'elle fût une impression profonde.

Cette après-midi-là, j'avais longtemps erré à travers bois, ne pouvant me résoudre à rentrer au logis par une de ces belles lumières de la fin juin qui vont s'exaltant fort avant dans le crépuscule. Arrivé le matin même dans ce que je nommais en riant : mon domaine, je comptais mettre à profit les quelques jours de congé que je m'étais octroyés en restant le moins possible sous un toit ; et c'est ainsi que je m'étais mis en route dès l'après-déjeuner, regrettant de n'avoir pu emmener dans ma course le pauvre chien du fermier dont le destin serait de rester à l'attache jusqu'à ce qu'il devînt méchant, à force d'ennui et de cabrioles réprimées. Comme le soleil était déjà assez bas, je m'aperçus que j'étais parvenu non loin du parc de Villereux, dans la clairière que coupe un étroit ruban d'eau, bordé par des saules à la houppe dressée ; et malgré la fatigue, je la traversai pour atteindre la seule forêt de hêtres qui se trouve dans la région.

Quelle que fût la période de l'année où s'effectuaient mes séjours, je me sentais attiré par cette forêt, car il règne sous le couvert des hêtres un vide, ou plutôt un désert, qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Les fûts d'argent lisses, dépouillés de branchages inférieurs, semblent éployer à une hauteur vertigineuse un filet serré de mailles vertes, dont sourd une lumière si irréelle qu'on s'étonne à peine que fleurs et arbrisseaux se retiennent d'y pousser ; c'est cette absence de taillis, ce sol presque nu, qui font de la forêt de hêtres une menaçante galerie de glaces, où les troncs, atteignant à des hauteurs égales, semblent indéfiniment se réfléchir.

Comme je commençais de m'enfoncer dans cette forêt, ses perspectives me parurent plus insolites que de coutume. Sans doute ne les avais-je encore jamais abordées dans ce mois où l'épaisse tente du feuillage a encore la fraîcheur d'une soie légère, mais où l'ombre au sol est si dense que toute tache de lumière surprend comme une apparition. J'avançais lentement, escorté par un silence dont je prenais conscience, car il ne ressemblait plus à celui que j'avais connu durant ma promenade. J'avais le sentiment d'avoir pénétré dans un nouvel élément, de remonter un courant qui m'offrait une résistance et se refermait aussitôt derrière moi. Soudain je m'arrêtai : au loin encore, mais brillant avec l'éclat cuivré d'un gong, trois bassins laissaient s'élancer au-dessus de leurs eaux les cols longs et flexibles d'une multitude de serpents. Un moment, je demeurai immobile, tendant de corriger ce qui ne pouvait être qu'une erreur de ma vision ; mais ce ne fut que lorsque je m'approchai que je compris ce qui s'offrait à ma vue. De grandes flaques de soleil étaient posées à terre, surprenantes seulement à cause de la netteté de leur contour et de l'ombre avoisinante. Quant aux serpents, leurs colonies dressées n'étaient que des touffes de digitales, d'une hauteur, il est vrai, peu commune, car la hampe des tiges élevait à plus d'un mètre leurs fleurs que l'abondance de petits capuchons pourpres rend semblables à la marotte d'un fou, toute ruisselante de grelots.

Ce spectacle comportait ceci de déroutant qu'il frappait l'esprit plus que n'auraient dû le faire des digitales poussant au soleil. Les nappes de lumière paraissaient artificielles, et, quant aux digitales, elles avaient quelque chose de maléfique, ondulant sur elles-mêmes, végétaux seulement en apparence, mais en vérité bêtes sournoises, prêtes à darder par toutes leurs gueules tachetées le fil d'une langue empoisonnée.

Tandis que je demeurais immobile, non loin d'un de ces faux étangs auquel j'étais parvenu, tentant de définir mon malaise, un bruit léger parvint à mon oreille et, tressaillant involontairement, je me retournai. Moitié dans l'ombre, moitié baignant dans la clarté, une petite créature était étendue sur la mousse, dans une pose aussi nonchalante que celle qu'elle eût pu avoir sur le divan d'un salon.

Son tranquille abandon témoignait qu'elle était arrivée là depuis longtemps, et qu'elle n'était pas prête à repartir. Elle ne marqua aucun étonnement à me voir, et ses regards, pleins de curiosité, me parcoururent des pieds à la tête avec la rapidité d'un furet :

— C'est dommage que ce ne soit que vous, dit-elle enfin avec une drôle de petite moue.

— Comment, c'est dommage! ripostai-je, interloqué par cette entrée en matière. Qui vouliez-vous donc que je sois?

Et, afin de déconcerter à mon tour, je questionnai avec brusquerie :

— Et d'abord, vous, qui êtes-vous?

A vrai dire, je connaissais déjà la réponse, car, dès le premier instant, j'avais su que je me trouvais devant Martine. Et, à prononcer intérieurement avant qu'il ne tombât de ses lèvres : Martine de Villereux, je découvrais combien c'était presque un trop joli nom. Je me demandais sur quel ton elle allait l'énoncer quand je l'entendis me répondre avec simplicité :

— Moi, je suis la Dame de Cœur.

— La Dame de Cœur! répétai-je, doutant presque de ce que je venais d'entendre.

— Regardez, commanda-t-elle.

Et, ramassant sur le sol une écharpe de mousseline bleue que je n'avais pas encore remarquée, elle la posa sur ses cheveux blonds et légers qui lui tombaient plus bas que les épaules.

— Je vois bien qu'il y a quelque chose d'attendrissant dans vos cheveux plats, dis-je sérieusement, ne voulant pas marquer que j'étais étonné, mais je ne trouve pas que vous ressembliez pour autant à une reine de cartes.

— C'est que vous observez mal, répliqua-t-elle avec le même sérieux. Vous n'avez pas encore deviné que je suis inconsistante comme une carte à jouer.

La surprise que me causa cette définition me fit saisir l'impossibilité où j'étais d'attribuer un âge à Martine. Je me rappelais bien qu'elle

devait avoir treize ou quatorze ans, mais ce chiffre ne correspondait pas à son apparence physique.

Elle semblait très petite, encore de la taille d'une enfant, et cette impression était renforcée par le costume marin, bleu clair, qu'elle portait, dont la jupe plissée s'arrêtait aux genoux, ainsi que par les chaussettes blanches et les sandales qu'elle avait posées à côté d'elle sur la mousse, découvrant des pieds qui, parce que non halés, semblaient, jusqu'aux chevilles, de porcelaine. Ses mains, elles aussi, étaient encore indubitablement des mains d'écolière ; mais son visage n'était pas celui d'une enfant, ni même celui d'une adolescente. On ne pouvait s'exclamer devant lui : « Quelle amusante petite figure ! » ou : « Quelle gentille frimousse ! », c'était réellement « un visage » et, pour achever de désorienter, un visage pensif. Encadré par la mousseline bleue, il revêtait graduellement une immobilité qui le faisait atteindre à ce qu'aurait pu être sa propre effigie.

Cette impression, du reste, ne s'imposa qu'un instant, Martine sembla revenir habiter ses traits, et ses lèvres bougèrent :

— Vous me croirez maintenant, dit-elle, vous voyez bien que je ne suis pas une petite fille.

Elle souriait, et, sur sa peau blanche, les taches de rousseur très serrées faisaient comme un léger voile bistre qui mettait en valeur la couleur d'iris de ses yeux. Sans doute, était-ce cette apparence déjà voilée de sa figure qui avait aidé à mon illusion, illusion que je me prenais déjà à nier, car elle m'avait été désagréable.

— Je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire, affirmai-je. Mais je me demande si vous avez raison de rester toute seule ici comme vous le faites.

J'étais moins étonné des paroles que je prononçais que du fait qu'elles m'étaient venues tout naturellement aux lèvres, au cours de cet entretien, semblable à un jeu dont il fallait du premier coup découvrir la marche.

La réponse me parvint, chuchotée :

— Vous ne connaissez pas Villereux !

Martine eut un geste vague, du côté de la clairière qu'on n'apercevait plus entre les arbres.

— Là-bas, c'est le royaume du plomb. Les arbres, les fleurs, le ciel, « elle » a tout changé en plomb. Même le soleil est devenu blanc. On ne peut pas y jouer parce que plus rien (elle écarta les bras de sa poitrine comme pour la laisser se soulever dans un soupir, et répéta d'une voix plus haute), plus rien ne vous parle, ni ne vous tient compagnie. Tandis qu'ici je suis bien. Je n'ai même pas besoin de bouger pour sentir que je m'amuse ; j'ai tout l'or pour me distraire.

Ses pieds s'agitèrent dans le soleil et elle releva pour me regarder les paupières qu'elle avait tenues baissées, dans une expression un peu bou-

deuse. Je n'aimai pas son sourire, ni ses pupilles qui me parurent brusquement dilatées ; aussi l'interrompis-je avec une sorte de violence :

— Vous savez très bien que ce n'est pas pour cela que vous êtes ici ; ce n'est pas ici le royaume de l'Or comme vous voulez me le faire croire.

— Vous avez raison, acquiesça-t-elle avec douceur, disons alors que je suis venue, comme vous êtes venu vous-même, parce qu'il y a certains soirs où il faut marcher jusqu'au bout de ses forces.

Cette fois je n'eus pas le temps de m'arrêter à des paroles, traduisant avec tant de justesse le vague appel formulé par ces trop longs soirs ; quelqu'un avait paru entre les arbres ; une femme, grande et mince, sortait de l'ombre, et bien que je fusse seul encore à lui faire face, avant même qu'elle parlât, je vis la forme étendue à terre se recroqueviller.

— Martine, pourquoi es-tu venue ici ? demanda une voix que le mécontentement faisait trembler. Nous t'avons cherchée toute l'après-midi. J'étais folle d'inquiétude. Viens immédiatement.

Martine avait bondi sur ses pieds et, le visage rouge de confusion, elle rassemblait les sandales qu'elle avait abandonnées sur la mousse. Je remarquai alors que le bleu de son costume marin était celui de la lavande.

— Comment ! tu t'étais déchaussée ! reprit la voix irritée. Tu sais cependant que tu ne dois jamais t'exposer au soleil !

La jeune femme était maintenant toute proche, mais une gêne grandissante m'empêchait de distinguer ses traits ; je remarquai seulement qu'elle était brune. Plus que de la gêne, c'était même un sentiment de culpabilité qu'elle faisait naître en moi. Il avait suffi, du reste, qu'elle parût, pour que je me sentisse aussi en faute que Martine. N'était-ce pas parfaitement stupide, puisque cette femme que j'avais aperçue parfois, n'était autre que Charlotte ? Qu'elle jugeât bon de nier avec impertinence ma présence ne devait pas me troubler à ce point.

— Mademoiselle, commençai-je, esquissant un petit salut.

Mais le regard que Charlotte réussit à jeter de mon côté sans me voir, et le murmure inintelligible qui sortit de ses lèvres prouvaient clairement qu'elle n'entendait pas donner suite à cette fortuite rencontre. Aussitôt détournée, elle s'était penchée vers sa sœur, la soutenant par le coude tandis que celle-ci bouclait l'une après l'autre ses sandales.

Cette forêt ne faisait pas partie du domaine de Villereux ; chacun avait le droit de la traverser à sa guise, l'implicite irritation de Charlotte était tout à fait injustifiée. Cependant, incapable de trouver quelqu'autre entrée en matière, je m'entendis proférer d'une voix assez assurée :

— Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés, mademoiselle.

Ajoutant, pour mieux me situer, selon l'usage des campagnes où l'on connaît moins le nom des gens que celui des lopins de terre :

— J'habite à « la Métairie ». Je passais ici par hasard, avant de rentrer chez moi.

Charlotte ne marqua pas qu'elle avait entendu mes paroles ; celles-ci étaient du reste parfaitement stupides. En venant jusqu'à ce bois, j'avais

en réalité continué de m'éloigner de la « Métairie ». Charlotte devait le savoir et, si elle s'arrêtait aux explications que je me croyais obligé de lui fournir, elle devait reconnaître qu'elles étaient menteuses. Je comprenais aussi qu'elle se demandait pourquoi je demeurais niaisement immobile, au lieu de passer mon chemin comme m'y incitait son attitude. Après avoir été indiscret, je devenais ridicule ; pourtant je savais que je n'obtiendrais pas de moi de quitter la place le premier. On me jugerait comme on voudrait, ce hasard ne se reproduirait pas, il me fallait en une seule fois l'épuiser.

Martine s'était redressée ; se serrant contre Charlotte qui la tenait toujours par le coude, je la vis brusquement tendre vers elle un visage rayonnant.

— Pardonne-moi, Charlotte, dit-elle. Je suis désolée de t'avoir fait de la peine !

A ces simples paroles ma gêne fit place à un indéfinissable sentiment de déception. Martine ne m'avait pas regardé une seule fois depuis que sa sœur nous avait rejoints ; suspendue au bras de Charlotte, elle s'amusait maintenant à sautiller d'un pied sur l'autre, et je pouvais voir combien elle était petite.

« Ce n'est décidément qu'une enfant, pensai-je, et encore, une enfant modèle ! »

Au fond, c'était mieux ainsi. La présence de Charlotte avait tout fait rentrer dans l'ordre le plus banal. A ma déception se mêlait quelque chose qui ressemblait à un soulagement ; et, lorsque, se ravisant soudain, Charlotte, qui avait commencé de s'éloigner avec Martine, se retourna pour me gratifier d'un nouveau signe de tête, c'est avec un esprit détaché que cette fois je lui rendis son salut.

Lentement, je les vis fondre entre les arbres ; la tache pâle du vêtement de Martine continua de flotter parmi l'ombre, bien après qu'elle eût cessé pour mes yeux de revêtir un corps humain. Lorsqu'elle eut disparu à son tour, je ramenai mes regards autour de moi. Les bassins de lumière s'étaient éteints ; à leur place s'étendaient seules la terre bistre d'où le soleil s'était retiré, et les tiges inextricablement nouées des digitales dont se balançaient les cloches molles et vénéneuses.

Cependant, le silence propre à ce lieu ne recommença pas d'y régner, car tout près de moi un oiseau de nuit essaya son premier faible cri. Quand je me retrouvai hors de la forêt, le chemin du retour était déjà obscur.

***

La déception qui m'avait effleuré s'effaça si vite qu'elle n'avait dû être qu'un réflexe défensif de mon esprit, désirant se prouver qu'il était encore libre et capable de juger. A peine me retrouvai-je seul, en effet, que chacun des détails de cette entrevue me revint en mémoire avec des significations multiples que je tâchai d'élucider.

Il me fallait reconnaître que je ne m'étais pas trompé : il y avait bien entre moi et ce que j'appelais Villereux quelque correspondance secrète. De cette première rencontre, je recevais davantage même que je n'aurais pu attendre. La différence de caractère entre les deux sœurs m'avait été clairement dévoilée par le visage de Martine, semblant ouvrir sur un monde que le visage de Charlotte avait à tâche de fermer. Mais si Martine libérait, en le vivant, un certain goût du mystère, l'extrême réserve de Charlotte et ses manières pondérées n'étaient-elles pas le signe d'une nature passionnée ?

Après m'être remémoré les moindres circonstances de cette rencontre j'arrivai à la conclusion que je ne réussirais jamais par moi-même à forcer la consigne de solitude qui, à l'instigation de Charlotte, devait défendre Villereux. En dehors des quelques relations qu'il lui arrivait d'entretenir avec le notaire et le médecin du pays, et des visites familiales qui se risquaient jusqu'à Villereux l'été, Charlotte ne recevait sans doute personne. Ce n'était pas pour moi que serait fait exception à une règle si bien établie. Me heurtant à cette impossibilité, je m'aperçus brusquement que ma pensée déviait sur Frédéric ; et c'est à lui, à me servir de lui, que je songeais encore le surlendemain, lorsque j'eus regagné Paris, si persuadé que je ne surprendrais plus rien des deux sœurs que je n'étais même pas retourné dans la forêt de hêtres.

Dans la reprise d'une existence tout astreinte à ce souci des « affaires » qui, si on n'y prend garde, absorbe complètement la pensée, lors des instants, des précieux instants de flânerie intérieure que Villereux savait me faire dérober à mon travail, c'est Frédéric que j'en vins peu à peu à investir de la fonction d'intermédiaire ; cela tout à fait secrètement, et sans qu'il pût se douter que lui, si habile à se servir d'autrui, il allait pour une fois servir à son tour.

Frédéric, puis-je dire : mon ami Frédéric ? Je ne le crois pas. Frédéric Vandresse n'est, et ne sera jamais l'ami de personne. Les êtres n'existent à ses yeux qu'en proportion des agréments qu'il leur trouve, et comme ces agréments sont faibles, si on en juge par le peu d'attention qu'il leur accorde, Frédéric offre ceci de particulier qu'il se découpe sur un fond de solitude ; du moins cette solitude m'a-t-elle toujours été sensible, alors que les autres l'appellent simplement une pose insupportable.

Au lycée où nous nous trouvâmes jadis suivre ensemble la classe de philosophie, il est vrai que son air hautain commença par me déplaire ; mais un jour vint où Frédéric me fit songer à cette tapisserie des Gobelins où Louis XIV, le bâton de commandement à la main, lance à son armée, du haut de son cheval, l'ordre de passer le Rhin. Ce jour-là, son nez légèrement busqué, sa bouche contournée et dédaigneuse, me parurent appartenir au XVIIe siècle, ainsi que l'importance manifeste qu'il attache à sa personne, par laquelle il vous signifie qu'il s'attend non seulement à des égards, mais encore à des respects ; et, au lieu de trouver ridicule cette morgue nobiliaire chez un simple fils d'antiquaire, c'est à cette morgue

que je m'attachai comme à une particularité remarquable. Lorsqu'un être est capable de soutenir son personnage jusqu'au bout, il finit par inspirer une admiration analogue à celle que suscitent les grands acteurs, dont les défauts même deviennent la source d'une émotion rare. Dans le domaine de la culture et du goût je lui reconnaissais une avance que je ne rattraperai sans doute jamais, car elle lui venait, moins des privilèges de la fortune, que d'un raffinement naturel dont je m'estimais bien éloigné.

On ne rencontre que rarement des êtres doués de prestige, c'est-à-dire qui semblent promis à des chances fort supérieures à celles qui vous attendent ; et si leur fréquentation renforce ce complexe d'infériorité qui n'est que l'implicite conscience de tout ce qu'on n'obtiendra pas soi-même, elle n'en est pas moins secrètement stimulante.

C'est ainsi que j'appris à dominer ma timidité quand je sentis que Frédéric ne serait jamais le compagnon d'un garçon timide ; la désinvolture, l'aisance que je me pris à afficher, comme si elles m'étaient naturelles, l'empire que j'acquis d'une certaine manière sur moi-même, c'est à lui que je les dois.

L'idée de confronter Frédéric avec Villereux me vint sans doute de ma croyance que là où je devais échouer, lui ne pouvait que réussir.

Bien des fois, depuis mon adolescence, j'avais été persuadé que tel de mes désirs qui avait été déçu se fût tout spontanément réalisé s'il avait été le désir de Frédéric ; mais, en cette occasion, je misai autant sur son don de réussite que sur un certain côté inactuel de son caractère, qui me paraissait correspondre au caractère inactuel de Villereux.

Bien qu'il se moque lorsqu'il me traite de confident-type des pièces classiques, il lui arrive parfois de me révéler certains détails de ses multiples intrigues, à peine amoureuses. Cela du reste sans cynisme affecté, plutôt comme quelqu'un qui ne s'est pas encore résigné à sa méchanceté incurable et profonde ; et toujours, il me paraît que quelque mal qu'il ait causé, ce mal n'est qu'une transposition faible et imparfaite de celui qu'il aurait pu faire en un autre temps, quand ces notions de « déshonneur » et de « scandale », qu'il doit inconsciemment regretter de ne plus avoir à braver, ne s'étaient pas encore atténuées ou perdues.

La séduction de Frédéric s'exerce pourtant de façon tout à fait inattendue ; on dirait qu'elle tient à la crainte indéfinissable qu'elle inspire. C'est l'ironie et la cruauté, que, par une chimie exceptionnelle, il transforme en appât. Beau ? On ne se demande pas s'il l'est. Dans son cas, cela est sans importance. Ses yeux ont cette nuance pers, déplaisante à mon avis, qui hésite entre le bleu et le vert, et son expression, à la fois dure et insouciante, commence, elle aussi, par déplaire. Mais que son regard se fixe et s'attarde et, graduellement, il en vient à exprimer une curiosité si attentive qu'on serait tenté de dire que ses yeux écoutent. D'avoir provoqué ce regard vous flatte agréablement, et c'est à partir du moment où on y prête attention que le mal commence.

Peut-être y avait-il quelque chose d'exorbitant dans le projet de mettre Frédéric en rapport avec Villereux. Que pouvais-je en attendre? Sans m'arrêter à toutes les conséquences possibles, j'étais curieux sans doute de surprendre les pouvoirs de Frédéric (à supposer qu'il désirât s'en servir) en face de la sévère armature Villereux, dont m'irritait à la longue cette façon de se garder délibérément de tout contact avec le monde.

Une expression « ubuesque », dont Frédéric s'était servi pour me fustiger un jour que sa sécheresse de cœur m'avait arraché une parole d'étonnement, était demeurée dans ma mémoire : « Mieux vaut être tel que je suis, m'avait-il rétorqué, que d'être condamné toute la vie à ce personnage qui est le tien, Antoine, de « Palotin sentimental ». Peut-être étais-je heureux de me prouver que tout « palotin » ou confident de comédies que je fusse, j'étais capable de tramer et d'ourdir. Du reste, depuis que Villereux avait commencé de m'intéresser, il m'arrivait parfois de reconnaître avec un demi-sourire que l'épithète de Frédéric ne convenait pas si mal à mon goût d'errer dans la coulisse des choses et des êtres.

Ainsi qu'il m'était déjà arrivé, dans des circonstances qu'il n'avait pas dépendu de moi de forcer, je m'en remis au temps pour nouer mon affaire.

Au début, les choses se présentèrent mal. Quand j'essayai de joindre Frédéric, celui-ci était parti pour Le Caire où il devait rester un mois ou deux ; mais même s'il s'était trouvé dans une de ces rares périodes où il ne profite pas des occasions de voyage que lui fournit le métier d'antiquaire tel qu'il l'entend (à la mort de son père, il s'est spécialisé dans les antiquités chinoises et égyptiennes) que sa présence ne m'eût peut-être pas aidé. Eussé-je invité, par exemple, Frédéric dans une de mes escapades campagnardes que, n'y voyant nul agrément, il eût décliné mon offre. La perspective d'un séjour dans une maison sans pittoresque et sans confort n'était pas un appât suffisant. De Villereux seul viendrait la véritable incitation, mais il m'était impossible de savoir comment, ni quand elle se produirait.

Lorsque je retournai à l'automne faire un court séjour à la Métairie, j'appris que Martine venait d'être malade. Le médecin avait hésité à se prononcer et l'on avait appelé en consultation un confrère de La Charité. Les uns disaient qu'elle était « tombée du haut mal », les autres qu'elle était « tombée poitrinaire ». Je ne savais laquelle de ces deux éventualités me semblait la plus sinistre.

Lors de mon passage, le printemps suivant, j'appris cette fois que Martine avait été de nouveau si souffrante que Charlotte avait dû avoir recours à un spécialiste de Paris. La crise passée, Charlotte avait accompagné sa sœur en Suisse. Villereux était resté sous la seule garde de Julia. Dès que Martine avait été mieux, Charlotte, la laissant dans un sanatorium à Leysin, avait regagné sa vieille demeure, d'où, moins encore qu'auparavant, on ne la voyait sortir.

Ces nouvelles, assez inquiétantes, retiraient du moins au mal de Mar-

tine ce qu'il avait eu d'énigmatique. Puisqu'elle était à la montagne, c'étaient ses poumons qui devaient être atteints, et la petite fièvre latente dont s'accompagnait son état suffisait peut-être à expliquer sa nature trop sensible. Pris à temps, son mal ne s'aggraverait sans doute pas. Bientôt, elle reviendrait. Je m'assurais dans cette pensée. Pourquoi, du reste, l'absence de cette petite fille, rencontrée une seule fois, eût-elle altéré en quoi que ce fût l'atmosphère propre à Villereux? Cependant, il est de fait que je ne retrouvais plus mon ancien goût de la campagne, ni mon plaisir à flâner par les chemins déserts. J'aurais voulu exprimer à Charlotte la sympathie que m'inspirait son chagrin, mais plus que jamais elle devait être inaccessible, et il était tout à fait inconcevable qu'un étranger eût pu lui faire des protestations d'amitié.

L'année suivante, Martine n'était pas revenue. Je ne fis qu'apercevoir Charlotte un jour, au haut du perron, en compagnie de Julia. Elle était habillée de clair, ce qui me parut bon signe. Le bruit courait, du reste, que Martine était presque guérie. Mais que les nouvelles fussent bonnes ou mauvaises, elles ne me donnaient pas pour autant de raisons d'approcher Charlotte, et j'avais beau garder Frédéric en réserve, il m'arrivait parfois de me demander si l'occasion viendrait jamais de le mettre en avant.

Ce ne fut qu'au printemps de la troisième année que l'occasion brusquement se présenta. Je me trouvais à Paris quand je reçus une lettre de mon notaire m'apprenant que certaines belles tapisseries et pièces d'argenterie anciennes allaient être mises en vente au château de Villereux, et me demandant si je ne m'intéresserais pas à cette vente.

Frédéric était à Paris, j'allai le voir et lui montrai cette lettre, ajoutant qu'il ne pouvait être question pour moi d'acheter aucune de ces pièces, mais qu'il était fort probable qu'elles pourraient l'intéresser, lui.

C'est sans émotion que j'attendis sa réponse. Ne me souciais-je plus de mon projet, ni d'exploiter la possibilité qui s'offrait? Pourtant, je me détournai de Frédéric, pour ne pas provoquer éventuellement son esprit de contradiction, et je m'entendis ajouter, tout en me dirigeant vers la fenêtre : « Quel temps pour être stupidement claquemuré dans Paris!... »

Au bout d'un instant, fort court me sembla-t-il, Frédéric demanda :

— Qui habite ce château dont tu me parles pour la première fois?

— Une jeune fille, je crois, avec sa gouvernante.

— Comment : « Je crois? » Tu n'en es pas sûr, Antoine?

— A peine. On ne la rencontre jamais.

— Ce sont tous les détails que tu peux me donner alors que tu habites à quelques kilomètres de là!

— Tout ce que je puis ajouter c'est que, sans la maladie de sa sœur, dont il faut payer la clinique, elle ne se serait sans doute jamais résignée à vendre des pièces qui sont depuis longtemps dans sa famille.

Je ne m'étais pas retourné, contemplant cette Avenue du Bois, pavoisée

de feuillage et de beau temps, dont, comme autrefois, lorsque collégien je venais voir Frédéric, me frappait l'air de vide et d'expectative. Oui, vide, irrémédiablement, était l'Avenue du Bois, aussi vide, aussi ennuyée que Frédéric dont j'imaginais sans peine l'expression. Au fait qu'était-il en train de décider?

La voix s'éleva, plus aimable que d'habitude; sa voix, très nettement, se faisait remarquer par ses inflexions presque insinuantes.

— Si tu as vraiment envie de quitter Paris pour quarante-huit heures, disait-elle, nous pourrions partir en voiture après-demain, samedi. Même si la vente n'a lieu que dans quelque temps, je pourrais du moins voir les objets et me rendre compte si ces pièces peuvent m'intéresser. Cela me serait du reste une occasion de connaître ta propriété, si tu veux bien m'y donner l'hospitalité.

— Certainement, dis-je, et ce petit voyage me tenterait beaucoup; mais ce qui me paraît douteux, c'est que Charlotte de Villereux accepte de te recevoir avant le jour fixé pour la vente.

Fallait-il que je fusse déjà sûr du désir de Frédéric, pour qu'au lieu d'insister je feignisse d'envisager qu'il pourrait se déranger sans parvenir à ses fins! Ou ne parlais-je pas ainsi par calcul, rien ne stimulant davantage Frédéric que des difficultés prédites sur son chemin?

Sa riposte ne tarda guère.

— Pourquoi donc es-tu toujours si pessimiste? s'exclama-t-il. Tu sais bien qu'il est très probable que ton notaire acceptera de me mettre en rapport avec cette Charlotte, qui doit être aussi sa cliente.

Quelque chose ne pas réussir à Frédéric? Allons donc! il aurait fallu d'abord qu'il ne fût plus Frédéric.

— Très probable, en effet, concédai-je, et je me mis à rire pour montrer que je savais, moi aussi, me moquer de moi-même.

***

Il faisait beau le surlendemain matin quand nous partîmes. J'avais persuadé Frédéric, étant donné le peu de temps que nous pouvions consacrer à ce voyage, de nous trouver hors de Paris dès huit heures et, effectivement, le soleil n'était pas encore très haut que nous roulions déjà sur la route de Fontainebleau. Je ne conduisais pas et pouvais laisser errer au hasard mes yeux sur le paysage. L'esprit libre de tout projet, je questionnais seulement Frédéric sur la collection de vases qu'il avait rapportée d'un voyage en Chine. Il me répondait, avec cette ardeur franche qui est la sienne quand il parle d'une œuvre d'art, à la différence de la hauteur et de l'ironie dont il use généralement dans ses rapports avec les humains. Le feutre brun un peu rabattu sur l'œil pour se défendre des rayons du soleil, je le voyais quitter son air de nonchalance tandis qu'il développait un point de détail qui le captivait. Il n'était pas rare, en effet, qu'il se trouvât sans courage pour revendre

certaine belle pièce, acquise à grand frais, et que celle-ci prît place dans sa collection particulière à laquelle il réservait toute la passion dont il était capable.

Bien avant midi nous nous arrêtâmes à l'entrée de mon domaine. Le chien, décidément peu doué pour être méchant, nous salua de grands frétillements de queue, tout attaché qu'il fût encore à son piquet. La femme du fermier avait balayé la maison et mis des draps à nos lits campagnards. J'accompagnai Frédéric dans sa chambre et lui fis remarquer de la fenêtre combien ma prairie ressemblait à un cadran solaire. D'après l'ombre qu'y posaient les grands platanes il n'était pas encore onze heures. Nous décidâmes d'aller avant le déjeuner rendre visite au notaire. Il nous reçut avec un air solennel, par quoi il comptait conférer à sa bonne figure provinciale un peu de la morgue qu'il prêtait sans doute à ses confrères de Paris. Frédéric déclina son nom et lui exposa le but de sa visite. Bien qu'il s'efforçât de n'en rien laisser paraître, je vis que notre interlocuteur était flatté de cette démarche. Il se fit fort d'obtenir dès l'après-midi un rendez-vous avec mademoiselle de Villereux. Frédéric n'avait qu'à passer vers les six heures au château. Il s'y trouverait lui-même et l'introduirait auprès de Charlotte. Quand nous quittâmes le notaire, il me parut que le visage de Frédéric exprimait déjà cette sorte d'indifférence dont il se recouvre toujours dans la réussite.

Cette impression alla se renforçant lorsque nous nous retrouvâmes seuls, et, pendant le déjeuner qui se passa presque en silence, Frédéric n'était plus l'agréable compagnon du matin. Il semblait, non point tant m'en vouloir de quelque chose, que m'ignorer. J'étais accoutumé à ses brusques revirements et ne lui posai aucune question. Il passa la moitié de l'après-midi à écrire des lettres et à classer des papiers qu'il avait apportés de Paris. Pour moi, je me promenai au hasard, non loin de la maison, sans suivre de pensée précise. Frédéric verrait Charlotte cette après-midi, voilà qui était sûr ; je ne l'accompagnerais pas dans cette première entrevue, ne voulant pas que Charlotte éprouvât le petit déplaisir qu'elle aurait certainement à me reconnaître. Frédéric ouvrait la voie ; par la suite il pourrait m'introduire s'il concluait affaire ; me trouvant sur place, je pourrais achever de traiter en son nom. Il me paraissait que je n'avais pas d'ambition plus grande.

Il était six heures moins le quart quand Frédéric arrêta sa voiture à côté du grand portail de Villereux qu'il ne m'avait jamais été donné de franchir. Dans le fossé, sur le bas-côté de la route, des porcs fouillaient la terre ; leur peau grenue semblait, au soleil, d'argile rouge. Je demeurai assis à ma place, accoudé à la portière dont la vitre était baissée, et, sans échanger même un sourire avec Frédéric, toujours taciturne, je le regardai pousser le vantail entr'ouvert et s'enfoncer dans l'allée.

MARIA LE HARDOUIN

(A suivre.)

LETTRES DE SIBÉRIE

La traduction de la Correspondance *intégrale de Dostoïevski va paraître prochainement en France.*

Un grand nombre de lettres contenues dans les quatre volumes de cette Correspondance *étaient jusqu'ici inédites en Russie même. Un travail considérable a été accompli, tant de recherches que de vérifications.*

En France, nous ne connaissions encore, de cette Correspondance, *que de rares fragments.*

Nous sommes heureux d'offrir aux lecteurs de la Revue de Paris *deux lettres inédites d'une importance capitale.*

La première, écrite par Dostoïevski à son frère Michel, qui fut son meilleur ami, porte une date éloquente : 22 février 1854. Il y avait exactement huit jours que le grand écrivain russe était sorti du bagne, où il avait souffert quatre ans.

Il est nécessaire ici de replacer cette lettre dans son cadre historique.

Fédor Michaïlovitch Dostoïevski n'était âgé que de vingt-huit ans lorsque, en 1849, il fut arrêté par la police du tzar Nicolas Ier. Il était déjà célèbre, notamment par sa première œuvre, Les Pauvres Gens. *Quel étaits on crime ?*

Les « années quarante » avaient été en Russie, décisives ; un grand souffle de liberté venait de France ; l'abolition du servage — laquelle ne devait être proclamée que par le successeur de Nicolas Ier, le tzar Alexandre — fut virtuellement accomplie entre 1845 et 1855. Des « cercles » se formaient, où la jeunesse discutait, des nuits durant, de réformes politiques, des phalanstères rêvés par Charles Fourier et de l'âge d'or à venir. Ce n'étaient là que parlotes. Nicolas Ier pourtant voulut sévir. Le cercle le plus connu était celui qui se réunissait chez le « révolutionnaire » Petrachevski, et dont Dostoïevski était l'un des habitués. Le caractère passionné et généreux de l'écrivain l'avait d'ailleurs porté plus loin. Il est impossible de passer sous silence un fait aujourd'hui avéré ; Dostoïevski avait participé à l'acquisition d'une presse clandestine, ce qui était déjà une manière de passer à l'action.

Bien que l'affaire de la presse clandestine n'eût pas été élucidée durant le procès, le verdict fut terrible. Dostoïevski fut condamné à quatre ans de travaux forcés en Sibérie, puis à sept ans d'exil sous l'uniforme de troupier de deuxième classe. Cette condamnation en comportait une autre, bien plus grave : l'interdiction d'écrire.

La lettre qu'on va lire est essentielle pour la connaissance et de l'homme et de l'œuvre. L'on y surprend sur le vif les réactions, imprévisibles pour Dostoïevski lui-même, lors de son départ pour le bagne et l'exil. L'on y décèle, de manière pourrait-on dire, brute, la vérité de ces années de bagne, une vérité immédiate, non encore romancée, et il est intéressant de comparer certaines pages de cette lettre aux pages correspondantes des Souvenirs de la Maison des Morts, *écrits dix ans plus tard.*

L'on voit également en ces lignes que le contact avec le peuple russe, tel qu'il a pu se faire dans la maison de force d'Omsk, a dépouillé Dostoïevski de ce qu'il nomme désormais son « utopie » socialiste ; on y surprend la naissance d'une mystique qui allait devenir, pour le restant de ses jours, la règle d'or de sa pensée : la mystique slavophile.

Et déjà, et surtout, l'on voit ici, pour la première fois, les préoccupations de Dostoïevski s'orienter vers ce qui allait être son problème unique, son suprême tourment, autour de quoi son œuvre ne va plus cesser de graviter et qui est : Dieu.

Dominique ARBAN.

Omsk, 22 février 1854.

ENFIN, je crois que je puis parler avec toi plus longuement et plus franchement. Mais avant d'écrire un mot, je te demande : dis-moi, au nom du Seigneur Dieu, pourquoi ne m'as-tu jusqu'ici pas écrit une seule ligne? Et pouvais-je m'attendre à cela? Sais-tu que dans mon isolement et ma réclusion, j'ai été pris parfois d'un vrai désespoir, m'imaginant que tu n'étais plus de ce monde, me demandant alors, des nuits durant, ce qu'avaient bien pu devenir tes enfants, et maudissant le sort de ne pouvoir leur être utile. D'autres fois, quand j'apprenais avec certitude que tu étais en vie, il m'arrivait de me mettre en colère (mais c'était en des heures de malaise, comme j'en ai beaucoup) et je te faisais des reproches amers. Mais cela non plus ne durait pas ; je t'excusais, je tâchais de te trouver des justifications, les meilleures d'entre elles m'apaisaient et je n'ai jamais perdu ma foi en toi ; je sais que tu m'aimes et que tu te souviens de moi en bien. Je t'ai envoyé une lettre par l'intermédiaire de notre état-major. Tu l'as sûrement reçue. J'attendais ta réponse, mais n'en ai pas eu. Est-il possible qu'on t'ait défendu de m'écrire? Mais c'est autorisé, et tous les « politiques », ici reçoivent plusieurs lettres par an. Dourov en a reçu quelques-unes, et les autorités ont souvent confirmé qu'il était permis d'écrire. Je crois que j'ai deviné la vraie raison de ton silence. Toi, si paresseux, tu n'auras pas été te ren-

seigner à la police, et même si tu y es allé, tu t'es tranquillisé dès la première réponse négative, donnée peut-être par quelqu'un qui n'était pas très au courant de l'affaire. Tu m'as causé ainsi beaucoup d'égoïste chagrin. Voilà, me suis-je dit, s'il n'est même pas capable de se débrouiller pour m'écrire, se donnera-t-il du mal quand il s'agira de choses plus importantes pour moi ! Écris et réponds au plus vite, mais avant tout, écris par la voie officielle, sans attendre une occasion, écris en détail et longuement. Je suis maintenant comme un tronçon coupé de vous, et je voudrais me ressouder, mais ne puis. Les absents ont toujours tort[1]. Se peut-il qu'il en soit ainsi entre nous ? Non, ne t'inquiète pas, j'ai foi en toi.

Voici déjà une semaine que j'ai quitté le bagne. Cette lettre t'est envoyée dans le plus grand secret, pas un mot sur elle à personne. D'ailleurs, je t'écrirai aussi officiellement par l'état-major du Corps sibérien. Réponds immédiatement à la lettre officielle et par la première occasion à celle-ci ; dans l'officielle aussi, du reste, tu *dois* exposer de la façon la plus détaillée tout l'essentiel de ce qui t'est arrivé en ces quatre ans. Pour ce qui est de moi, j'aurais voulu t'écrire des volumes entiers. Mais comme j'ai à peine le temps de faire cette lettre, je vais te dire l'essentiel. Qu'est-ce qui est l'essentiel ? qu'est-ce qui, ces derniers temps, fut l'essentiel pour moi ? Quand j'y réfléchis, je vois bien que je ne te raconterai rien dans cette lettre. Comment te raconter mon esprit, ma conscience, tout ce que j'ai vécu, tout ce dont je me suis convaincu et à quoi je me suis arrêté durant ces années. Je ne m'en charge pas. Un tel travail est absolument impossible. Je n'aime rien faire à moitié, et dire une chose ou une autre n'aura absolument aucun sens. Pourtant, le récit principal est devant toi. Lis et exprimes-en ce que tu veux. Mon devoir est de le faire, et c'est pourquoi je me mets aux souvenirs.

Te souviens-tu comme nous nous sommes séparés, mon cher, mon bien-aimé ? A peine m'as-tu laissé qu'on nous emmena Dourov, Yastrjembski [2] et moi pour nous mettre aux fers. Exactement à minuit, c'est-à-dire exactement à la Noël, j'ai porté les chaînes pour la première fois. Elles pesaient dix founts [3] et étaient excessivement incommodes. Puis on nous mit dans des traîneaux découverts, chacun seul avec un gendarme, et dans quatre traîneaux, le *feldjäger* devant, nous quittâmes Pétersbourg. J'avais le cœur lourd et un peu vague, tiraillé par trop d'impressions. Mon cœur, plein d'une espèce d'agitation, souffrait et gémissait tout bas. Mais l'air frais me vivifiait, et comme à chaque nouveau pas dans la vie, on éprouve toujours une sorte de vitalité et d'entrain, j'étais, somme toute, très tranquille ; je regardais fixement Pétersbourg, les mai-

1. En français dans le texte.
2. Membres les plus actifs du groupe de Petrachevsky.
3. A peu près quatre kilos.

sons aux lumières de fête devant lesquelles nous passions et je disais adieu à chaque maison en particulier. Ton appartement chez Kraevski était tout illuminé. Tu m'avais dit qu'il y aurait un arbre de Noël, que les enfants, avec Émilie Fedorovna, étaient allés chez lui, et c'est devant cette maison que je devins affreusement triste. C'est comme si je venais de dire adieu aux petits gosses. Je souffrais de les quitter, et combien de fois me suis-je souvenu d'eux plus tard, des années durant, presque les larmes aux yeux. On nous menait à Yaroslavl, c'est pourquoi, vers le matin, après trois ou quatre étapes, nous nous arrêtâmes au petit jour à Schlisselbourg dans un *traktir* [1]. Nous nous sommes jetés sur le thé comme si nous n'avions mangé de la semaine. Les soixante verstes de voyage en plein hiver, après huit mois de prison, nous donnèrent une faim telle que c'est plaisir de s'en souvenir. J'étais gai, Dourov bavardait sans arrêt et Yastrjembski imaginait je ne sais quelles épouvantes extraordinaires dans l'avenir. Tous nous examinions et tâtions notre *feldjäger*. Il apparut que c'était un gentil vieillard, il a été bon et humain avec nous autant qu'on peut l'imaginer. C'est un homme qui avait beaucoup vécu, qui avait voyagé par toute l'Europe, chargé de dépêches. Il nous a fait, en route, beaucoup de bien. Il s'appelle Kouzma Prokofievitch Prokofiev. Entre autres choses, il nous a fait mettre dans des traîneaux fermés, ce qui était bien utile, car le froid était terrible. Le lendemain, jour de fête, les postillons qui montaient près de nous étaient vêtus de capotes de drap gris-allemand avec des ceintures écarlates. Il n'y avait pas une âme dans les rues des villages. C'était une magnifique journée d'hiver. On nous menait par la steppe, par la Petersbourgskaïa, la Novgorodskaïa, la Yaroslavskaïa, etc... De rares villages chétifs. Mais comme c'était période de fêtes, il y avait partout à boire et à manger. Nous avions terriblement froid. Nous étions chaudement vêtus, mais faire cinq, six étapes sans sortir du coche durant des dix heures d'affilée, c'était presque impossible à supporter.

Je gelais jusqu'au cœur et plus tard, dans les chambres tièdes des *traktirs* parvenais à peine à me réchauffer. Mais, c'est bizarre, le voyage m'a complètement rétabli. Dans la province de Perm, nous eûmes à supporter une nuit moins quarante degrés. Cela, je ne te le recommande pas. Assez désagréable. Il y eut un triste moment quand on franchit l'Oural. Les chevaux et les *kibitki* [2] se sont enlisés dans la neige. Il y avait une tempête de neige. Nous sommes descendus, c'était en pleine nuit, et, debout, nous avons attendu qu'on dégage les *povoski* [3]. Tout autour de nous, les tourbillons de neige ; la frontière de l'Europe, au-devant de nous la Sibérie et notre mystérieux destin là-bas ; derrière nous, tout le passé ; c'était triste, et j'ai été pris de larmes. Tout le long du chemin, on accourait nous voir par villages entiers, et malgré nos fers, on nous faisait payer

1. Un café.
2. 3. Véhicules à chevaux.

le triple aux étapes. Kouzma Prokofievitch à lui seul a pris à son compte près de la moitié de nos dépenses ; il l'a fait de force, si bien que nous n'avons payé chacun que 15 roubles argent, pour les frais du voyage. Le 11 janvier, nous sommes arrivés à Tobolsk, et après présentation aux autorités et fouille, où l'on nous a pris tout notre argent, on nous emmena, Dourov, Yastrjembski et moi, dans un réduit ; Spechnev et les autres, arrivés avant nous, étaient dans une autre section et on ne s'est presque pas vu de tout ce temps. J'aurais voulu te parler en détail de nos six jours à Tobolsk et de l'impression qu'ils m'ont laissée. Mais ce n'est pas à dire ici. Je dirai seulement ceci : une compassion, une sympathie très vive nous ont apporté presque du bonheur [1]. Les exilés de l'ancien temps (pas eux, mais leurs femmes) se sont occupés de nous comme si nous étions de leur famille. Quelles âmes merveilleuses, éprouvées par vingt-cinq années de malheur et d'abnégation ! Nous les avons à peine entrevus, car on nous gardait sévèrement. Mais ils nous ont envoyé de la nourriture, des vêtements, nous ont consolés et encouragés. Moi qui étais parti à la légère, n'ayant même pas pris mon vêtement, je m'en suis repenti [2]... On m'a même envoyé des vêtements. Enfin, nous sommes repartis, et trois jours plus tard, nous arrivions à Omsk. Encore à Tobolsk, j'avais eu des renseignements sur ce qu'allaient être nos futures autorités immédiates. Le commandant était un homme très convenable, mais le platz-major Krivtzof : une canaille comme il y en a peu, un médiocre barbare, un emmerdeur, un ivrogne, tout ce qu'on peut imaginer de plus répugnant. Pour commencer, il nous a, Dourov et moi, traités d'imbéciles, à cause de notre affaire, et a promis, dès la première faute, de nous châtier corporellement. Il était commandant de la Place depuis près de deux ans déjà et avait commis d'effroyables injustices. Deux ans plus tard, il a comparu devant les tribunaux. Dieu me l'a épargné. Il arrivait toujours ivre (je ne l'ai jamais vu dégrisé), cherchait querelle à quelque forçat et le fouettait sous prétexte que celui-ci était saoul quand il n'en était rien. Au cours de ses visites nocturnes il lui arrivait de fouetter un tel parce qu'il ne dormait pas sur le côté droit, un autre parce qu'il criait ou délirait en rêve, bref pour toutes les raisons qui pouvaient passer par sa tête d'ivrogne. C'est avec un tel homme qu'il fallait vivre sans se faire de tort, et c'est cet homme-là qui rédigeait les rapports et envoyait chaque mois à Pétersbourg des attestations sur nous. J'ai fait connaissance dès Tobolsk avec des gens du bagne et maintenant, à Omsk, je me disposais à passer quatre ans parmi eux. Ce sont des hommes grossiers, exaspérés et durcis. La haine des nobles dépasse chez eux toutes les li-

1. Il s'agit ici des secours matériels et moraux apportés aux bannis par les femmes des « Decabristes ». Celles-ci avaient suivi en Sibérie leurs maris déportés vingt ans avant le passage du convoi dont Dostoïevski faisait partie. Une entrevue secrète eut lieu à l'étape de Tobolsk, facilitée par le chef de la police.

2. Trois lignes fortement barrées, illisibles.

mites, et ils nous ont reçus, nous autres gentilshommes, avec hostilité et la joie méchante de nous voir dans le malheur. Ils nous auraient mangés si on l'avait permis. D'ailleurs, pense comme on pouvait se défendre quand il fallait vivre, boire et manger et dormir avec ces gens durant des années, et quand on n'avait même pas le temps de se plaindre, tant les outrages étaient innombrables et divers. « Vous, nobles, becs de fer, vous nous avez dévorés. Avant, tu étais un monsieur, tu torturais le peuple et maintenant te voici plus bas que les derniers, devenu notre semblable ». Tel fut le thème qui s'est développé ici durant quatre années. Cent cinquante ennemis ne peuvent se lasser de persécuter, c'est leur plaisir, leur distraction, leur occupation, et la seule chose qui nous sauva fut notre indifférence, notre supériorité morale qu'ils ne pouvaient pas ne pas comprendre et qu'ils respectaient ; puis aussi le refus de nous soumettre à leur bon plaisir. Ils ont toujours eu conscience de notre supériorité. Ils n'avaient pas idée de notre crime. Nous gardions silence là-dessus ; c'est pourquoi nous ne nous comprenions pas ; et il nous a fallu supporter toutes les vengeances et les persécutions contre les nobles qui les faisaient vivre et respirer. Notre vie était très dure. Le bagne militaire est plus dur que le bagne civil. J'ai vécu ces quatre années sans sortir d'entre les murailles, sinon pour aller au travail. Le travail était dur, pas toujours naturellement ; mais parfois, j'outrepassais mes forces dans la tempête, dans la mouillasse, dans la boue, ou, en hiver, dans un froid insoutenable. Une fois, j'ai passé quatre heures à un travail spécial ; le mercure était pris et il y avait peut-être moins quarante. Mon pied fut gelé. Nous vivions en tas, tous ensemble, dans une seule caserne. Imagine un bâtiment en bois, vieux, usé, qu'on a depuis longtemps décidé d'abattre et qui ne peut plus servir. L'été, une chaleur insupportable ; l'hiver, un froid insoutenable. Tous les planchers pourris. Par terre, un centimètre de crasse, on risque de glisser et de tomber. Les petites fenêtres sont verdies de givre, si bien qu'on ne peut lire de presque tout le jour. Aux vitres, un centimètre de glace. Le plafond goutte, tout est courant d'air. Nous, là-dedans comme harengs en caque. On allume six bûches dans le poêle, pas de chaleur (la glace fondait à peine dans la chambre), mais une fumée insupportable — et c'était comme ça tout l'hiver. Les forçats lavent leur linge dans la caserne même, éclaboussant tout. Pas la place de bouger. Du crépuscule à l'aube, on ne peut sortir pour ses besoins, car les portes sont verrouillées ; l'on met dans l'entrée un baquet, et l'odeur est insupportable. Tous les bagnards puent comme des porcs et disent qu'on ne peut éviter de faire des cochonneries, soi-disant « on est des vivants ». Nous dormions sur des châlits nus, on ne nous permettait qu'un seul oreiller. On se couvrait de courtes demi-pelisses, et les pieds étaient toujours nus toute la nuit. On grelottait sans cesse. Des puces, des poux et des cafards par quarterons. En hiver, nous étions vêtus de vestes fourrées, souvent des plus mauvaises et ne tenant guère chaud, et, aux pieds, des bottes à courtes tiges — et va donc te promener par l'hiver sibérien!

Pour manger, on nous donnait du pain et des *schtchi* [1] qui devaient contenir un quart de livre de viande par personne, mais ils mettaient de la viande hachée et je n'ai jamais pu la trouver. Aux jours de fêtes, une kascha [2] avec à peine de beurre. Pendant le carême, des choux, de l'eau et presque rien d'autre. Je me suis démoli l'estomac affreusement et j'ai été plusieurs fois malade. Juge si l'on pouvait vivre sans argent ; j'aurais sûrement crevé si je n'en avais pas eu, et personne, aucun bagnard n'aurait pu supporter une telle vie. Seulement, chacun travaille à quelque chose, le vend et possède quelques kopecks. Je buvais du thé et mangeais parfois mon bout de viande, et cela m'a sauvé. Ne pas fumer était impossible dans une telle atmosphère. On risquait l'asphyxie. Tout ça se faisait en cachette. Je suis souvent resté malade à l'hôpital [3]. L'ébranlement de mes nerfs m'a donné le haut-mal, mais les crises sont rares. J'ai aussi du rhumatisme aux jambes. A part ça, je me sens assez bien portant. Ajoute à tous ces agréments la quasi-impossibilité d'avoir un livre ; quand on en trouve un, il faut le lire en cachette ; autour de soi, l'éternelle hostilité et la querelle, les injures, les cris, le vacarme, jamais seul, toujours surveillé, et ceci quatre ans durant sans modification ; vrai, l'on est excusable de dire que c'était dur. De plus, une constante menace de punition, les fers et une contrainte absolue de l'esprit, et voilà l'image de ma vie quotidienne. Ce que sont devenus en ces quatre ans mon âme, mes croyances, mon intelligence et mon cœur, je ne te le dirai pas, ce serait trop long. Mais l'éternelle concentration en moi-même où je fuyais l'amère réalité a porté ses fruits. Il y a maintenant en moi beaucoup d'exigences et d'espoirs auxquels je n'avais jamais songé. Mais tout ça, ce sont pour toi des rébus, c'est pourquoi passons outre. Une chose ! ne m'oublie pas et aide-moi. Il me faut des livres et de l'argent. Envoie m'en, pour l'amour du Christ.

Omsk est une laide petite ville. Presque pas d'arbres. L'été, une chaleur ardente et le vent de sable ; l'hiver, les tourbillons de neige. Je n'ai pas vu la nature. La petite ville est sale, militaire et débauchée au dernier point. Je parle des gens du peuple. En fin de compte, j'aurais péri si je n'avais trouvé ici quelques hommes K.I...V. a été pour moi un véritable frère. Il a fait pour moi tout ce qu'il pouvait. Je lui dois de l'argent. S'il vient à Pétersbourg, remercie-le. Je lui dois près de 25 roubles argent. Mais comment payer cet accueil du cœur, cette constante disposition à exaucer toute prière, le soin et le souci fraternel ? Et il n'était pas le seul ! Frère, il y a au monde beaucoup de nobles gens.

Je t'ai déjà dit que ton silence m'a parfois torturé. Merci pour l'argent. Dès la première lettre (même officielle, car je ne sais encore si je puis te

1. Une soupe aux choux.
2. Gruau.
3. Le médecin-chef de la maison de force traitait l'écrivain avec autant d'égards que possible. Dostoïevski est souvent resté couché à l'infirmerie quinze jours ou trois semaines. A l'infirmerie, il pouvait lire et même, en cachette, écrire.

faire passer des lettres maintenant), dès la première lettre, raconte-moi en détail toutes tes affaires. Parle-moi d'Émilie Fedorovna, des enfants, de tous les parents et amis de Moscou, de ceux qui vivent et de ceux qui sont morts, de ton commerce ; raconte avec quel capital tu as commencé, si c'est d'un bon rapport, si tu as quelque argent et enfin si tu peux m'aider matériellement et ce que tu es en mesure de m'envoyer chaque année. Mais n'envoie pas d'argent dans la lettre officielle, à moins que je ne puisse pas trouver d'autre solution. En attendant, envoie de la part de *Michaïl Petrovitch* [1] (tu comprends). Mais j'ai encore de l'argent ; par contre, pas de livres. Si tu peux, envoie-moi les revues de cette année, au moins les *Annales de la Patrie*. Mais voici ce qui est indispensable : il me faut (j'en ai absolument besoin) les historiens antiques (dans une traduction française) et les modernes [2], des économistes et des pères de l'église. Choisis les éditions les moins chères et les plus épaisses. Envoie immédiatement à Sémipalatinsk ; je te donnerai l'adresse. En tout cas, la voici : à Sémipalatinsk, bataillon sibérien de 7e ligne, au soldat de deuxième classe. C'est l'adresse officielle, c'est là qu'on peut écrire. Mais pour les livres, je t'en enverrai une autre. En attendant, écris de la part de Michaïl Petrovitch. Sache seulement que le tout premier livre dont j'ai besoin, c'est un dictionnaire allemand.

J'ignore ce qui m'attend à Sémipalatinsk. Je suis assez indifférent à ce destin. Mais voici ce qui ne m'est pas indifférent : fais des démarches pour moi, intercède auprès de quelqu'un. Ne pourrais-je d'ici un an ou deux aller dans le Caucase, c'est quand même la Russie ! C'est mon ardent désir, demande-le, pour l'amour du Christ ! Frère, ne m'oublie pas ! Voilà que je t'écris et que je décide de tout, même de ta fortune. Mais ma foi en toi ne s'est pas éteinte. Tu es mon frère et tu m'aimais. Il me faut de l'argent. *Il me faut vivre, frère. Ces années ne passeront pas sans porter de fruits.* Il me faut de l'argent et des livres. Ce que tu dépenseras pour moi ne sera pas perdu. Tu ne dépouilleras pas tes enfants si tu m'aides. Que je vive seulement, je le leur rendrai avec usure. On me permettra bien de publier d'ici six ans, peut-être avant. Bien des choses peuvent encore changer, et maintenant, je n'écrirai plus des bagatelles. Tu entendras parler de moi.

Nous nous reverrons, frère, très bientôt. J'y crois comme en deux fois deux. Il fait clair dans mon âme. Tout mon avenir et tout ce que je ferai je l'ai sous mes yeux. Je suis satisfait de ma vie. Une seule chose est à redouter : les hommes et l'arbitraire. Tomber sur un chef qui vous prend en grippe (il y en a), qui, pour une vétille, vous perd ou vous fait périr de travail, et moi je suis si faible, bien sûr, je ne suis pas de taille à porter tout le poids d'une vie de soldat. « Là-bas, me dit-on pour m'encourager, tous les hommes sont simples. » Seulement, l'homme simple, je le redoute

1. Personnage inventé.
2. Vico, Guizot, Thierry, Thiers, Ranke, etc. etc... (Note de Dostoïevski.)

plus que le compliqué. Enfin, les hommes sont partout des hommes. Même au bagne, parmi les bandits, j'ai en quatre ans fini par découvrir des hommes. Le croiras-tu : il y a des natures profondes, fortes, merveilleuses, et comme c'était bon, sous la rude écorce de découvrir de l'or. Et non pas un seul ou deux, mais plusieurs. Il en est qu'on ne peut pas ne pas respecter, d'autres sont absolument admirables. J'apprenais à un jeune Tcherkesse (au bagne pour banditisme)[1] à lire et écrire le russe. De quelle gratitude m'a-t-il comblé! Un autre bagnard se mit à pleurer en me quittant. Je lui donnais de l'argent — bien peu — mais sa reconnaissance était sans bornes. Et cependant, mon caractère s'est abîmé. J'étais capricieux, impatient avec eux. Ils respectaient mes humeurs et supportaient tout sans murmure. *A propos*[2], combien de types, de caractères ai-je emporté du bagne! Je me suis habitué à eux, et c'est pourquoi je crois les connaître pas mal. Que de récits de vagabonds et de bandits et toute cette vie noire et misérable! Il y en a pour des volumes. Quel peuple merveilleux! Bref, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai appris à connaître, sinon la Russie, du moins son peuple, à le connaître bien, comme peu le connaissent peut-être. Voilà, c'est ma petite vanité. C'est pardonnable, j'espère.

Frère! raconte-moi absolument tous les principaux faits de ta vie. Écris officiellement à *Sémipalatinsk*, et clandestinement tu sais où. Parle-moi de tous les amis de Pétersbourg, de la littérature (surtout des faits particuliers) et enfin des gens de Moscou. Que devient le frère Kolia? Et (c'est le plus important) notre sœur Sachenka? L'oncle est-il en vie? Que fait notre frère André? J'écris à la tante par l'intermédiaire de notre sœur Verotchka, et grâce à une occasion. Cette lettre est secrète. Pour Dieu, garde-la secrète et même brûle-la : ne compromets pas les gens. Ne m'oublie pas pour les livres, mon cher ami. Surtout, les historiens, les économistes, les *Annales de la Patrie*, les pères de l'église et l'histoire de l'église. N'envoie pas tout ensemble, mais commence à envoyer dès maintenant. Je dispose de ta poche comme si elle était mienne, mais c'est parce que j'ignore ta situation matérielle. Dis-moi quelque chose de précis à ce sujet pour que je puisse me rendre compte. Mais sache, frère, que les livres, c'est la vie, ma nourriture, mon avenir. Donc, ne m'abandonne pas, au nom du Seigneur Dieu. Je t'en prie! Demande l'autorisation de m'envoyer des livres par voie officielle. Sois prudent cependant. Si c'est permis officiellement, alors envoie-les. Sinon, envoie par le frère de K(onstantin)I(vanovitch) à son nom ; on me transmettra. D'ailleurs, K. I. sera lui-même à Petersbourg cette année ; il te raconteratout. Quelle famille que la sienne! Quelle épouse! C'est une jeune dame, la fille du Dekabriste Annenkov[3], quel cœur, quelle âme, et que n'ont-ils souffert!

1. C'est le tatar Aleï dans *Souvenirs de la Maison des Morts*.
2. En français dans le texte.
3. Condamné à vingt ans de travaux forcés en Sibérie à la suite de la découverte du complot des décabristes, amnistié en 1856.

Je tâcherai de te trouver une autre adresse à Semipalatinsk, j'y vais dans une semaine. Je suis encore un peu souffrant, ce qui me retient ici. Envoie-moi le Coran, *la Critique de la Raison pure* [1], de Kant, et si jamais un jour tu peux faire des envois par voie clandestine, expédie absolument Hegel, *surtout l'histoire de la Philosophie de Hegel.* Tout mon avenir est lié à cela! Mais, pour Dieu, fais tous tes efforts et demande mon transfert au Caucase. Vois des gens qualifiés pour savoir si l'on me permettra de publier et comment m'y prendre pour le demander. Je le ferai d'ici deux ou trois ans. Jusque-là, aide-moi, je te prie. Sans argent, je serai écrasé par ma vie de soldat. Je compte sur toi! Est-ce que le reste de la famille ne m'aiderait pas un peu, ne serait-ce que cette première fois? Dans ce cas, qu'ils te donnent l'argent, tu me le feras parvenir. Cependant, dans mes lettres à la tante et à Verotchka, je ne demande rien. Ils y penseront eux-mêmes si le cœur le veut.

Filippov, partant pour Semipalatinsk, m'a fait cadeau de 25 roubles argent. Il les a laissés au commandant Nabokov et je ne le savais pas. Bonne âme. Tous nos déportés vont à peu près. Toll a fini son temps de bagne; il est à Tomsk et vit convenablement. Iastrjembski termine à Tara. Spechnev [2] est dans la province d'Irkoutsk, il a conquis l'amour de tout le monde et le respect. Merveilleux destin de cet homme! Où qu'il paraisse, les êtres les plus indépendants, les plus intolérants l'entourent aussitôt de vénération et d'estime. Petrachevski, comme toujours, n'a pas le moindre bon sens. Monbelli et Lvov sont en bonne santé, mais Gregoriev, le pauvre, est devenu fou et se trouve à l'hôpital...

...Je voudrais t'écrire tant de choses. Mais un temps si long a passé que même cette lettre est difficile à faire. Il n'est pas possible pourtant que nous ayons beaucoup changé l'un envers l'autre... Embrasse bien fort les enfants. Se souviennent-ils de l'oncle Fedia? Salut à tous ceux qu'on connaît; mais garde le plus profond secret sur cette lettre. Adieu, adieu, mon cher! Tu entendras parler de moi et peut-être me reverras-tu. Oui, nous nous reverrons certainement! Adieu. Lis bien attentivement tout ce que je t'écris. Écris-moi plus souvent (ne serait-ce qu'officiellement). Je t'embrasse, toi et tous les tiens, un nombre incalculable de fois,

Ton

DOSTOIEVSKI.

La lettre qu'on va lire maintenant est également adressée au frère aîné de Dostoïevski, Michel.

A Semipalatinsk, où il purgeait, après le bagne, ses sept années d'exil, Dostoïevski a rencontré celle qui devait lui inspirer le premier amour de sa vie — et le plus malheureux sans doute.

1. En français dans le texte.

2. Un des plus révolutionnaires du groupe Petrachevski. C'était un homme d'une beauté frappante, d'une profonde intelligence. Sa supériorité était reconnue de tous. Dostoïevski, fortement impressionné par sa personnalité, s'en est inspiré pour le personnage de Stavroguine *(Les Démons.)*

Maria Dmitrievna Issaev, d'origine à demi-française (elle était la petite fille d'un émigré, M. de Constant), était la femme d'un fonctionnaire de Semipalatinsk. Chaleureusement accueilli chez les Issaev, Dostoïevski ne tardait pas à s'éprendre de cette jeune femme, dont la culture et la grâce étaient certaines.

Deux ans plus tard, Maria Dmitrievna est veuve. Elle habite à cette époque Kousnetzk, à des milliers de verstes de Semipalatinsk. Dostoïevski, soldat de deuxième classe, privé du droit de publier, ne peut offrir à celle qu'il aime de partager un sort si démuni. Ce qu'il n'avoue pas à son frère, ce qu'il ne s'avoue pas à lui-même, c'est qu'il n'est pas du tout certain que son amour soit partagé. Maria Dmitrievna a rencontré à Kouznetz un jeune et bel instituteur, Vergounov, très différent du malheureux banni au cheveu rare, au teint blafard, sujet, de surcroît, à des crises d'épilepsie. Dostoïevski connaît le péril qui le menace. Mais il sait aussi que le traitement de Vergounov ne lui permettrait pas de faire vivre une femme et un beau-fils. D'où l'appel au secours qu'on va lire, pathétique par ce qu'il livre d'un secret longtemps célé, plus pathétique encore par ce qu'il tait...

Dostoïevski allait avoir gain de cause, et épouser Maria Dmitrievna. Cette union d'un épileptique et d'une phtisique ne fut pas heureuse. L'on retrouve les traits et la personnalité de sa femme dans l'héroïne de Humiliés et Offensés, *de même qu'on y retrouve l'épisode Vergounov. Mais le couple Issaev allait vivre à jamais dans une des plus belles œuvres de Dostoïevski, sous les espèces du couple Marmeladov de* Crime et Châtiment.

A son frère Michel.

Semipalatinsk, 24 mars 1856.

Mon frère et ami, mon cher Micha aimé, cette lettre te sera transmise par Alexandre Egorovitch Wrangel [1]. Je t'écris, mais pour les détails, je te renvoie à Alexandre Egorovitch avec qui, je suppose, tu as déjà très bien fait connaissance. Que l'on dit peu de choses dans les lignes d'une lettre, mon bon ami! Ce que je voudrais c'est te voir, parler avec toi et, cœur à cœur, te dire tout ce qui me bouleverse et me torture en ce moment. Je puis te dire ceci : jamais encore il n'y eut dans ma vie autant de tristesse, de peine et de désespoir! Je t'appelle au secours ; toi, du moins, ne m'abandonne pas à une heure pareille. Alexandre Egorovitch te racontera bien des choses. Dans ma lettre qu'il t'a remise, je te parlais déjà d'une dame que j'ai connue à Semipalatinsk ; elle est partie avec son mari à Kousnetzk et celui-ci y est mort. Je t'ai dit aussi mes espérances, et notre amour. Mon ami bien cher! Cet attachement, ce sentiment pour elle, c'est maintenant pour moi la seule chose au monde! Je ne vis, ne respire que par elle et pour elle. Durant cette séparation, nous avons échangé des

1. Le baron Wrangel, juriste et archéologue, fut en Sibérie le meilleur et le plus efficace ami de l'écrivain. Il a laissé des *Souvenirs* du plus vif intérêt.

serments, des promesses. Elle m'a donné sa parole de devenir ma femme. Elle m'aime et elle l'a prouvé. Mais en ce moment elle est seule et sans secours. Ses parents sont loin (ils l'aident, lui envoient de l'argent). Voyant que rien encore ne se décide pour mon avenir, que rien n'arrive de ce que nous attendions ensemble, qu'il est encore douteux que mon sort s'améliore (quoique je sois certain de cela), elle se désespère, se ronge, se désole, elle en est tombée malade. Dans cette petite ville, on intrigue. On l'assiège pour qu'elle se marie, tous soudain sont devenus des Kotchkarev [1]. Si elle ne se décide pas, tous lui deviendront ennemis. On l'ahurit, on lui démontre sa faiblesse, son impuissance et voici qu'elle me raconte tout cela après me l'avoir longtemps caché. Elle m'écrit qu'elle m'aime plus que tout au monde, que l'éventualité du mariage avec un autre n'est encore que suppositions, mais elle demande : que faire? et me supplie, en cette heure critique, de ne pas la laisser sans conseil. Cette nouvelle m'a frappé comme la foudre. Je suis déchiré, torturé. Qu'arrivera-t-il si on l'amène à se fourvoyer, qu'arrivera-t-il si elle se perd, si elle épouse, elle, pleine de sentiment, de cœur, un moujik, un butor, un fonctionnaire, à cause d'un morceau de pain pour elle et pour son fils ; elle ne pourrait le faire que pour ça! Mais se vendre ayant au cœur un autre amour! Et moi? Peut-être suis-je à la veille du jour où ma vie va changer, où elle va s'organiser à neuf. Car j'ai trop de raisons d'espoir pour désespérer. Si ce n'est aujourd'hui, un jour viendra où tout sera arrangé pour moi, et maintenant il suffit de peu de chose pour nous sauver tous deux! Et ce peu est si faisable, et faisable si vite! Même ici j'ai trouvé des gens prêts à m'offrir une situation et l'on peut toujours obtenir d'être muté de l'armée dans l'administration. Même on peut m'attribuer un tchin [2] de quatorzième classe ; ainsi on m'a donné à entendre que l'an prochain je pourrai être promu officier. J'aurai une situation, un traitement. Même s'il n'y a pas d'amnistie cet été, et que demeurent vains tous les efforts qu'on fait pour moi, cette mutation seule suffirait à tout arranger. Et cela, c'est certes faisable! Le traitement serait modique bien sûr, mais je peux moi-même gagner de l'argent, obtenir enfin l'autorisation de publier. Polejaev, Marlinski ont bien publié. Alors je n'aurai plus de souci, et même je serai riche (j'attends beaucoup de la littérature. Suppose que j'écrive une œuvre remarquable, comme *Les Pauvres Gens ;* j'attirerai sur moi l'attention de tous mes supérieurs.) Enfin, je me propose de demander la permission de publier un roman et un article auxquels je travaille maintenant ; si malgré ma conviction que j'obtiendrai cette permission, on me la refusait, je pourrai vivre la première année du mariage sans te demander de m'aider ; car, si mon sort s'améliore tant soit peu, je m'adresserai à l'oncle et le prierai (sans rien dire du mariage) de m'aider à commencer une nouvelle vie. Il m'aidera,

1. Des « marieurs ».
2. Tchin : classement dans la hiérarchie administrative.

j'en suis certain. Juge maintenant toi-même de ma situation. Il faut la[1] rendre à l'espérance, la rassurer, la sauver ; je suis loin d'elle ; par lettres tout ça ne s'arrange guère. Comprends mon désespoir! Comprends aussi, frère (au nom du Christ, sois un frère pour moi, comprends que ce n'est pas une passion de la vingtième année, que j'ai bientôt trente-cinq ans, que je mourrai de chagrin si je la perds!) que je voudrais consacrer toute ma vie à la rendre heureuse. Je ne puis t'écrire ni mes espérances, ni mon désespoir. Nous ne nous sommes pas vus depuis plus de six ans. Nous comprendrons-nous comme il le faudrait, comme un frère comprend un frère? M'aimes-tu comme autrefois? N'as-tu pas changé? Je ne sais rien de cela! Mon ami, mon ange! Il y a en moi un espoir, une certitude que tu m'es quand même un frère! Sauve-moi! Aide-moi! J'ai deux prières à t'adresser, l'une insignifiante, l'autre importante, mais les deux exaucées m'aideraient et ce serait un *bienfait*, entends-tu, frère, un *bienfait!* Voici ces prières. (Je te supplie, ne les rejette pas et exauce-les au plus vite. Pense que moi aussi peut-être je te serai utile[2], que je ne t'ai pas oublié en une heure critique. Tu sais que je t'aime, frère, mon ange, aide-moi! Est-il possible que tous, tous m'abandonnent!)

La première chose que je te demande : elle a un fils, un garçon, qui vient tout juste d'avoir huit ans. A la mort de son mari, elle, abandonnée au bout du monde, mère, faible femme enfin, elle fut prise d'un affreux désespoir à cause de l'enfant. Je la rassurais. Son vieux père lui écrivait qu'il n'abandonnera pas son petit-fils, qu'il le mettra dans un gymnase et ensuite à l'université. Mais, se dit-elle, si le vieux père meurt, qui entretiendra l'enfant? C'est pourquoi elle pense qu'il vaut mieux le faire entrer dans le *Corps des Cadets*, où l'éducation aujourd'hui est parfaite ; le Gouvernement n'abandonne pas ses pupilles leur vie durant, même pendant le service, une fois qu'il s'en est chargé. Étant donné le grade de son mari, on ne peut le mettre ailleurs qu'au Corps des Cadets de Pavlovsk. Je suis entièrement d'accord avec elle, je lui ai dit que Golenvoski, un parent à moi[3] occupe dans ce Corps une situation importante, qu'il prendrait particulièrement soin de l'enfant et de sa moralité et qu'enfin, toi, en tant que mon frère, tu ne refuserais pas d'exaucer mon instante prière, de prendre l'enfant chez vous le dimanche, ne fût-ce que de loin en loin. De cette façon il ne serait pas complètement orphelin ; il serait reçu dans une bonne maison où il verrait de bons exemples et ainsi elle pourrait être tranquille pour le développement de son caractère et de sa moralité. Et quand elle m'a promis de devenir ma femme, je l'ai assurée que je ferais auprès des miens des démarches pour son fils, et au cas où elle parviendrait à l'inscrire au Corps des Cadets de Pavlovsk (ce qu'elle fera seule, sans déranger personne), ma famille, devenant en

1. La : Maria Dmitrievna.
2. Après la mort de son frère, Dostoïevski s'est chargé d'acquitter toutes ses dettes et vint constamment en aide à la veuve et à ses enfants, malgré l'humeur qu'en éprouvait sa seconde femme.
3. Un des beaux-frères de l'écrivain.

quelque sorte la famille de son fils, s'occuperait de lui plus chaleureusement, plus familialement. Cela lui a été bien doux. Pauvre, elle était dans une telle détresse. Je te dirai, mon ami, qu'en fait, j'ai bien compté sur toi. Vraiment, cela ne te coûterait rien de le prendre parfois le dimanche Le pauvre petit orphelin ne sera pas une lourde charge et Dieu te donnera davantage parce que tu l'auras secouru. Et puis, il y eut un temps où ton frère exilé, malheureux, rejeté au bout du monde, abandonné de tous, a été accueilli par le père et la mère de cet enfant comme l'eût été leur propre frère ; ils lui ont donné à manger et à boire, ils l'ont gâté et ont adouci sa vie. D'ailleurs, l'enfant ne serait admis que d'ici longtemps, il n'a encore que huit ans. Maintenant comprends-moi : je veux te demander de lui écrire dans ce sens. Exactement comme suit : « Honorée Maria Dmitrievna ! Mon frère F.M.D., m'a souvent dit avec quelle affection, avec quelle familiale tendresse il avait été reçu à Semipalatinsk par vous et votre défunt mari. Il n'y a pas de mots pour exprimer toute ma reconnaissance pour le pauvre banni. Je suis son frère et c'est pourquoi je le sens. Il y a longtemps que je voulais vous remercier ! Mon frère m'informe de votre intention de mettre votre fils, quand il en aura l'âge, dans le Corps des Cadets de Pavlovsk. Si jamais il y est, et si je puis si peu que ce soit alléger la solitude de l'enfant, s'il n'a à Petersbourg ni famille ni amis, croyez que je m'estimerais le plus heureux des hommes, d'autant que je pourrai ainsi vous témoigner ma très vive gratitude pour l'accueil affectueux que vous avez fait à mon frère. Croyez aussi que tout ce que mon frère m'a dit de vous et de ses relations avec votre maison m'a été excessivement agréable et m'a rempli le cœur de joie pour ce pauvre frère. Il n'y a pas de mots pour vous dire tout mon respect. Permettez-moi d'être... etc... »

Sur ce thème, je te prie d'écrire brièvement et rapidement. Comprends tout ce que tu peux pour moi ; d'ailleurs cela ne te coûtera rien. Tu vas la remplir d'espoir. Elle verra qu'elle n'est pas abandonnée, et surtout tu auras terriblement avancé mes affaires. La manière dont ma famille est disposée à son égard est pour elle, en ce moment, excessivement importante ; car je lui ai dit que je t'ai informé de notre possible union. Pas un mot, cela va sans dire, sur ce mariage. Adresser : A Sa Haut. M. D. Issaeva, dans la ville de Kousnetzk, province de Tomsk. Au nom du Christ, fais cela pour moi, frère. Tu feras ainsi, je le répète, une bonne action. Je te le demande à genoux. Ne me tue pas d'un refus !

La deuxième prière est *importante*. Je t'ai déjà dit, mon ami, que je suis dans une misère affreuse, et je t'ai demandé 100 roubles argent : pas un mot de réponse. Mon Dieu ! Peut-être en as-tu assez de moi, serais-tu content de te débarrasser *complètement* de moi, et moi je t'écris de *telles lettres !* Mais je me décide à t'écrire une fois encore et à te demander un secours énorme. Mon ami ! J'ai besoin de tant d'argent que le dire m'épouvante. Mais je t'en demande pour la *dernière* fois, plus jamais je ne te dérangerai et au premier retour de la chance je te rendrai tout.

En plus des 100 roubles que je t'ai demandés, il me faut encore 200 roubles. Écoute, frère! Te rappelles-tu, quand tu t'es marié? N'ai-je pas alors partagé avec toi tout ce que j'avais? Je sais, ne me reproche pas d'être ingrat! Tu m'as donné tant d'argent dans la vie que le mien n'est *rien* auprès du *tien*. Mais tout est bon qui arrive en son heure. Et puis serais-tu donc capable de refuser secours à un frère dans un pareil malheur? Comprends que jamais encore dans ma vie il n'y eut de moment si terrible! Cet argent pourrait m'aider dans la circonstance la plus critique. Si tu ne peux envoyer 300, envoie 200. Mais, pour Dieu, envoie! Je ne t'importunerai plus.

J'espère que mon sort va s'améliorer et que bientôt je serai en mesure de gagner mon pain. Frère! Il y a encore une chose que je voudrais te dire, mais c'est si triste, si triste! Frère, aurais-tu changé envers moi!

Tu es si froid, tu ne veux pas écrire; en sept mois tu as envoyé une fois de l'argent et une lettre de trois lignes. On dirait une aumône! Je ne veux pas d'aumône si je n'ai pas de frère! Ne m'offense pas! Mon ami! Je suis si malheureux; si malheureux! Je suis brisé maintenant, déchiré! Mon âme a mal à en mourir. J'ai souffert longtemps, sept ans durant tout, tout ce qu'on peut souffrir de plus amer, mais il faut qu'il y ait enfin une limite à ma souffrance! Je ne suis pas une pierre! Maintenant tout cela déborde. Mon ange! Si je t'offense par mes reproches et si je suis injuste envers toi, je t'en demande pardon à genoux. Ne m'en veuille pas, tout m'est si dur! Ne sois pas si négligent avec moi! Aide-moi, entends-moi!

Mon affectueux et fraternel salut à Émilie Fedorovna et à toute la famille. Au nom du Christ, pas un mot à personne sur mes intentions au sujet du mariage. Écris la lettre à M(aria) D(mitrievna) le plus tôt possible, sans retard, et très respectueusement, C'est une femme qui le mérite.

DOSTOÏEVSKI

(TRADUCTION DE DOMINIQUE ARBAN[1])

1. *Copyright by* Dominique Arban et Calmann-Lévy.

MISSION EN EUROPE ORIENTALE

Les pages inédites qu'on va lire sont dues au comte Folke Bernadotte qui, on le sait, fut assassiné il y a quelques mois au cours d'une mission en Palestine.

« Qu'éprouve-t-on en face du peloton d'exécution? » demandai-je au vice-président de la Croix-Rouge polonaise, assis près de moi dans la voiture.

C'était vers la fin d'avril 1947. Dûment invité[1], j'entreprenais un voyage en Pologne, Roumanie, Hongrie et Autriche afin d'entrer en contact avec les organismes des Croix-Rouges et les gouvernements de ces divers pays. Nous avions quitté Stockholm en avion avec, pour première étape, Gdansk.

En survolant la côte polonaise nous passâmes au-dessus d'une rangée de navires coulés dans la baie de Dantzig. On voyait nettement leurs carcasses rouillées battues par les rudes lames du Sud-Ouest. Nous avons même aperçu, à l'entrée du port de Gdansk, la carcasse déchiquetée du *Gneisenau*, le grand navire de guerre allemand, également coulé.

Ma pensée se trouva subitement reportée de vingt-cinq ans en arrière. A cette époque aussi, j'avais survolé la baie en avion. J'étais alors un jeune officier de cavalerie heureux de vivre, en route avec quelques camarades pour Zoppot, où nous avions l'intention de passer un week-end agréable... et débridé.

A présent je me rendais vers les nouveaux centres des destructions de la deuxième guerre mondiale, vers des pays où les conditions humanitaires étaient loin d'être satisfaisantes.

Nous descendîmes à Gdansk, un Gdansk détruit dans les proportions de 50 p. 100. La population, dès l'abord, nous parut trés misérable. De là nous poursuivîmes notre route en voiture, le vice-président de

1. A titre de président de la Croix-Rouge suédoise.

la Croix-Rouge polonaise et moi, jusqu'au préventorium polono-suédois de Dzierzazno.

« Ce qu'on éprouve en face du peloton d'exécution ? C'est singulier me dit mon compagnon, mais on n'éprouve pas grand-chose. » Il avait été un membre actif de la résistance polonaise et il était tombé dans les griffes de la Gestapo. Il avait été ainsi expédié sur le terre-plein des fusillades. « On se sent, me dit-il, plutôt apathique devant l'inéluctable, mais on éprouve une sorte de satisfaction à l'idée d'avoir agi pour une cause juste. »

Le hasard était intervenu pour le faire évader : comme il allait être exécuté, l'officier de la Gestapo s'aperçut qu'il portait une très belle montre-bracelet. L'Allemand lui offrit de faciliter sa fuite en échange de la montre. Marché conclu et les hommes de la Gestapo tirèrent en l'air sur l'ordre de leur officier. Le Polonais avait ainsi pu s'évader, se mettre à l'abri et prendre ensuite le maquis, où il avait rallié le mouvement de résistance.

Les pavillons polonais et suédois montèrent aux mâts à notre arrivée à Dzierzazno : les enfants étaient disposés en rangs sur l'esplanade. On chanta les deux hymnes suédois et polonais, après quoi nous entreprîmes la ronde d'inspection du préventorium. Notre impression fut à la vérité des meilleures. La collaboration du directeur polonais et du directeur suédois nous parut parfaite. Le préventorium, entretenu par la Croix-Rouge suédoise, hébergeait des enfants venus de toutes les parties de la Pologne. Une activité scolaire satisfaisante s'y exerçait dans des locaux assez bien aménagés, mais un détail curieux me causa une impression pénible : les instituteurs paraissaient s'attacher particulièrement à faire manœuvrer les garçons et les filles comme s'ils eussent pris modèle sur les dirigeants des jeunesses hitlériennes. Cet usage avait été critiqué par la direction suédoise, mais il apparut qu'il était impossible de réagir. Je fis d'ailleurs les mêmes constatations plus tard en prenant contact avec les mouvements de scoutisme de Varsovie.

De toutes les villes ravagées par la guerre qu'il m'ait été donné de visiter, Varsovie m'a semblé une des plus éprouvées. Il m'apparut que les Allemands avaient opéré plus radicalement et avec plus de méthode là qu'ailleurs. Les quartiers anciens de la ville, où naguère encore on trouvait de délicieuses constructions gothiques, étaient en grande partie détruits. Le ghetto est entièrement rasé. D'innombrables Juifs y avaient été exterminés à diverses reprises. Je n'ai pu avoir de statistiques précises sur ces événements abominables, mais par ailleurs, les Suédois comme les Polonais ont pu m'affirmer que, dans les derniers temps, les travaux de reconstruction avaient avancé avec une extrême rapidité et que le Varsovie que nous avons vu ne ressemblait que de loin aux champs de ruines des premiers jours de la libération. Le ministre des Affaires étrangères de Pologne, à qui je fis visite, m'affirma qu'il faudrait quinze ans pour reconstruire entièrement la ville.

En 1944, comme on le sait, une insurrection avait éclaté en Pologne, la dernière jusqu'à ce jour de la longue liste de révoltes qui ont ensanglanté l'histoire tragique de la Pologne. Elle fut étouffée, mais elle fut à l'origine de l'œuvre de destruction systématiquement entreprise par les Allemands. Des bombes furent placées dans les maisons et les quartiers anéantis les uns après les autres. Au cours des travaux de déblaiement on a trouvé des bombes non explosées portant des indications qui révélaient la précision avec laquelle les Allemands avaient calculé la quantité d'explosif nécessaire pour chaque maison.

Varsovie avait été entièrement évacuée au début des destructions et quand la ville tomba elle était entièrement déserte. On n'y trouva âme qui vive, à part des militaires allemands et le personnel de la Gestapo.

Il est patent que la Russie ne fit pas la moindre tentative pour soutenir les Polonais dans leur révolte. Sous cette passivité russe se dissimulent des motifs obscurs. D'après certains l'insurrection aurait été insuffisamment préparée et déclenchée trop tôt, de sorte que les Russes auraient jugé inopérante une intervention éventuelle. Suivant une autre interprétation, les Russes ne seraient pas intervenus parce qu'ils croyaient la révolte inspirée par le Gouvernement polonais de Londres. Un fait demeure indiscutable, c'est que des sections entières d'insurgés polonais manquaient totalement d'armes. Ils avaient pensé en prendre sur les cadavres d'Allemands tombés en combattant. Ce calcul s'avéra faux.

On ne saurait nier qu'en ce printemps 1947 la Pologne offrait un lamentable spectacle. Nos sinistres impressions de Varsovie se renforcèrent au cours d'une randonnée en automobile que nous entreprîmes dans un périmètre de 100 kilomètres au nord-ouest de la capitale et où, pendant l'hiver 1944-1945, s'étaient déroulés des combats violents entre Allemands et Russes. Les forêts que nous traversâmes étaient entièrement détruites et on m'expliqua qu'il faudrait plus de cent ans pour que la forêt polonaise redevienne ce qu'elle était avant 1939. Il est aisé de comprendre ce que cela signifie du point de vue de l'économie nationale quand on sait que le bois et ses dérivés, y compris le charbon, constituent la principale richesse d'exportation de la Pologne. On comprendra aussi les sentiments amers que l'on nourrit en Pologne à l'égard des Allemands, étant entendu qu'une animosité non moins vive y règne envers les Russes.

« C'est les Allemands qui ont fait ça », m'expliquait mon cicerone polonais tandis que nous traversions, les unes après les autres, les villes détruites. Il n'était pas difficile de constater que ces destructions n'étaient pas seulement le fait d'un feu d'artillerie. Les explosifs avaient été employés systématiquement, ici aussi bien qu'à Varsovie.

Les difficultés énormes dans lesquelles se débat la Pologne ont été considérablement aggravées par le débordement de la Vistule, survenu peu avant notre passage et qui avait causé d'importants dégâts. La

misère était grande et la jeunesse était particulièrement atteinte. Il n'y avait alors pas moins de trois millions d'orphelins en Pologne (un huitième de la population totale), dont 1 800 000 étaient recueillis dans des asiles on ne peut plus rudimentaires. Le niveau de moralité de la jeunesse avait sensiblement baissé comme dans tous les pays ravagés par la guerre. L'abus de l'alcool chez des enfants de huit à dix ans était courant.

Aussi combien réconfortante était pour nous, sur ce fond de tableau lamentable, l'impression que donnait l'hôpital suédois d'Otwock qui, à ce moment, abritait 275 enfants polonais! Cet hôpital que je visitai est entièrement entretenu aux frais de l'État suédois.

« Noch ist Polen nicht verloren! »[1] Ce vieil adage se présenta à mon esprit tandis que je marchais parmi les ruines de Varsovie. On imagine aisément à quels formidables problèmes la Pologne doit faire face et à quel point elle a un besoin urgent d'aide venant de l'extérieur ; mais on constate également une volonté tenace de reconstruction et de reconstitution des biens détruits, une volonté fortement appuyée sur ce patriotisme polonais qui si souvent a triomphé au cours de l'histoire...

***

« La Roumanie d'aujourd'hui — déclarait au printemps 1947, une revue anglaise de tendance très modérée — est à la fois un état communiste et une sorte de monarchie constitutionnelle à la recherche d'apports capitalistes pour ses finances... qui sont sous contrôle russe. »

La visite que je fis en Roumanie me montra clairement la justesse de cette remarque.

Le fond de la situation était le suivant : deux ans plus tôt, par ordre du vice-ministre des Affaires étrangères, Vysjinskij, les partis réunis du front national-démocrate avaient formé un gouvernement. C'était en réalité un régime communiste mais, pour lui donner un pavillon moins inquiétant, on avait choisi un chef de gouvernement non communiste, Groza. Dans le même but, le portefeuille des Affaires étrangères avait été confié à un personnage qui avait, dans le passé, joué un rôle important, le libéral Tataresco, lequel sous la dictature du roi Carol avait rempli les fonctions de Premier et de ministre des Affaires étrangères. La suite des événements avait été pour le jeune roi une rude défaite. Il avait, en 1944, renversé par un coup d'État le gouvernement fasciste Antonesco, mis fin à l'influence allemande en Roumanie et conclu un armistice avec la Russie. Il lui fallait à présent reprendre la lutte contre les dirigeants de Moscou et contre l'infiltration communiste sans cesse croissante. Cette lutte paraissait vaine. On ne pouvait guère se méprendre sur la direction d'où soufflait le vent.

Celui qui, le premier, m'éclaira sur la situation était un Roumain

1. La Pologne n'est pas encore perdue.

haut placé et très bien informé dont je fis la connaissance dans un dîner à Bucarest. Il me parla très franchement. Il existait, me dit-il, un groupe qui avait toujours combattu les tendances nazies. Dès 1936, au temps de l'avance de Hitler, en Rhénanie, ce groupe était entré en contact avec la Bulgarie d'abord, avec l'Angleterre et la France ensuite, afin d'étudier les moyens d'arrêter le développement nazi, en Allemagne.

La Roumanie était prête, aussi bien que la Bulgarie, à entreprendre une action, mais l'Angleterre et la France s'y étaient refusées. La même aventure s'était reproduite en 1938 lors de la crise de Munich.

Puis vint l'année 1940. Une nuit, me dit mon interlocuteur, le ministre des Affaires étrangères de l'époque fut appelé au téléphone par Molotov, qui lui déclara catégoriquement que la Russie, pour le moment encore liée à l'Allemagne hitlérienne, exigeait que la Roumanie renonçât à certains territoires de Bessarabie.

Après en avoir conféré avec le roi Carol et avec ses collègues du Gouvernement, le ministre alors en exercice, Tataresco, avait répondu par une fin de non-recevoir. Il en avait, par la suite, fait part aussi bien au ministre des Affaires britanniques, Bevin, qu'à son collègue des États-Unis, Byrns, afin de montrer que la Roumanie avait tout tenté pour rester dans la neutralité et éviter d'être entraînée dans les hostilités. Elle avait même voulu se joindre à une coalition antiallemande, projet qui, pour les raisons indiquées ci-dessus, n'avait pas pu être réalisé. Les puissances occidentales l'avaient elles-mêmes repoussé.

C'est ainsi que m'était présentée la toile de fond. « Et le premier plan actuel? » A ma question directe, la réponse jaillit avec sincérité : « La Roumanie n'est plus libre ». Elle subissait la domination de la Russie. Pour le Gouvernement autant que pour le peuple la situation était plus grave que jamais. Les Allemands avaient en leur temps réquisitionné toutes les poules de Roumanie. Les Russes, à leur tour, en avaient fait autant, mais exigeaient maintenant que des œufs fussent livrés aux autorités d'occupation. C'est sous cette forme que mon interlocuteur me définit la différence entre les méthodes d'occupation allemande et russe.

Il fit cependant une réserve : le communisme, disait-il, *semblait* assez répandu dans le pays, mais en fait les Roumains étaient restés bons patriotes. En leur âme et conscience, ils étaient même loyalistes!

On a traité le chef du Gouvernement, Groza, de marionnette russe. Et sans doute tout n'était-il pas faux dans ce jugement. Quand nous l'avons rencontré ce politicien nous donna l'impression d'être un homme du monde agréable. Il prodiguait les compliments sur l'activité de l'Aide suédoise, mais paraissait incapable de dissimuler son inquiétude. La Roumanie avait, disait-il, deux ans de disette derrière elle et par suite d'une sécheresse catastrophique, il semblait que, cette fois encore, la moisson allait être absolument insuffisante.

La misère, la tension intérieure et l'influence croissante du communisme russe constituaient visiblement les éléments essentiels de la situation en Roumanie. Ce qu'il nous fut donné de voir et d'entendre dans les jours qui suivirent nous confirma dans cette impression.

Une série de spectacles navrants s'offrit à nos yeux dès le début de notre tournée d'inspection dans les centres de la Croix-Rouge roumaine et de l'Aide suédoise, où l'on s'occupait également du secours alimentaire aux enfants, et, ce qui n'est pas moins important, de la distribution de vêtements.

Nous avons pu voir à l'hôpital militaire de Bucarest deux pavillons dont l'un, sous le patronage de la reine-mère, était très bien organisé et l'autre, dans un état lamentable. On y manquait de tout, principalement de draps, et je dus promettre d'y faire envoyer aussi un certain nombre d'ampoules électriques dont le besoin se faisait cruellement sentir.

Nous avons pu constater l'enthousiasme qui accueillait nos envois de vêtements, surtout ceux de la marine suédoise que l'on transformait en uniformes de la Croix-Rouge et nous n'avions nulle peine à le comprendre en jetant un simple coup d'œil sur les alentours des gares : des hordes de paysans épuisés et loqueteux, venus du fond de leurs provinces dans l'espoir de trouver de la nourriture et des habits, gisaient sur tous les trottoirs, attendant du secours.

J'avais exprimé le désir de visiter les parties du pays qui avaient le plus souffert de la sécheresse persistante et il fut décidé que nous prendrions l'avion pour la Moldavie. Nous souhaitions surtout voir la capitale, Jassy, où la Société « Sauvez l'Enfance » exerçait depuis longtemps son activité bienfaisante. Les circonstances qui entourèrent notre départ nous donnèrent une preuve frappante de l'étendue de l'influence russe en Roumanie. Quand nous arrivâmes sur la piste d'envol, on nous déclara que nous ne pouvions pas partir. La Commission de contrôle russe avait donné des ordres, il n'y avait pas d'essence, etc. On téléphona de tous côtés et finalement on nous informa que nous pouvions décoller.

Jassy et les environs étaient le théâtre de scènes déchirantes. J'ai souvenir d'un camp de transit pour enfants, on ne peut plus primitif, où les petits malheureux visiblement sous-alimentés et déficients étaient assis dans leurs lits, pour la plupart dépourvus de matelas et de draps, les mains croisées et les yeux perdus dans le vide. Le spectacle de cette enfance privée de toute joie de vivre était d'une tristesse extrême. J'ai encore devant les yeux un hôpital où le typhus venait de se déclarer et où les lits étaient occupés par trois malades à la fois. Je ne pourrai jamais oublier les créatures épuisées, déguenillées, affamées, éplorées qui voulaient arrêter notre voiture pendant la traversée d'un village. Ces hommes hagards, au visage ravagé s'étaient rassemblés là pour nous demander d'ouvrir une cantine. Des mères au visage vieilli et ridé tendaient vers nous leurs nourrissons. On nous montrait des sacs contenant la farine

qui servait à faire le pain et il nous était difficile de croire que cette farine pût nourrir des êtres humains.

Après de brefs pourparlers avec les délégués roumains qui m'accompagnaient, nous avons promis d'installer la cantine souhaitée.

Il y avait aussi l'organisation de secours « C.A.R.S. ». Nous eûmes l'occasion d'entrer en contact avec elle lors d'une visite que nous fîmes dans un local où 400 étudiants environ étaient nourris. On m'avait dit que le « C.A.R.S. » qui avait la responsabilité de ces repas travaillait fort mal et s'occupait surtout de politique.

L'université de Jassy comptait environ 2 000 étudiants. Seuls étaient admis à la cantine ceux qui étaient affiliés au parti communiste. Le « C.A.R.S. » avait manifesté la prétention d'imposer les mêmes principes dans les œuvres de l'Aide suédoise, mais avait essuyé un refus catégorique.

— « C.A.R.S. » est entièrement d'obédience communiste, me dit à mon retour à Bucarest un Roumain qui avait occupé autrefois un poste très en vue, et qui dans un long entretien me brossa un vaste panorama de la situation, d'autant plus intéressant pour moi qu'il possédait une forte documentation sur la Croix-Rouge roumaine et le monde du travail. « Il existe en Roumanie, un véritable pouvoir communiste soutenu par la Commission de contrôle et les troupes russes. Ceci est d'autant plus remarquable que les élections qui ont eu lieu en automne passent pour avoir été nettement anti-communistes. Suivant les rapports officiels, 80 p. 100 des voix sont allées aux communistes. Ce chiffre est faux. En réalité il était d'environ 8 p. 100. On connaît des sections où les résultats ont été proclamés avant la fin des élections et même avant leur commencement. La majorité des voix est allée aux partis paysan et libéral, mais les forces militaires russes ont joué. »

« La Roumanie, poursuivit mon interlocuteur, ne sera jamais corps et âme communiste, la population dans une proportion de 85 p. 100, est composée de paysans (petits propriétaires). Ceci est le résultat de la réforme agraire qui suivit la première guerre mondiale et qui fut développée par la suite. Des paysans possédants ne feront jamais de bons communistes. »

— Et les suites de ce régime de contrainte?

— Voyez Constanza, le port de la mer Noire. Les Russes y ont réquisitionné des quartiers entiers pour loger leurs fonctionnaires et leurs familles. Voyez les razzias et les arrestations qui ont été opérées sans motif au cours de la dernière année et qui ont obligé les membres des partis libéral et social-démocrate à prendre le maquis. Ceux qui ont été pris ont été mis dans des camps soit en Roumanie soit en Russie. Les conditions de vie dans ces camps sont en tous points comparables à celles qui régnaient dans les camps de concentration allemands. Tous ceux qui ne sont pas communistes sont considérés comme fascistes. Je pourrais citer le nom d'un officier supérieur et de son chef d'état-major, qui,

tous deux, ont été déportés, il y a quelque temps, et pourtant ils s'étaient tous deux battus contre l'Allemagne.

C'est alors que j'entendis nommer pour la première fois Anna Pauker, cette femme qui avait été formée à Moscou, « Anna-la-Rouge », l'âme du parti communiste, la future ministre des Affaires étrangères. « C'est elle, me dit mon interlocuteur, qui donne des ordres aux maîtres de l'armée roumaine, considérablement réduite. D'elle émanent toutes les instructions qui règlent les institutions. Prenez par exemple la Croix-Rouge. Suivant les ordres récents du parti communiste, tous les officiers de l'armée doivent immédiatement se démettre des fonctions qu'ils occupent dans cette organisation. Prenez l'Aide suédoise. Il est arrivé, comme vous le savez, qu'elle ait engagé dans le service du ravitaillement d'anciens officiers roumains en non-activité. Ceux-ci viennent de recevoir l'ordre de démissionner.

» Le parti communiste voit d'un œil hostile toute organisation étrangère de secours. Il est arrivé que par les soins du « C.A.R.S. » des wagons contenant des denrées de secours américaines aient été marqués comme provenant de la Russie soviétique. On répand couramment le bruit que les envois importants de conserves de l'armée américaine contiennent des armes de contrebande destinées à préparer un coup d'État. »

D'une autre source, j'appris que des wagons qui, selon certains accords, devaient transporter de l'huile de Roumanie en Russie, contenaient en réalité du blé et d'autres céréales panifiables. Si les Russes, en dépit des accords, n'importaient pas ainsi chez eux les céréales, le problème du ravitaillement serait bien moins brûlant en Roumanie. L'occupation russe et l'infiltration communiste ont pris pour le pays un caractère proprement catastrophique.

Le 30 avril, dernier jour de mon séjour en Roumanie, je fis à Sinaïa une visite au roi et à la reine-mère, la reine Hélène. Je trouvai deux êtres totalement isolés. Le roi Michel n'avait pour ainsi dire plus aucun contact avec son gouvernement. Dans sa situation d'insécurité, il n'avait aucun conseiller. Lui et sa mère étaient tous deux préparés au pire. Ils savaient que leurs jours en Roumanie étaient comptés et n'espéraient pas en sortir vivants.

Nul n'ignore ce qu'il en advint. A la fin de l'année 1947, le roi Michel fut contraint d'abdiquer. La monarchie roumaine était liquidée. Suivant un processus connu, la Roumanie fut proclamée république populaire avec le principe du parti unique. Moscou, Anna Pauker et son parti triomphaient.

J'appris également ceci : avant la chute de la monarchie, la Croix-Rouge roumaine était déjà entièrement soumise au « parti ». L'ancienne direction fut congédiée et fit place à une administration communiste. Ce coup de théâtre eut une conséquence importante : la Croix-Rouge roumaine se porta au secours du mouvement insurrectionnel du général Marcos en Grèce.

Depuis mon retour en Suède, je relève dans mes notes prises au cours de mon voyage derrière le rideau de fer la constatation suivante : « Dans tous les pays que j'ai traversés — à l'exception de la Pologne — on a ouvertement et sans fard agité la question de l'influence russe et exprimé sans réticence de grandes craintes. »

« Une atmosphère lourde d'inquiétude enveloppe les pays d'Europe centrale et orientale. »

Cette réflexion était valable pour Bucarest. Elle l'est également pour Budapest et pour Vienne. Le jour de mon arrivée dans la capitale hongroise le 1er mai, de grandes manifestations étaient organisées. Dans toutes les rues on pouvait voir des portraits du général Rakosy, chef du parti communiste, alors vice-président du Conseil. Il a été depuis porté au plus haut poste de l'État. La participation aux cortèges était, disait-on, de 100 p. 100 de la population. Nous avons appris plus tard que les chefs d'industrie et les commerçants avaient, en temps utile, été avertis que si eux et leurs employés ne prenaient pas part à la cérémonie, ils devraient renoncer dans l'avenir à l'espoir de poursuivre leur activité.

Une personnalité très représentative m'affirma que la liberté n'était pour ainsi dire plus qu'un vain mot en Hongrie. La terreur de Moscou était générale. Les déportations vers la Russie étaient quotidiennes.

Dans les grandes lignes, c'était la même situation qu'en Roumanie. La terreur et la misère en étaient les composantes essentielles.

Lors des démarches que je fis auprès du chef du Gouvernement, du ministre des Affaires étrangères et d'autres personnalités, lors également de mes visites dans des camps ou des hôpitaux, je fus mis en présence de problèmes angoissants.

Il y avait peu de place dans les hôpitaux, cette situation était d'autant plus grave que les maladies vénériennes et la tuberculose avaient sensiblement augmenté. 30.000 orphelins sur 55 000 avaient été recueillis et réunis dans des asiles, mais la plupart d'entre eux étaient très mal soignés. Des évasions se produisaient sans cesse. On attendait 350 000 prisonniers de guerre hongrois, retour de Russie, des soldats qui avaient affreusement souffert des traitements subis dans les camps. Il s'agissait de les recevoir et de les réincorporer dans la société. Dans ces circonstances douloureuses, l'Aide suédoise sut exercer une activité efficace, tant par ses dons matériels que par sa contribution à la réédification de l'hôpital de la Croix-Rouge de Budapest et par sa participation aux distributions de nourriture et de vêtements organisées par la Croix-Rouge et « Sauvez l'Enfance ».

Les vêtements étaient répartis selon les besoins entre divers groupes de la population, une importante quantité étant réservée aux prisonniers rapatriés.

Il était tout à fait naturel que je ne quittasse pas la Hongrie sans avoir

prononcé le nom de Raoul Wallenberg[1] devant des personnes susceptibles de me renseigner à son sujet. C'est ce que je fis dans une conversation avec Rakosy. Celui-ci me dit qu'il en avait entendu parler. Il ajouta qu'il n'était pas impossible qu'il l'eût rencontré personnellement. D'autre part, il déclarait pouvoir affirmer que Wallenberg devait être mort : un homme aussi brave que lui ne pouvait pas avoir échappé à quelque catastrophe dans les circonstances chaotiques des derniers jours de la guerre. D'autre part, il ajoutait qu'il n'y avait pas à attendre des renseignements de Hongrie au sujet de Wallenberg. Seules les autorités russes étaient susceptibles d'en fournir.

« Aucune stabilité ne sera possible en Europe centrale, tant que la démocratie autrichienne ne sera pas renforcée. » Ainsi s'est exprimé devant moi le ministre des Affaires étrangères d'Autriche, le Dr Karl Gruber et cette phrase explique son action. Elle exprime également les souhaits et les rêves de la partie non-communiste de la population c'est-à-dire de la grande majorité du peuple autrichien. Les Autrichiens luttent contre les Russes pour défendre leurs libertés et l'indépendance de leur pays. Ils ont lutté alors que leur régime alimentaire ne comportait que 1 250 calories et en réalité bien des citoyens étaient encore plus misérablement nourris. L'Autriche affamée de 1947 n'était certes pas un pays délivré de toute angoisse.

Et pourtant le courage autrichien ne s'est jamais démenti et, sur ce fond de réalité déprimante il a paru plus méritoire que jamais. Lors de mon passage à Vienne j'ai entendu encore jouer un peu partout les valses célèbres — et dans le parc de Schœnbrunn j'ai vu des massifs de fleurs éblouissants. Et ce n'est pas à ces seuls indices que j'ai pu percevoir la permanence de l'optimisme national.

Pendant ce séjour à Vienne, j'ai pu prendre contact avec plusieurs chefs politiques de la nouvelle Autriche et j'ai acquis la conviction que c'étaient là des personnalités hautement qualifiées, notamment le très remarquable chancelier Léopold Figl, chef du parti le plus important d'Autriche, le « Parti du Peuple ». Il avait été connu comme un des adversaires les plus actifs du nazisme et n'avait pas passé moins de six ans dans un camp de concentration. Le ministre des Affaires étrangères donne également une impression de force. C'est un homme encore jeune, mais on ne saurait se méprendre sur ses qualités d'esprit et de cœur. Lui aussi a, dans le passé, exercé une activité antinazie en tant que membre des jeunesses catholiques.

Il nous fut aisé de constater, en faisant une tournée d'inspection dans les hôpitaux de Vienne, combien notre action était appréciée. Il m'était agréable de constater le ton de cordiale camaraderie qui régnait dans le personnel des cantines suédoises de l'organisation « Sauvez l'Enfance ».

1. Un de nos correspondants disparus.

Il me parut du plus haut intérêt, par exemple, de visiter le « Allgemeines-Krankenhaus », dirigé par le célèbre professeur Léopold Schonbauer. Cet hôpital comporte une section où sont traitées certaines victimes de la guerre : des hommes qui, au cours de bombardements, ont été gravement brûlés. Ils étaient immergés dans des bains dont la température était maintenue aux environs de 320° (fahrenheit). Certains d'entre eux suivaient ce traitement depuis des mois et il n'y avait pour eux aucun espoir de guérison, m'expliqua le professeur. Je ne pus me retenir de poser une question : « Était-il vraiment juste de prolonger la vie de ces malheureux, alors qu'on savait qu'ils ne retrouveraient jamais la santé ? » Mais le professeur repoussa énergiquement mon objection : « La science médicale, me dit-il, ne doit jamais jeter le manche après la cognée. Le devoir de tout médecin est de tout faire pour empêcher un décès. » Il reconnut qu'il est des cas où le médecin peut être hésitant, mais là encore on ne doit pas fléchir sur le principe. « Voyez le nazisme, me dit-il, qui commença par introduire le principe d'achever les incurables. A quels actes abominables cette attitude n'a-t-elle pas conduit ? »

Où mène la politique russe en Autriche ? C'est la question qui, avant tout, avant les problèmes d'économie intérieure et les problèmes sociaux était agitée dans les milieux dirigeants de Vienne. Voici un exemple qui me fut cité : les Russes conseillèrent officieusement au Gouvernement autrichien de s'arroger un pouvoir dictatorial. Il fut répondu que l'Autriche entendait se gouverner selon les principes démocratiques. Les Russes avaient alors rétorqué que même un État démocratique devait s'appuyer sur des principes dictatoriaux s'il tenait à obtenir des résultats durables.

Les efforts des Russes tendent ouvertement à s'approprier le plus grand nombre possible de biens autrichiens. Ils se réclament à cet effet d'une résolution de Potsdam, suivant laquelle tout bien autrichien ayant été en mains allemandes doit revenir aux autorités d'occupation à titre de dommages de guerre. Mais faudrait-il compter comme ex-biens allemands des biens autrichiens dont les Allemands se sont emparés par contrainte après l'occupation de l'Autriche en 1938 ? Oui, disent les Russes. La résolution doit être interprétée de cette façon. Leur procédé est mis en lumière par l'exemple suivant qui me fut rapporté :

Un des domaines autrichiens les plus vastes et les plus riches est, par les Russes, déclaré « bien allemand ». Le Gouvernement autrichien proteste, mais les Russes maintiennent leur prétention de mettre la main sur le domaine, ainsi que sur la récolte. L'Autriche déclare alors qu'elle ne peut pas renoncer à ce domaine dont le produit est de la plus haute importance pour l'économie du pays. En ce cas, disent les Russes, l'Autriche n'a qu'à racheter le domaine, en valeurs étrangères. Ce qui fut fait. L'Autriche se trouve donc dans la nécessité de débourser une somme considérable pour rentrer en possession d'un domaine qui, si

on se place à un point de vue objectif, ne peut en aucune façon avoir été « bien allemand ». Ajoutons que les Russes, d'après un renseignement que j'eus par ailleurs, ont dès le début mis la main sur 48 000 hectares des meilleures terres autrichiennes.

Autre problème : l'Autriche, qui a eu 600 000 prisonniers de guerre en Russie, manque de main-d'œuvre. D'autre part, il y avait en Autriche quelques centaines de milliers de prisonniers allemands qu'on ne pouvait employer car ils devaient être renvoyés chez eux. On pouvait s'attendre à ce qu'en échange la Russie libérât des prisonniers autrichiens. Il n'en fut rien.

Cette situation catalyse toutes les préoccupations des Autrichiens. Ils considèrent généralement que si la position de la Russie en Autriche et dans les Balkans reste aussi puissante dans quelques années qu'à présent, il deviendra presque impossible d'éviter un conflit ouvert. Et on verra éclater une nouvelle guerre. Pourtant, il existe des possibilités d'interpréter autrement les signes du temps. Il se pourrait que Staline, instruit par la défaite d'Hitler, évitât de trop étendre sa domination et cherchât plutôt à la consolider. En d'autres termes, qu'il abandonnât ses positions en Autriche, en Hongrie et dans les Balkans.

Pour finir, voici un petit épisode dont j'ai eu, de source sûre, connaissance et qui jette une singulière lumière sur la vie en Autriche, hier et aujourd'hui. Un représentant des autorités russes ayant demandé à un personnage autrichien haut placé, s'il était un service qu'il pût lui rendre, cet Autrichien aurait répondu que le plus grand plaisir que l'on pût lui faire serait d'obtenir que son beau-frère, retenu prisonnier de guerre en Russie, fût renvoyé dans ses foyers. Il savait que son beau-frère était vivant, celui-ci ayant à plusieurs reprises donné de ses nouvelles par l'intermédiaire de la Croix-Rouge. On l'avait même entendu parler à la radio russe. Le Russe promit à l'Autrichien d'étudier la question. A dater de ce jour, on n'eut plus jamais de nouvelles du beau-frère. Selon toute probabilité, la demande de l'Autrichien avait éveillé l'attention des autorités russes. L'homme demeura introuvable.

Le rideau que les Russes ont abaissé sur les contrées sous leur domination est et reste infranchissable.

Nous eûmes l'occasion d'apprécier l'action russe dans divers domaines en 1947, lors d'une conférence régionale des Croix-Rouge européennes, réunie à Belgrade sur l'initiative de la Croix-Rouge yougoslave. La Suède était représentée à cette conférence par son secrétaire général.

Un des points les plus importants du programme de cette conférence était de savoir comment devaient être coordonnées et mises en œuvre les interventions secourables des diverses nations. Le délégué russe, appuyé par ceux de plusieurs nations orientales, prit la parole. Il exigeait que tous les agents de contrôle des nations donatrices fussent sans délai renvoyés

dans leurs pays respectifs. Leur présence, disait-il, constituait une atteinte à la souveraineté de la nation bénéficiaire et une preuve de suspicion vexatoire et injustifiée.

La discussion s'envenimait et les personnes présentes avaient l'impression nette qu'il y avait du côté russe une entreprise de provocation dirigée contre les pays donateurs. Cette impression prenait corps lorsqu'on entendait formuler certaines exigences. La priorité des secours devait être accordée aux soi-disant « victimes du fascisme », « martyrs du fascisme », etc. Sans que fût donnée une définition satisfaisante de la notion « fascisme », on l'employait dans les sens les plus divers : parfois, pour caractériser l'ancien régime en Allemagne ou en Italie, parfois par allusion directe aux nations occidentales.

Les délégués des nations donatrices soutenaient, dans cette discussion, que d'une part la présence de leurs agents n'impliquait en aucune façon de la méfiance, mais était simplement l'occasion de contacts souhaitables entre les organismes bienfaiteurs, contacts qui pourraient être d'autant plus précieux pour les pays secourus que les délégués feraient presser les envois et inciteraient leurs propres pays à intensifier leur action.

Ils exprimaient, en outre, la plus grande commisération envers les victimes du fascisme et le plus vif désir de leur venir en aide. Ils soulignaient pourtant que ces notions politiques obscures ne pouvaient guère s'incorporer dans des résolutions ne visant pas particulièrement les circonstances actuelles, mais destinées à rester valables dans l'avenir.

En fin de compte, ils réaffirmèrent que le principe fondamental de toutes les Croix-Rouge, qui est de porter secours à chacun selon ses besoins, sans considération de race, de nationalité, de religion ou de tendance politiques, devait être une garantie suffisante de l'impartialité des secours.

Cette discussion, comme je l'ai déjà dit, fut très ardente et très longue. Cependant elle ne mena à aucune entente.

Le délégué russe précisa alors son point de vue. En un très long exposé il dirigea une série de violentes attaques contre les Croix-Rouge occidentales, parmi lesquelles la suédoise.

La Croix-Rouge suédoise avait, disait-il, combattu le rapatriement des « displaced-persons » d'Allemagne. Elle aurait, en même temps, protégé et soutenu les éléments pro-fascistes placés par elle comme chefs des camps de réfugiés, ainsi que les comités antidémocratiques ou cellules formés dans ces camps.

La Croix-Rouge aurait, poursuivit le délégué russe, lors de distributions de vêtements dans les zones britanniques et américaines, en 1946, par l'intermédiaire de son représentant, le professeur Kundsinsch, exclusivement favorisé des personnes qui s'étaient inscrites pour travailler dans d'autres pays, au détriment de celles qu désiraient être rapatriées.

La vérité est la suivante : la Croix-Rouge suédoise n'a jamais eu affaire avec la direction des camps de « displaced-persons » en Allemagne. Elle n'a jamais été représentée par un professeur Kundsinsch. Des recherches ultérieures ont montré que ce professeur Kundsinsch aurait été précédemment professeur à l'université de Riga et occuperait actuellement un poste de confiance dans la Société d'humanisme (ou humanitaire)? balte. La Croix-Rouge suédoise n'est jamais entrée en cntact avec cette organisation.

Le délégué suédois donna naturellement des éclaircissements. Un représentant d'un des pays politiquement sous la dépendance soviétique vint alors à la rescousse. Il déclara que du côté français il avait été allégué que les organisations de Croix-Rouge de Suède et d'autres pays ne pouvaient être condamnées qu'après une enquête approfondie. Il fallait que les accusés eussent le loisir de présenter une défense valable. Ceci est, poursuivit l'orateur, absolument inutile. Quand une affirmation est faite par un délégué russe, on peut admettre à priori qu'elle est conforme à la vérité. Son exactitude ne peut être mise en doute par les membres d'une conférence.

Mon voyage devait s'achever sans que j'entendisse rien de plus saisissant et de plus révélateur.

COMTE FOLKE BERNADOTTE

LE COCHER DE SYRACUSE

C'ÉTAIT ma première visite à Syracuse. Je sortis de la gare, le *Guide Bleu* sous le bras et une petite valise à la main — le gros de mes bagages était resté à Catane. Sourd aux offres des cochers, je me dirigeai vers la ville ; on m'avait recommandé un hôtel bien situé, en m'indiquant le moyen de m'y rendre, et je comptais faire le chemin à loisir, sans nul équipage.

La gare de Syracuse — une gare banale, avec une marquise de verre — s'est relevée de ses ruines ; mais les bombardements qui l'avaient détruite ont laissé des traces dans tout le quartier. Je pris une rue que l'on repavait : elle me délivra d'un cocher plus entreprenant que les autres, qui faisait mine de me suivre pour me décider à monter dans sa voiture. Cette rue, aux maisons basses, n'était pas moins banale que la gare ; mais je voulais y découvrir quelque chose de poétique : je dus me contenter de l'enseigne d'un petit hôtel — *Hôtel d'Aréthuse* — des étalages de fruits et de légumes, qui n'étaient pas sans art, et des couleurs, roses ou jaunes, de quelques façades. A l'extrémité de la rue, que rejoignait un boulevard carrossable, je trouvai le cocher, qui m'attendait.

— Eh bien, signor, me dit-il, vous n'êtes pas fatigué?

— Pas du tout! J'adore la marche.

— A quel hôtel allez-vous?

Je le lui nommai. Il fit un geste qui, tout en me montrant la direction, me donnait une idée de la distance. Je lui répliquai que je n'étais pas pressé. Il se mit en route, lui aussi, faisant aller son cheval à mon pas. Je savais qu'avec les Italiens, il faut toujours prendre les choses *alla buona* et ne songeai pas à m'irriter d'une telle insistance.

J'avais bien vu, maintenant, ce cocher, ce cheval et cette voiture, qui auraient paru être à mes ordres, si je n'avais eu ma valise à la main. Le cocher, gros rougeaud d'une quarantaine d'années, avec une taie sur

l'œil, n'aurait pas servi de modèle à l'aurige de Delphes, bien que ce dernier fût probablement natif de Syracuse ; son fiacre était sans doute le plus pauvre de la ville : un paillasson déchiré en formait le tapis, le drap bleu des sièges laissait passer des poignées de crin, la capote, roulée en arrière, présentait autant de déchirures que de plis ; le cheval devait descendre de quelque percheron, importé par la dynastie des rois angevins.

A la première place que je rencontrai — place du Forum — je m'assis sur un banc et ouvris mon *Guide Bleu*. J'avais déjà lu ce qu'il disait de la ville et me souvenais qu'il parlait de cette place, où je ne voyais pourtant rien de remarquable. Mon voiturin s'était arrêté comme moi. Avant que j'eusse le temps de lire, il me criait :

— Par ici, les ruines!

Il fallait savoir les trouver! Une tranchée, bordée par une grille, montrait les bases d'un portique, entre les plates-bandes ; une colonne était encore debout, mais se confondait avec les troncs des palmiers.

Je repartis, toujours accompagné de mon sigisbée, et m'arrêtai de nouveau, sur le pont qui relie la ville basse à la ville haute. Cette colline, ou plutôt cette île aux pentes douces qui se dressait devant moi, c'était l'antique Ortygie, le berceau de Syracuse. A droite, on devinait l s lignes du port fameux — « le grand port » — à gauche, était « le petit port ». Un immeuble de dimensions colossales écrasait cet horizon modéré.

— La poste Centrale, me dit mon cocher qui, naturellement, était là.

Il ajouta, à voix basse :

— C'est Mussolini qui l'a fait construire.

— Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux.

Mon interlocuteur rit de ma réponse, et je vis luire dans ses yeux l'espoir que notre conversation finirait en voiture. Il sentait bien qu'il y avait des choses que ne disait pas mon *Guide Bleu :* seul un guide en chair et en os était capable de me dire les monuments que Mussolini avait bâtis à Syracuse.

Sur le pilastre du pont était collée une petite affiche, où je reconnus un des procédés humoristiques employés alors pour la campagne électorale — c'était l'an dernier, au début d'avril, peu avant les élections.

Ayant demandé au cocher le sens d'un mot que je ne comprenais pas, je ne perdis rien de cette prose facétieuse : « Avis aux camarades de Syracuse. Un grand bateau, chargé de blé pour les hommes, d'avoine pour les chevaux, de maïs pour les oies, est attendu demain à minuit dans le grand port. Il arrive d'Odessa. Prière de venir avec lanternes et musique pour lui faire honneur. »

— Plaisanterie! me dit le cocher, qui était descendu.

Il fit un soupir et pointa du doigt les deux mots « blé » et « avoine », en déclarant gravement :

— Tout le problème est là.

Je ne me souciais pas d'engager avec mon guide bénévole un débat poli-

tico-économique. Mais je tins à le remercier de s'être dérangé et lui offris une cigarette.

— Vous êtes Américain? me dit-il.

Aujourd'hui, tout Italien, tout Sicilien veut se persuader que tout étranger est Américain : c'est parce qu'il n'y a guère plus que les Américains qui aient le moyen d'être généreux. Ma résolution d'aller à pied ne m'avait pas fait déchoir dans l'esprit du cocher, puisqu'il me posait cette question flatteuse. Il eut la gentillesse de ne pas sembler déçu, quand je lui appris que j'étais Français, et il me dit aussitôt :

— Est-ce qu'en France, vous avez le roi?

Je m'étais déjà entendu poser cette question en Sicile et c'était, d'ailleurs, une de celles qui m'étaient le plus agréables : elle me prouvait que j'étais loin de chez nous. J'en aimais jusqu'à la forme : on disait « le roi » et non pas « un roi » ; cela impliquait une sorte de respect. Le Sicilien, même lorsqu'il vote pour le front populaire, est resté monarchiste, comme il est resté catholique. La question du roi de France n'était donc pas moins flatteuse que celle de savoir si j'étais Américain, et je répondis :

— Hélas non! mon pauvre ami, il n'y a plus partout que des républiques.

— Alors, vous êtes logés à la même enseigne que nous! mais vous avez plus de chance, puisque vous avez du pain blanc.

— Du pain blanc? Mais j'en vois en Italie plus qu'en France.

— En Italie, il n'y en a que pour les riches ; en France, il y en a pour tous.

J'admirai cet homme, qui ignorait si la France avait le roi, mais qui n'ignorait pas qu'elle eût le pain blanc.

— Oui, continua-t-il, les Italiens voudraient tous aller travailler dans deux pays, la France et l'Amérique, et c'est uniquement parce qu'il y a du pain blanc.

Que rétorquer à un argument aussi irréfutable? Ne valait-il pas mieux laisser subsister au moins ce préjugé-là? Bon pour la France, quatre fois républicaine et patrie du pain blanc. Cependant, je n'avais acquiescé que par mon silence, mais le cocher ne manqua pas de l'interpréter comme un aveu :

— Signor, vous ne voudriez pas tromper un pauvre homme de Syracuse! C'est pourquoi je vous poserai encore une question : quel pays a le plus de blé et d'avoine, l'Amérique ou la Russie?

— Diable! Ce n'est pas une chose à demander au coin d'un pont. La Russie et l'Amérique ont beaucoup de blé et d'avoine, l'une et l'autre, mais il n'est pas facile de déclarer au juste laquelle en a le plus.

Cette réponse peu compromettante ne faisait pas l'affaire de mon Syracusain :

— Vous vous refusez à me dire la vérité, fit-il tristement, et ici, il n'y a pas moyen de la savoir.

Je ne pouvais le quitter, sans lui dire une bonne parole :

— Il me faut réfléchir. Je te répondrai une autre fois. Nous nous reverrons.

Je m'étais baissé pour reprendre ma valise et m'apprêtais à continuer ma route ; il me retint par le bras :

— Signor, montez dans ma voiture. Je vous transporterai gratis, mais vous me direz qui a le plus de blé et d'avoine.

Cela devenait trop beau et même attendrissant.

— Bien! dis-je. Je n'ai pas besoin d'une voiture pour aller à l'hôtel, mais j'en aurai besoin deux après-midi pour voir les antiquités éloignées de la ville : le théâtre, les latomies, les catacombes de Saint-Jean, la forteresse Euryale, le temple de Jupiter et la source Cyané.

Il hochait la tête à chacun de ces mots, en vue d'indiquer qu'il savait ce que c'était.

— Combien me prendras-tu pour toutes ces promenades ?

— Promenades ? Les trois dernières sont de véritables excursions.

Il fit le calcul des kilomètres, regarda son cheval et sa voiture, comme pour s'assurer si ces courses n'étaient pas au-dessus de leur pouvoir, et me demanda un prix fantastique. Je lui dis qu'il se moquait de moi et m'en allai. Il remonta sur son siège et m'accompagna, en protestant que son prix était raisonnable.

Je traversai la place Pancali, qui s'étend au-delà du pont. Elle a pour toile de fond des ruines plus intéressantes que celles du forum : un soubassement intact, une belle muraille, des fragments de colonnes sont les restes du temple grec d'Apollon, le plus antique de la Sicile.

Mon cocher m'aborda, au milieu de mes visions olympiennes.

— Excusez-moi, signor ; combien voulez-vous me donner ?

Je répondis sans aménité :

— Rien!

Il me proposa un chiffre, de plusieurs milliers de lires inférieur au premier. C'est maintenant que le prix devenait raisonnable ; mais, pour l'encourager à le devenir davantage, je dis que c'était encore beaucoup trop. Je plantai là cet homme, que je me savais si attaché, et m'acheminai par la rue spacieuse qui conduit au plateau d'Ortygie. Naturellement, ma voiture marchait à mon côté, avec une fidélité qui comptait déjà un bon kilomètre. Qui sait ? Nous allions peut-être faire ainsi toutes les promenades et excursions.

La rue aboutit à une jolie place, entourée de nobles édifices et ornée d'une fontaine, où des jets d'eau arrosent les pieds d'une Diane. Cette place porte le nom d'Archimède, célébrité du lieu. Le cocher me fit signe de suivre une des ruelles qui s'ouvraient sur la droite et, comme sa voiture ne pouvait s'y engager, je pensai que sa compagnie finirait là. J'avais presque regret à le quitter. Je le remerciai d'un geste et pénétrai dans la ruelle.

Ce mot de « ruelle » ne doit en rien évoquer une sentine gluante.

Syracuse a bien changé, depuis le temps où l'Anglais Brydone la décrivait comme une cité infecte et où Gœthe la rayait de son itinéraire sicilien. Toutes les ruelles sont pavées, non moins bien que les rues ; les maisons y ont souvent des façades artistement sculptées, des balcons superbes, de majestueuses entrées, des cours profondes et verdoyantes.

Par une rue moins étroite, qui communiquait avec la ruelle, j'atteignis la dernière et la plus belle des places de Syracuse, celle du Dôme. J'admirai ce décor, à la fois grandiose et familier : l'hôtel Bosco, chef-d'œuvre de l'art du XVIIIe siècle, l'hôtel du Municipio, les lignes sévères de l'archevêché, le baroque charmant de l'église Saint-Sébastien, le baroque imposant de la cathédrale, dont les murs latéraux portent, encastrées, les colonnes du temple de Minerve. Le bombardement a, hélas! laissé des traces, là aussi : il a heureusement épargné l'essentiel, mais pulvérisé un immeuble, voisin de l'hôtel Bosco et du musée, dont l'édifice ne dépare pas cet ensemble. Au coin d'une rue, un écriteau m'indiquait l'adresse où je me rendais, mais je m'attardais avec plaisir sur cette place silencieuse. Tout à coup, derrière moi, retentirent le fracas d'une voiture et les sabots d'un cheval. Plus fier que s'il eût guidé, dans le stade de Delphes, les chevaux de Denys ou de Hiéron, mon cocher déboucha sur la place.

— Sommes-nous enfin d'accord ? me dit-il en s'arrêtant.

Il me répéta le dernier prix qu'il m'avait fait et me jura que c'était à peine ce que coûterait l'avoine du cheval. Désireux d'en finir, je lui offris la moitié de la somme. Il gémit, sourit, m'extorqua un petit supplément, et le marché fut conclu. Plus fier encore que tantôt — c'était maintenant la fierté de la victoire — il me pria de prendre place dans son carrosse.

— Je n'ai que quelques pas à faire, lui dis-je en lui montrant l'écriteau. Rendez-vous demain, à deux heures après-midi.

Mais il voulait avoir le plaisir de me conduire à l'hôtel. J'aurais eu mauvaise grâce à l'en priver et, vingt mètres plus loin, nous fîmes une entrée triomphale dans la cour d'un vieil hôtel aristocratique, partiellement transformé en hôtel pour voyageurs. Jamais on n'avait pris fiacre en vue de faire si court chemin, mais il faut reconnaître que, le cocher et moi, nous l'avions bien gagné.

Je passai un grand moment au balcon de ma chambre, qui donnait sur le port. Cette rade harmonieuse semble tracée par Neptune, pour servir de stade à des courses de chevaux marins. C'est là qu'arrivèrent les Grecs, venus fonder leur seconde colonie en Sicile. C'est là que se déployèrent les flottes des Athéniens, des Carthaginois, des Romains, venus conquérir cette ville, qui était la plus riche de l'ancien monde ; puis, les flottes de Scipion l'Africain allant conquérir Carthage ; celles des Sarrasins, des Francs, de Charles-Quint et de Nelson ; celles enfin des Alliés, qui effectuèrent ici un de leurs principaux débarquements. A l'époque de sa grandeur, Syracuse eut quinze cent mille habitants ; on en compte quatre-vingt mille aujourd'hui. Le mouvement du port s'est réduit, comme la

population et l'étendue : il n'y avait, en cette fin d'après-midi, qu'un petit vapeur, et le lendemain il n'y était plus. Mais on voyait encore affleurer, non loin des berges, les tourelles et les cheminées de deux navires, coulés il y a quatre ans.

Au-dessous de l'hôtel, se déroulait une vaste promenade, jadis plantée de beaux arbres qui furent arrachés au cours de la guerre. On a replanté, mais il faudra attendre pour avoir de l'ombre. La rive opposite, où un rideau de platanes borde l'embouchure de l'Anapos, n'a pas le moindre quai ; c'est la campagne. Les deux colonnes du temple de Jupiter font une tache claire, sur une colline qui était un des faubourgs de Syracuse. A l'horizon, ces montagnes de faible altitude, couvertes d'un voile bleu et au tracé presque rectiligne, ce sont les monts Hybla, dont les abeilles, au temps de Virgile, faisaient concurrence à celles de l'Hymette.

J'allai rendre hommage à la source Aréthuse, qui était proche de l'hôtel. Son bassin, d'une limpidité parfaite, ne conserve plus que quelques-uns des papyrus qui y prospéraient et qui ont servi de trophées aux divers combattants. Des canards remplacent les colombes, que l'on y voyait nicher autrefois.

Je finis la journée en faisant le tour des remparts, qui sont aménagés en promenade. Ils vont du grand port au petit. La vue sur la mer est perpétuellement magnifique. Au passage, on aperçoit le puissant château-fort qui couronne la pointe et doit occuper l'emplacement de l'ancien palais de Denys le Tyran. Plus loin, on resterait des heures à écouter les chants de volupté et de gloire que les vagues répandent sur les rochers du belvédère, entre les deux ports.

Après dîner, se tenait une réunion électorale — un « comice » — place Archimède. L'orateur de ce soir était le prince de Mirto, candidat monarchiste. Selon l'usage, il parlait du haut d'un balcon, et, selon l'usage également, il discourait sur le thème « pain, travail et liberté ». (Les autres soirs, il y eut d'autres orateurs discourant sur le même thème, et il y avait toujours les mêmes auditeurs et les mêmes applaudissements. Les ecclésiastiques étaient toujours postés dans le même coin et des rares qui parussent avoir une opinion : ou bien ils applaudissaient les premiers ou bien ils haussaient les épaules, quand on applaudissait.) De grandes banderoles, tendues au travers de la rue ou sur les façades des maisons, exhortaient à voter en faveur de tel ou tel candidat, dont le nom était renforcé par l'insigne du parti : le bouclier à croix rouge pour le démocrate-chrétien, la feuille de lierre pour le républicain, la faucille et le marteau pour le « frontiste »; une couronne fermée pour le monarchiste. « Votez pour le prince de Mirto ! »

Comme rien n'instruit mieux que la lecture des affiches, j'examinai, à la lueur d'un réverbère, la liste officielle des candidatures, affichée par les soins du gouvernement. De même que sur les banderoles, les insignes des partis figuraient à côté des noms ; et que de partis ! Les insignes étaient tous plus jolis les uns que les autres : des épis, une flamme, un

soleil levant, deux mains serrées — le plus curieux étant celui de l'Indépendance sicilienne : une tête de Méduse avec trois jambes pliées, qui lui donnent l'apparence d'une svastika. Je réfléchissais au sens de ce symbole, sur lequel les savants ont énormément discuté, lorsque quelqu'un me salua : c'était mon cocher.

— Bonsoir, signor! vous êtes venu au comice? Ah! Tous disent de belles choses, mais qui croire et pour qui voter?

Je lui demandai s'il votait pour le prince de Mirto : cela m'aurait fait plaisir. Probablement le devina-t-il, car il me dit ses regrets que ce ne fût pas son candidat. Il pointa du doigt, sur l'affiche, le bouclier des croisés et la faucille et le marteau des « frontistes », comme il avait pointé, sur l'affiche du pont, les mots « blé » et « avoine »; puis, il me regarda :

— Je voterai pour l'un des deux. Mais voilà! lequel est le bon?

La fermeté de sa décision n'impliquait pas une égale fermeté de conviction. Il ajouta en riant :

— Lequel est le parti du blé et lequel le parti de l'avoine?

— Il faudrait pouvoir voter moitié-moitié.

— Moitié blé, moitié avoine?

— Non, il faudrait prendre à chacun la moitié de son insigne : à l'un le bouclier, en lui laissant la croix, à l'autre la faucille, en lui laissant le marteau.

— Pourquoi pas la croix, en laissant le bouclier, et le marteau, en laissant la faucille?

— Parce que le bouclier te protégerait, sans t'enrôler dans une croisade, et qu'avec la faucille, tu moissonnerais ton blé, sans craindre de recevoir un coup de marteau sur la tête.

Le lendemain matin, je le trouvai place du Dôme. Je lui avais annoncé que j'irais au musée et il voulait savoir déjà si j'avais bien dormi. Il voulait aussi m'empêcher de manquer aux devoirs qui étaient dus à la patronne de Syracuse.

— Avez-vous été voir sainte Lucie? me demanda-t-il.

Je lui répondis que non. Par droit d'ancienneté, j'avais fait passer d'abord Aréthuse. Il me montra la cathédrale — le Dôme — et je compris que je lui ferais trop de peine, si je n'y allais pas avec lui.

L'intérieur de l'église n'est pas moins remarquable que l'extérieur : une double colonnade — la colonnade originale, grecque, du ve siècle avant Jésus-Christ, y répète celle qui est engagée dans les murs, et fait, par conséquent, de ce sanctuaire un des temples les plus étrangement usurpés. Il était le plus fastueux de la Sicile, quand il avait ses trésors d'art et ses portes d'or et d'ivoire. Cicéron nous raconte que ses prêtres montraient au peuple la place des tableaux volés par Verrès. Il y a eu, d'ailleurs, à Syracuse, une longue tradition de vols, en fait d'objets plus ou moins sacrés : Denys le Tyran dépouillait les temples, et, à l'époque contemporaine, les Syracusains enlevèrent les reliques de sainte Lucie

aux Vénitiens, qui les leur firent rendre. La chapelle, toute d'argent (la statue, le devant d'autel, les ex-voto), est consacrée à cette sainte. Des femmes y étaient en prières, avec cette familiarité de la dévotion si particulière à ces contrées : elles s'adressaient à sainte Lucie, plus qu'elles ne la priaient ; puis, elles bavardaient entre elles et, de nouveau, se remettaient à prier, en gesticulant. Mon guide ne résista pas à de tels exemples : il me demanda quelques lire, qu'il alla mettre dans le tronc de la chapelle, et s'agenouilla à côté des femmes, pour faire ses oraisons, qui furent plutôt aussi des gesticulations.

Sous le porche, il me dit en clignant de l'œil :

— Maintenant, vous allez voir un beau morceau de femme.

En Sicile, les prières ne font jamais perdre de vue les réalités. Mais l'expression qu'employait le cocher ne lui appartenait pas en propre : elle représente, là-bas, le comble de l'admiration, non pas pour des fragments, mais pour un ensemble. Notre expression « un beau brin de fille » est plus distinguée, mais un « beau morceau de fille » est incontestablement plus savoureux.

— Quelle femme ? dis-je.

— Eh ! la Vénus du musée.

Je craignis un instant qu'il ne songeât à m'accompagner jusqu'à elle, pour lui porter son tribut, comme à sainte Lucie. Il sut comprendre que je préférais être seul et me quitta devant le tourniquet de l'entrée.

Toutes les collections n'ont pas encore été remises en place, notamment les pièces d'or et les vases grecs, qui sont une des richesses de ce musée. Mais les restes des monuments et des statues qui s'y trouvent, permettent d'imaginer ce qu'était la splendeur de Syracuse. La Vénus est d'une facture et d'une patine délicieuses. Sa main, dans le geste pudique de la Vénus de Médicis, retient une draperie qui s'arrondit en coquille derrière ses jambes. On lui donne le nom de Vénus Landolina, en l'honneur du noble Syracusain dans le jardin de qui elle fut trouvée.

Lorsque je sortis de l'hôtel, après déjeuner, je vis ma voiture à la porte. L'aspect inattendu qu'elle avait pris me fit rire. Une averse était tombée à la fin de la matinée, une averse torrentielle, comme il arrive souvent en Sicile : bientôt le soleil reparaît, essuie les chemins et, un quart d'heure après, on ne sait pas qu'il a plu. Mais le ciel restant nuageux aujourd'hui, le cocher avait tenu à me rassurer pour notre expédition : il avait planté sur le siège un immense parapluie, de l'effet le plus comique. Je le priai de laisser cet engin à la garde de l'hôtel. Aller voir Denys le Tyran avec un parapluie ! C'était déjà beaucoup d'aller le voir en fiacre.

Dans la ville et dans les faubourgs, mon conducteur me désignait telle caserne, tel hôpital, tel entrepôt, et se penchait pour me dire, comme il m'avait dit de la poste : « Mussolini ! » C'est la chance et l'infortune des dictateurs d'attacher leur nom à tout ce qui se fait sous leur dictature. Je suppose qu'il y avait, avant Mussolini, des casernes, des hôpitaux et des entrepôts, mais on ne dit pas, en les montrant : « Orlando » ou « Crispi ».

Au théâtre grec, qui fut notre première étape, j'avais à me dire d'autres noms : Eschyle, Pindare, Platon, Théocrite s'y sont assis. Il n'est pas moins bien conservé que ceux de Ségeste, d'Athènes et d'Epidaure, mais il est un peu encaissé, et son horizon est gâté par quelques cheminées d'usines. On y commençait des travaux d'aménagement, en vue des matinées classiques qui devaient y avoir lieu au mois de mai. Cette scène que l'on dressait dans le chœur, ces escaliers de bois que l'on clouait par-dessus les gradins, ces planches que l'on apercevait de tous côtés et qui couvriraient d'autres parties du théâtre, attestaient que l'on avait décidé de travailler dans le bois, autant que l'on avait jadis travaillé dans la pierre. Je pensais à une inoubliable représentation des *Perses*, donnée au théâtre d'Hérode Atticus à Athènes, par les étudiants de la Sorbonne : les longues robes qui traînaient sur les dalles, y soulevaient parfois un petit nuage de poussière et c'était beaucoup plus grec et beaucoup plus perse que la menuiserie de Syracuse.

La plus curieuse des latomies voisines, ces carrières d'où ont été tirés les monuments de la ville ancienne, a un écho prodigieux et s'appelle « l'Oreille de Denys » ; d'après la tradition, elle servait au tyran pour écouter les conversations de ses prisonniers. Plus tard, un pavillon l'a fait communiquer avec le haut du théâtre, dont elle augmentait l'acoustique. Laissant « l'Oreille de Denys », j'avançai, entre des bordures d'acanthes, le long des jardins d'orangers qui ont fait nommer ces lieux « latomies du paradis », et j'arrivai devant une longue voûte en surplomb, qui est, de temps immémorial, la « grotte des cordiers ». Deux vieillards et deux enfants sont les derniers héritiers de cette industrie primitive ; ils m'offrirent des boucles de chanvre, présent que l'on fait aux étrangers et qui n'augure pas, j'espère, que l'on sera pendu.

Le chemin qui mène à la forteresse Euryale commence au milieu des vergers, mais bientôt ce ne sont plus que des étendues sauvages, semées d'oliviers. On suit, en contrebas, la ligne ruinée de la muraille qui reliait la forteresse à Ortygie. Je demandai au cocher à qui appartenait une belle villa, enfouie dans un bouquet d'arbres, que nous venions de dépasser. Elle évoquait une atmosphère de roman et, quand il m'eut dit un nom qui ne pouvait rien me dire, je lui demandai ce qui était arrivé d'extraordinaire dans cette maison.

— Quoi d'extraordinaire ?

— Un grand amour, par exemple.

Il garda un instant le silence. Puis, se retournant, il me dit d'un air impayable :

— Moi, j'ai eu de grands amours !

Ses grands amours, c'étaient ses aventures avec les voyageuses. « Autant d'aventures que de clientes seules », me dit-il. Sa plus belle conquête avait été une comtesse allemande qui, avant la guerre, venait tous les ans à Syracuse, pour passer quelques heures avec lui à la source Cyané.

Ils emportaient le repas, déjeunaient sur l'herbe. « Elle était terrible! » dit-il.

L'Euryale a encore l'allure d'une fière forteresse. Il y a, en Grèce, des constructions militaires beaucoup plus importantes, mais je n'ai vu que dans celle-ci les marques du génie guerrier des anciens Grecs. Un pont-levis fermait l'entrée; il y avait un double système de défenses; dans les passages couverts, des galeries en chicane permettaient de surprendre l'envahisseur; des stalles souterraines abritaient la cavalerie. Les plates-formes des tours et des murailles dominent, à droite, Syracuse et la plaine de l'Anapos; à gauche, la plaine et le golfe d'Augusta; très loin, l'Etna profile son cône blanc de neige. Ces murailles et ces tours avaient fait la puissance du plus célèbre des tyrans antiques, cet homme qui cultivait les arts et qui vendit Platon comme esclave, cet homme qui asservit les colonies des Athéniens en Sicile et qui mourut de joie en apprenant qu'une de ses tragédies avait remporté le premier prix à Athènes!

Sur le chemin de Syracuse, je fis observer au cocher que j'avais eu raison de lui faire laisser son parapluie. Il me conta, à ce propos, une histoire qui lui était arrivée avec une voyageuse, en revenant de cette même forteresse. Il s'agissait, cette fois, d'une vieille Anglaise, qu'il songeait seulement à ramener à bon port. Une averse s'étant mise à tomber, il avait arrêté la voiture et demandé à sa cliente la permission de s'asseoir avec elle sous la capote, qui était alors en meilleur état. Mais voilà que la vieille Anglaise jette des cris perçants et le repousse, comme s'il avait eu d'autres intentions. Il cherche à l'apaiser, lui montre ses épaules ruisselantes, tout cela en vain. N'y tenant plus, il se hisse de vive force, mais à peine est-il monté d'un côté qu'il la voit descendre de l'autre et détaler sur la route. Il la rattrape, lui ramasse une de ses chaussures, qu'elle avait perdue dans la boue. Elle le regarde d'un air épouvanté et soudain se jette sur lui et l'embrasse follement. Il n'hésita pas davantage : la prenant dans ses bras, il repartit au pas de course jusqu'à la voiture, l'y déposa assez brusquement, remonta d'un bond sur son siège et fouette cocher! Il endura stoïquement l'averse, dont il fut malade plusieurs jours; mais il s'est juré de ne jamais plus transporter de vieilles Anglaises, au moins lorsque le temps est à la pluie.

La route de la source Cyané est moins pittoresque, sans être moins belle, que la route de l'Euryale. On traverse la large plaine de l'Anapos, qui est entièrement livrée aux cultures. La forteresse semblait, de loin, surveiller notre marche. Mais, par-ci par-là, j'apercevais d'autres surveillances, que Denys le Tyran n'avait pas prévues : des blockhaus bétonnés, aux abords d'une colline, à l'orée d'un bois, au tournant d'une route, au voisinage d'un pont, quelques-uns près d'une ferme — et l'on devine l'émoi des pauvres gens qui se voyaient menacés d'être si bien défendus. Les meutrières sont vides; tous ces fortins ont été débarrassés de leurs armes et ils sont intacts, comme s'ils étaient neufs. Il faut croire

qu'ils n'ont joué aucun rôle : comme beaucoup d'autres « murs », celui de l'Anapos n'a servi à rien.

La source Cyané se trouve en pleins champs. Elle est entourée d'arbres, et ses papyrus n'ont pas subi les mêmes ravages que ceux de la source Aréthuse. Elle n'est pas d'une surface plus vaste, mais elle donne naissance à un vif ruisseau. Or donc, Pluton venait d'enlever Proserpine dans les prairies d'Enna, au centre de l'île, et il avait choisi les environs de Syracuse pour regagner les enfers ; au moment où, ici même, il s'apprêtait à disparaître, la vertueuse nymphe Cyané tenta de s'opposer à cet enlèvement ; elle en fut punie sur l'heure et changée en source jusqu'à la consommation des siècles.

Ce souvenir n'était certainement pas ce qui faisait soupirer mon cocher. Il me montra une place à l'abri des fourrés :

— C'est là que nous déjeunions, la comtesse et moi. Ah! *Madonna mia !* Je vous ai dit hier qu'elle était terrible, mais c'était une vraie dame et, j'en suis sûr, très sérieuse dans son pays.

Il soupira de nouveau, en regardant la place où il avait été fait comte du Saint-Empire.

— Qui sait si elle vit encore? continua-t-il. Elle a peut-être été tuée dans les bombardements.

Je voulus chasser ses idées funèbres :

— Mais non! Elle reviendra. Restait-elle longtemps, chaque année?

— Juste trois jours, pas un de plus, pas un de moins ; c'était réglé.

Enviable femme! Trois jours lui étaient suffisants pour éteindre les feux attisés par une année d'Allemagne. Que de folie! Et que de sagesse!

Je demandai au cocher s'il avait été heureux avec des Françaises.

— Jamais! Pas une! Et c'est dommage, parce qu'elles sont jolies.

Je lui promis de rapporter le compliment.

— Oui, dit-il, elles sont jolies, mais elles ne savent pas voyager : elles ont toujours quelqu'un à leurs trousses.

Nous avions repris la route, mais malheureusement, pas la même. Les ruines du temple de Jupiter, notre but encore invisible, n'étaient pas aisées à atteindre par les raccourcis. La voiture allait au pas, comme lorsqu'elle m'avait accompagné dans les rues de Syracuse. Je crus cent fois qu'elle était sur le point de verser ou de se rompre. Nous suivions des chemins qui ressemblaient à des torrents desséchés, à des carrières abandonnées, à des sentiers de chèvres. Enfin, après être venus à bout d'une plaine qui m'avait paru moins tourmentée, nous nous trouvâmes sur la grand'route, d'où une autre voie d'accès nous mit au pied de la colline qui portait les ruines du temple. Les deux colonnes qui survivent sont, dans leur solitude, d'une exquise poésie. Un arbre a jeté ses racines tout près de l'une d'elles et lui fait un panache de verdure. Les soubas-

sements sont recouverts par une prairie, que fleurissaient, en cette saison, les coquelicots et les marguerites.

Lorsque nous repartîmes, mon compagnon me dit :

— Avez-vous bien pensé à ma question? La question du blé?

J'étais encore plein de Jupiter, à qui il m'arrachait brutalement. Toutefois, me souvenant de ma promesse, je lui dis que je devais réfléchir un dernier moment et lui répondrais avant que nous fussions en ville.

Quel homme obstiné, avec son blé! Mais il avait ses références, en tant que Sicilien. Les épis figuraient sur des monnaies siciliennes, qui avaient dû inspirer cet emblème à l'un des partis d'aujourd'hui. Eschyle, composant sa propre épitaphe, n'avait-il pas annoncé que sa tombe serait à Géla « riche en blé », Géla, au sud de Syracuse? N'était-ce pas à Enna — et non à Eleusis, n'en déplaise aux Grecs — que Cérès donna le blé aux hommes? Maintenant que la Sicile n'était plus le grenier de Rome, c'est-à-dire du monde, un Sicilien n'avait-il pas le droit de se demander où était passé ce grenier?

Je me le demandai, moi aussi. Les cours de Siegfried, les statistiques des Year's books ont déserté ma mémoire, et ce que j'en aurais retenu ne m'aurait, d'ailleurs, rien appris, dans la circonstance : la production de la Russie et celle de l'Amérique ont évidemment changé, depuis le temps où je les connaissais par cœur. Je dus m'avouer que, si j'étais capable de parler de Cérès, j'étais incapable de dire où il y avait présentement le plus de blé. Cela m'humilia : je me voyais dans l'impossibilité de répondre à un cocher de fiacre. Je fus prompt à revenir de cette humiliation, en traitant par le mépris la question qui me laissait coi. J'invoquai le secours de Victor Hugo, pour accabler le pain blanc.

Mangez ! moi, je préfère,
O gloire, ton pain bis !
... Mangez ! moi, je préfère
Ton pain noir, liberté !

Mais comment faire entendre un tel langage à mon grossier cyclope? Cet individu avait manifestement de bas instincts : il ne s'intéressait au blé que pour des raisons ignobles. *Sine Cerere, friget Venus.*

Cependant, nous approchions de la ville. Il n'y avait pas moyen de me dérober. Déjà, mon examinateur tendait l'oreille, comme s'il attendait ma réponse. Je lui criai :

— C'est l'Amérique qui a le plus de blé et d'avoine.

— Beaucoup plus que la Russie?

— Oui, beaucoup, beaucoup plus!

Il me remercia et se plongea dans ses réflexions.

J'admirai d'avoir fait si vite un choix digne d'embarrasser l'âne de Buridan. Je n'avais pas l'excuse de donner un renseignement périmé, puisque je ne me rappelais pas les chiffres que j'avais sus autrefois. Je

n'aurais pas été davantage fondé à répondre, quand bien même je me les serais rappelés : les statistiques ne sont-elles pas, comme le disait Disraeli, une des formes du mensonge ? A une époque où tout est propagande, quel crédit leur accorder ? Un pays se prétend tour à tour plus riche ou plus pauvre, pour dérouter ses rivaux. Bref, un reste de diplomatie et un peu de bon sens auraient dû suppléer chez moi le défaut de connaissance et me commander un silence prudent.

D'où était venue ma hardiesse ? D'images à la fois précises et vagues : les soldats alliés, campant sur les boulevards après la Libération et mangeant du pain blanc ; les revues américaines, dont les réclames montrent des pains spéciaux, mais toujours blancs ; les films américains, où le pain est d'une blancheur éclatante. Tout cela ne m'autorisait pas à déclarer que l'Amérique avait plus de blé que la Russie, sans parler de l'avoine. En somme, j'avais donné un avis de cette importance, uniquement parce que j'avais vu du pain américain et n'avais pas vu de pain russe. Et même si le pain russe était noir, cela n'aurait pas voulu dire que la Russie eût moins de blé. Bref, le pain blanc m'avait empêché de voir la moisson, comme les arbres empêchent parfois de voir la forêt. J'étais bourrelé de remords et comprenais cet astronome qui mourut de chagrin pour avoir dissimulé une erreur de calcul. Je n'avais pas le courage de confesser ma légèreté ni seulement de faire des réserves. J'avais beau songer que j'avais pu dire vrai sans le savoir, je me trouvais coupable, puisque les chances étaient égales que j'eusse dit faux. Je n'ignorais pas que les bateaux de New-York apportaient en Italie plus de blé que les bateaux d'Odessa, mais c'était une question de supériorité de tonnage, et non pas nécessairement de récolte.

Nous arrivions aux catacombes de Saint-Jean. La vieille église qui porte ce nom conserve des arcades et une rosace du Moyen Age. Sa crypte est dédiée à saint Marcien, premier martyr de Syracuse : saint Paul y prêcha durant son séjour, et c'est la plus ancienne église du monde occidental. Les catacombes, où l'on descend un peu plus loin, sont d'une beauté singulière, que celles de Rome n'atteignent pas : les allées ont l'air de véritables rues. La population s'y réfugia pendant les bombardements et revécut ainsi, malgré elle, la vie des premiers disciples de saint Paul.

Le soir, nouveau comice. Je ne manquais jamais ces réunions. Les discours des candidats étaient pour moi des leçons linguistiques, plutôt que des leçons politiques. Néanmoins, ils ne laissaient pas de m'entraîner et j'étais toujours du sentiment de celui que je venais d'entendre. Le *dunque* (donc) de leurs conclusions me paraissait sans appel : *dunque*, votez pour la démocratie chrétienne ; *dunque*, votez pour le front populaire ; *dunque*, votez pour le prince de Mirto.

Ce soir-là, à la fin de la séance, je rencontrai mon fidèle cocher.

— Je sais enfin pour qui voter, me dit-il.

Le malheureux ! Il le savait et je ne le savais plus !

— Et pour qui votes-tu ? demandai-je.

— Pour le démocrate-chrétien, puisque c'est lui qui est en faveur de l'Amérique et que c'est l'Amérique qui a le plus de blé et d'avoine. J'ai déjà rallié tous mes collègues. Nous sommes vingt, et nous voterons pour le candidat du pain blanc, à présent que nous le connaissons, grâce à vous.

Je m'étais bien douté qu'il y aurait relation de cause à effet entre ma réponse et son vote. Mais il ne me l'avait pas dit expressément et c'est ce qui m'avait encouragé à ne pas peser cette réponse autant que j'aurais dû. J'étais déjà assez troublé pour avoir égaré un seul homme : que serait-ce, si j'en égarais dix-neuf de plus? Je faussais les élections. Je devrais des comptes au front populaire, que je frustrais de vingt voix. J'en devrais même à la démocratie chrétienne, qui repoussait l'appellation de « parti américain » : en lui donnant ces vingt voix, je lui en faisais perdre peut-être davantage. Je me sentais coupable envers la Sicile, envers l'Italie, envers moi-même.

J'entrai dans un café et me fis servir du muscat, spécialité de Syracuse; mais rien pouvait-il noyer mes remords? Je cherchai au moins de quoi m'occuper l'esprit. La banderole « Votez pour le prince de Mirto » fit chanter des vers dans ma mémoire, et je remerciai les Muses, qui revenaient à mon secours. Je murmurai :

Elle a vécu Myrto, la jeune Tarentine.

En dehors de la banderole, il était naturel d'évoquer Myrto dans ces parages : le vaisseau qui *la portait aux bords de Camarine*, la portait en Sicile, Camarine étant au sud de Syracuse, non loin de Géla.

Soudain, je tressaillis : si le prince de Mirto m'avait fait penser à la jeune Tarentine, la jeune Tarentine me faisait penser à la princesse de Mirto, et la princesse de Mirto me faisait penser aux électrices de Syracuse. Encore mal habitué à l'idée que les femmes votent, je n'avais pas songé aux voix féminines qui s'ajouteraient à celles des vingt cochers. Le mien était célibataire, mais les dix-neuf autres? Plût aux Dieux qu'à Syracuse, ce métier exigeât le célibat! Il fallait m'en assurer à l'instant : l'idée de ma responsabilité me tourmentait.

Je rattrapai mon guide et lui demandai si ses collègues étaient mariés.

— Oui, me répondit-il un peu surpris; ils le sont tous.

— Est-ce que leurs femmes votent comme eux?

— Bien sûr! et elles vous bénissent, car vous les avez réconciliées avec leurs maris. Ils étaient persuadés, jusqu'à présent, que c'est en Russie qu'il y a le plus de blé; elles affirmaient, au contraire, que c'est en Amérique : leur confesseur le leur avait dit. Suivant son conseil, elles avaient résolu d'aller voter seules, pour ne pas se laisser entraîner. Désormais, tout le monde est d'accord : nous serons trente-neuf à voter pour

l'Amérique. Et vous savez, l'affaire est dans le sac : le résultat du scrutin dépendait de quelques voix. Considérez le démocrate-chrétien comme élu.

Le lendemain, je décidai de partir. Il ne me semblait pas possible de demeurer dans une ville où j'allais jouer un pareil rôle. Je regagnai la gare à pied, comme j'étais venu. En arrivant, j'aperçus mon cocher, qui discourait au milieu de ses collègues. J'espérais qu'il ne me verrait pas, mais son œil unique comptait pour deux.

— Vous nous quittez si vite? me dit-il en s'approchant.

Je lui expliquai que j'avais reçu, ce matin, des nouvelles m'obligeant à rentrer à Catane. Il se retourna vers ses camarades :

— Le voilà, le signor français qui nous a appris la vérité!

Ils me saluèrent et lui me dit à l'oreille :

— Quand vous trouverez une belle étrangère voyageant seule, qui vienne à Syracuse, ne manquez pas de me l'adresser. Fiacre n° 13.

ROGER PEYREFITTE

Copyright Gallimard.

VICTOIRES COMMUNISTES EN CHINE

M. Gerald Samson, grand spécialiste anglais des questions chinoises, a bien voulu écrire pour la Revue de Paris *l'article qu'on va lire.*

Les victoires décisives des communistes en Chine, accompagnées du bombardement des navires de guerre britanniques sur le Yang-Tse, apportent la preuve que l'époque où la domination européenne et américaine s'exerçait sur l'Asie est close. Il n'est pas possible de se leurrer plus longtemps. Les succès triomphaux remportés par les communistes en Chine ont d'ores et déjà favorisé le réveil des mouvements révolutionnaires à travers l'Extrême-Orient, et l'Occident est, en fait, engagé dans une compétition avec le communisme : il s'agit de savoir qui réussira le mieux à orienter ces mouvements à son profit.

Le résultat final décidera vraisemblablement de l'avenir, non seulement des populations qui habitent les pays d'Extrême-Orient, mais aussi de celui de l'humanité tout entière. Aussi est-il pour nous d'un intérêt capital de déterminer les raisons qui ont permis au parti communiste en Chine d'accéder au pouvoir et d'essayer de prévoir les conséquences de cet événement sur la situation internationale.

Il faut tout d'abord rappeler que la superficie du pays dépasse dix millions de kilomètres carrés, en gros vingt fois la surface de la France. Sur cette vaste portion du monde vivent cinq cents millions d'habitants [1], ce qui revient à dire qu'un sur cinq au moins des habitants de notre planète est un Chinois.

Cette population prolifique est composée à raison des quatre cinquièmes de paysans vivant par familles entières sur d'infimes parcelles de terre dont la superficie varie en moyenne entre un demi-hectare et un hectare et demi.

La plupart des Chinois sont encore illettrés, adonnés à des croyances superstitieuses et esclaves de coutumes ancestrales. Les procédés de culture sont demeurés primitifs, et hormis quelques rares lignes de chemin de fer et quelques grandes routes, les moyens de transport ne sont

1. On manque d'une façon générale en Chine de statistiques précises.

pas plus rapides qu'il y a mille ans. Trois sur cinq à peu près des paysans sont des fermiers et sont obligés de céder à leur propriétaire 60 à 70 p. 100 de leur récolte pour prix de la location de leur ferme. D'autre part, le rendement à l'hectare est extrêmement bas par rapport au travail fourni et au nombre des bouches à nourrir. Il s'ensuit que le paysan chinois, sans en être aussi conscient qu'un Occidental le serait à sa place, lutte continuellement contre la faim.

La condition de la plupart des habitants des villes n'est pas plus favorable. Si l'habitat est, dans l'ensemble, plus satisfaisant, une inflation désordonnée et son corollaire, la montée constante des prix, réduit à l'indigence la plus grande partie de la population urbaine. Deux fois, au cours des derniers douze mois, la valeur de la monnaie est tombée à presque rien, et les fonctionnaires qui, depuis dix ans, avaient grand peine à vivre avec leurs traitements, sont aujourd'hui dans une situation désespérée. Ainsi s'explique l'insuffisance — tragique à ce degré — du nombre des fonctionnaires qualifiés (surtout dans les grades inférieurs) sur qui le Gouvernement puisse s'appuyer ; c'est l'une des causes principales de la corruption qui sévit dans les régions administrées par le Kuomintang et en partie de la faillite qui menace toute l'économie du pays.

Lorsque le général Tchang-Kai-Tchek prit la succession du Dr Sun Yat Sen, père de la République chinoise qui mourut en 1925, Tchang s'engagea à mettre en œuvre « les trois grands principes » du Dr Sun, à savoir :

1° Unification et souveraineté nationales ;

2° Instauration d'un Gouvernement démocratique avec représentants élus ;

3° Relèvement du niveau de vie de la population.

Le général Tchang s'attacha particulièrement à réaliser le premier objectif, afin de mettre le pays en état de se défendre efficacement contre le Japon, l'ennemi héréditaire de la Chine, lorsqu'un conflit armé viendrait à éclater.

Il faut d'ailleurs souligner aujourd'hui que le monde entier a contracté une sérieuse dette de gratitude envers Tchang et le peuple chinois, qui ont soutenu contre l'agresseur japonais une lutte persévérante et n'ont pas hésité à refuser de traiter avec l'ennemi en cette année 1941, où il était cependant permis de douter que la guerre dût tourner à l'avantage de leurs alliés.

On a dit que l'échec du parti national populaire, le Kuomintang, qui instaura, à compter de 1928, une véritable dictature sur le pays et tenta d'établir dans la suite un régime démocratique en Chine, tient à ce que la démocratie ne peut s'épanouir dans un climat de guerre civile ou étrangère. C'est l'explication officielle. En fait, c'est bien parce qu'ils n'ont pas porté leur effort principal sur le troisième objectif inscrit au programme du Dr Sun qu'à la longue, le général Tchang et le

Kuomintang ont perdu la partie : ils ont eu le tort de reléguer au dernier rang de leurs préoccupations l'amélioration de la condition matérielle de leurs concitoyens. Devant la ruine de leurs espoirs, la disparition virtuelle ou effective de leurs économies, la hausse continue des produits de première nécessité, dont les prix augmentaient de jour en jour, sinon d'heure en heure, les Chinois ont été pris de panique. Cette panique a entraîné d'abord des troubles passagers. Mais l'apathie, l'indifférence à l'endroit du Gouvernement que l'accroissement de la misère publique a créées dans les masses populaires ont exercé sur l'évolution du destin national des effets beaucoup plus profonds.

Il est devenu impossible de soulever contre les communistes les habitants d'un pays qui en étaient venus à penser : « Le succès des communistes nous est totalement indifférent. Nous ne pouvons pas être plus malheureux que nous ne sommes. Laissons-les venir au pouvoir. » Le moral de l'armée nationaliste n'est pas meilleur. Les soldats ne découvrent aucune raison valable de se battre. Au contraire, militaires et civils, en nombre croissant, sont prêts à prêter une oreille favorable aux propos apparemment raisonnables de tel ou tel démagogue qui leur promet, à bref délai, une vie meilleure.

La qualité de « réformateurs agraires », dont se parent quelquefois les communistes, favorise la naissance de trompeuses illusions. Or, les communistes chinois, ainsi que le chef de leur Comité central, Mao-Tse-Tung, l'a constamment affirmé, se targuent d'être des marxistes orthodoxes, et l'organisation de leur parti est exactement calquée sur le modèle russe. En réalité, le communisme tire, en Chine, sa force principale du chaos créé par les années de guerre et par l'incapacité du Kuomintang à relever le niveau de vie des masses paysannes.

Au début de 1949, le parti communiste déclarait avoir trois millions d'adhérents, soit à peine plus de 1/2 p. 100 d'une population dont il gouverne aujourd'hui plus de la moitié. La masse de ses partisans ignore à peu près tout de l'idéologie communiste. Elle suit les communistes parce qu'elle voit dans leur programme sa seule chance d'améliorer des conditions d'existence déplorables. On ne peut d'ailleurs affirmer que les communistes chinois prennent leurs mots d'ordre de Moscou : il ne fait pas de doute cependant que d'étroites affinités idéologiques existent entre les partis communistes chinois et russe depuis que le premier est né à Shanghaï, en 1921.

Du côté russe, on a pris soin, depuis 1927, d'éviter toute intervention ouverte dans les affaires chinoises. Moscou a appris la vertu de la circonspection, et les affaires ayant pris le tour que les dirigeants soviétiques désiraient leur voir prendre, les Soviets ont su se contenter d'apporter aux communistes chinois une aide qui, pour avoir revêtu une forme indirecte, n'en a pas moins été très efficace. Lorsque les Russes envahirent la Mandchourie, en 1945, l'avenir du parti communiste chinois

s'est trouvé engagé dans la bataille. L'armée rouge a fourni aux communistes d'énormes quantités de matériel de guerre pris sur les Japonais, en particulier leur artillerie lourde ; elle les armait ainsi contre le Gouvernement national, auquel, dans le même temps, on refusait délibérément l'accès des ports du sud de la Mandchourie. Sans cette assistance, il est probable que les communistes ne fussent jamais parvenus à infliger aux armées du Kuomintang, en Mandchourie, les défaites décisives qui devaient leur permettre, à la fin d'avril, d'occuper Peiping, Tientsin et Nankin.

En matière économique, Mao-Tse-Tung, à la fois dans sa « Nouvelle démocratie », bible du parti communiste chinois, et dans une longue interview, a déclaré que le capitalisme devait être développé et l'initiative privée encouragée, le capitalisme représentant encore, par nécessité, le premier stade d'une évolution de la Chine vers le communisme. Mao et la plupart des membres de son état-major sont, en effet, convaincus qu'en raison de son état social actuel, la Chine ne sera mûre pour le communisme, voire même pour le socialisme, que dans un délai assez éloigné. Aussi, en même temps qu'il s'assure le contrôle des industries-clés et favorise la création d'entreprises à forme coopérative, le Gouvernement communiste entend, dans les territoires qu'il occupe, stimuler l'initiative individuelle, tout devant concourir à l'augmentation de la production. On s'efforce, d'autre part, de pallier les funestes effets de l'inflation en instituant le paiement en nature de la plus grande partie des salaires et des impôts. Pour les échanges, on revient à la pratique du troc.

Jusqu'au début de 1949, le parti s'est surtout préoccupé de la réforme agraire. Toutes les terres que leurs propriétaires ne pouvaient cultiver eux-mêmes ont été confisquées et distribuées aux fermiers, aux paysans pauvres ou réduits au dénuement, en tenant compte de l'importance numérique des familles. En outre, on a fait appel au concours des masses paysannes pour « encercler et prendre les villes ». Mais à l'assemblée « Victoire », tenue en mars par le Comité central du parti, on a souligné tout spécialement la nécessité de déplacer le centre de gravité de l'action politique des régions rurales vers les centres urbains. Dorénavant, la distribution des terres va continuer, quoique à un rythme ralenti, mais ce sera des villes que partiront désormais les mots d'ordre destinés aux campagnes.

On estime d'ailleurs que des liens plus étroits doivent être noués entre les ouvriers et les paysans, entre l'industrie et l'agriculture. La victoire dans les villes, assure le parti, « doit être obtenue par l'union des travailleurs avec « l'intelligentsia », avec la petite bourgeoisie, les libéraux et tous les hommes de bonne volonté [1] ».

Sur le plan des affaires internationales, la voix du parti est l'écho fidèle de celle du Kremlin. En janvier, la radio communiste parlait du

1. Radio communiste de Chi-Chia-Chuang, 23 mars 1949.

plan Marshall comme d'un « acte prémédité de préparation à une agression armée contre l'Europe sous le couvert d'une assistance économique (américaine) ». « Le plan, ajoutait le speaker, s'est heurté non seulement à un refus brutal de la part des nouvelles démocraties populaires, mais aussi à la ferme opposition des peuples de l'Europe occidentale [1]. »

En avril, une motion, signée conjointement par Mao-Tse-Tung et les « représentants des partis démocratiques » (petits groupes de politiciens communisants) a dénoncé le pacte Atlantique et promis un appui effectif à l'Union soviétique contre « le bloc des impérialistes » dans le cas d'une autre guerre mondiale.

Il reste que la plus sérieuse atteinte qui ait été portée contre la souveraineté chinoise l'a été par l'Union Soviétique, fidèle au programme d'expansion extérieure des tsars. Pour prix de leur entrée en guerre contre le Japon, les Russes ont demandé la réintégration de Port-Arthur, Dairen et de la ligne de chemin de fer de la Mandchourie dans l'orbite russe — et cette demande, ils l'ont présentée, non sans audace, comme ayant pour objet « d'assurer au peuple chinois une garantie contre toute tentative d'agression étrangère [2]. » La remise à la Russie, en Mandchourie, de tout l'équipement industriel japonais, équipement obtenu par la Chine au titre des réparations, a été « justifiée » de la même façon.

Pour endormir l'opinion, on l'excite systématiquement contre les puissances occidentales par une intense propagande anti-américaine, et, récemment, on a donné toutes les apparences d'une menace à la présence de navires de guerre britanniques dans les eaux chinoises. L'aide ouverte apportée par les États-Unis au Gouvernement nationaliste a permis aux communistes de stigmatiser les partisans du Kuomintang du qualificatif de « chiens courants » d'un impérialisme étranger. En exploitant la crainte populaire d'une résurrection de la puissance japonaise, les communistes ont également tiré parti, dans le sens de leur propagande, des efforts entrepris par les États-Unis pour favoriser la renaissance économique du Japon. Ainsi, en France, les communistes agitent l'épouvantail d'une Allemagne restaurée dans sa puissance agressive pour exciter l'opinion contre les États-Unis et la Grande-Bretagne.

Exception faite du général Li Li-San, rentré en Chine en 1946, après un exil de dix-sept ans en U.R.S.S., et qui est connu pour faire passer, en toute circonstance, les intérêts de sa patrie après ceux de l'Union Soviétique, les collaborateurs immédiats de Mao-Tse-Tung, et Mao-Tse-Tung lui-même, m'ont donné l'impression d'être des gens intelligents et travailleurs, des visionnaires désintéressés en même temps que des opportunistes. Ils ont, autrefois, souffert personnellement de la misère et, comme c'est le cas pour beaucoup de communistes d'autres pays, leur sens des valeurs est faussé. Ils n'hésitent jamais à déformer les événements pour

1. Radio communiste de Nord-Shensi, 26 janvier 1949.
2. Radio communiste de Nord-Shensi, 18 mars 1949.

justifier leurs vues théoriques et ils négligent sans vergogne les faits qui leur paraissent susceptibles de desservir la politique officielle du parti. Il leur arrive souvent d'être eux-mêmes les victimes de leur propagande. On ne peut désormais douter de la réalité de leurs convictions politiques, qui s'apparentent à la ferveur religieuse, et on ne peut demeurer insensible à certains traits séduisants de leur caractère.

Leur enthousiasme, leur zèle, comme celui de certains de leurs partisans, dont beaucoup ne sont pas membres du parti, ne laissent pas d'être contagieux. Des diplômés de l'Université ont accepté des postes subalternes dans les écoles, les hôpitaux, les centres sociaux et les fermes modèles, considérant que c'était pour eux le moyen de venir en aide à leurs malheureux compatriotes. A leurs yeux, la victoire communiste représente la seule solution susceptible de mettre fin aux méthodes d'un système de gouvernement faible et corrompu dont leurs familles et eux-mêmes ont longtemps souffert.

Les paysans, autant qu'on peut s'en rendre compte, ne jouent qu'un rôle de spectateurs muets. Ils avaient fondé de grands espoirs sur le succès des communistes, mais, dans la suite, ils ont dû constater que la propriété à laquelle ils avaient désormais accès comportait d'étroites servitudes, et ils se sont passivement résignés devant l'inévitable.

L'impression dominante que recueille le visiteur dans les régions occupées par les communistes, comme dans les territoires où règne encore le Kuomintang, est celle d'une fervente aspiration à la paix. Des deux côtés, on constate un égal désir d'en finir avec la guerre civile et d'être gouverné. Les Chinois ne s'intéressent ni à la nature, ni au fonctionnement du gouvernement futur. Par bon gouvernement, ils entendent simplement un gouvernement qui leur assure des conditions de vie normales. Malheureusement, le sentiment des masses populaires inorganisées et craintives n'a aucun moyen de s'exprimer. D'ailleurs, la liberté de parole et la liberté de la presse n'existent pas ; toutes les publications, y compris les programmes radiophoniques, sont sérieusement contrôlées.

L'évolution des événements en Chine dépend d'un certain nombre de facteurs peu connus, et les opinions que l'on peut avancer ont un caractère conjectural. Ce qu'il est raisonnablement permis d'affirmer aujourd'hui, c'est que les communistes occuperont sous peu Shanghaï, et que l'extension de leur domination sur la plus grande partie du pays n'est qu'une affaire de temps ; leurs armées atteindront rapidement les frontières de Burma, de l'Indochine et des territoires sous mandat anglais en face de Hong-Kong.

Déjà, ce qui subsiste du territoire dépendant du Kuomintang se fragmente en zones autonomes, dont les chefs militaires attendent le moment de traiter avec les communistes.

A l'extrême Nord et au Nord-Ouest, il n'est pas douteux que la Mandchourie, le Sinkiang, territoires qui bordent la frontière de l'U.R.S.S.,

et la Mongolie intérieure, contiguë à la République populaire mongole, seront complètement soviétisés. La Mandchourie et la Mongolie intérieure ont déjà subi une forte contamination, et certaines parties de Sinkiang sont, depuis longtemps, sous l'influence directe de la Russie.

Reste un point d'interrogation majeur. Comment les communistes entendent-ils administrer tout le reste du pays? Comment pourront-ils assumer la charge et les énormes responsabilités que représente l'institution d'un Gouvernement national alors qu'ils ne possèdent ni l'expérience, ni l'organisation nécessaires? Le personnel de fonctionnaires qui dirige les comités agricoles et les écoles où sont enseignées les doctrines marxistes n'est pas qualifié pour résoudre les multiples problèmes que posent l'industrialisation du pays et le développement de son commerce extérieur, auquel il faut ajouter celui des relations internationales. Mao-Tse-Tung en a parfaitement conscience. Il est donc raisonnable de supposer que lorsqu'un Gouvernement central, à prédominance communiste, aura été installé, vraisemblablement à Peiping, son premier soin sera de conclure avec les fonctionnaires et les techniciens non adhérents du parti un accord en vue d'obtenir leur coopération à la tâche gigantesque que représente la reconstruction d'une économie nationale totalement ruinée.

Le nouveau Gouvernement devra aussi définir le caractère des futures relations de la Chine avec le reste du monde. Si les communistes veulent réaliser leurs plans d'industrialisation, ils auront besoin de capitaux étrangers, de techniciens étrangers et de marchandises étrangères; on peut en déduire que, selon toute probabilité, ils se montreront enclins à conclure des accords avec les puissances occidentales, quitte à les rompre quand le moment paraîtra opportun.

Mais il est, d'autre part, probable que la victoire finale du communisme compliquera les relations de la Chine avec les états voisins et, particulièrement, avec ceux d'entre eux où les puissances occidentales possèdent des intérêts directs ou indirects. Dès à présent, les succès des communistes chinois ont favorisé l'essor des partis communistes à Burma, en Indochine, en Malaisie, voire dans des contrées plus éloignées, et l'influence des communistes chinois en dehors de leurs frontières se renforcera à mesure qu'ils deviendront plus puissants chez eux. La radio de Peiping n'a pas attendu longtemps pour accuser la Grande-Bretagne, la France et la Hollande et les « Gouvernements fascistes du Siam et des Philippines » de persécuter les Chinois résidant dans le Sud-Est asiatique.

Une émission du mois de mars affirmait que la République populaire de Chine, dès son installation, donnerait à ces Chinois d'outre-mer toute l'aide possible [1]. L'avenir seul permettra d'apprécier la valeur de cette promesse.

A supposer qu'il ne survienne pas de complications diplomatiques avec

1. Emission communiste de Peiping, 24 mars 1949.

l'étranger et que le nouveau Gouvernement s'en tienne à la politique définie par le parti communiste, ce qui impliquerait une coopération avec les puissances étrangères sur la base de l'égalité des droits, il y a tout lieu de prévoir qu'un jour prochain, le nouveau Gouvernement chinois bénéficiera d'une reconnaissance officielle. En ce cas, les représentants de la Chine à l'Organisation des Nations Unies seraient évidemment désignés par les communistes, et, sans coup férir, l'U.R.S.S. aura gagné dans son camp un nouveau partenaire.

Les États-Unis ne paraissent pas avoir encore fixé l'attitude qu'ils observeront à l'égard de la Chine nouvelle. Convaincu que l'aide généreuse que son pays a fournie sous diverses formes au Kuomintang n'a finalement servi à rien, le secrétaire d'État Acheson semble attendre que « la poussière se soit déposée » avant de conseiller le président Truman sur l'orientation de la politique américaine.

Quant au Gouvernement britannique, en envoyant par air, par mer et par terre des renforts à Hong-Kong, il tient évidemment à manifester son intention de ne rien abandonner de ses droits, sur la colonie, sur Kowloon et les nouveaux territoires en Chine.

Le maintien de ces contingents militaires, actuellement chargés d'assurer la police extérieure et d'affirmer le prestige de la Grande-Bretagne, ne se justifiera plus guère dans l'avenir si les hommes qui les composent ne se font pas l'instrument d'une politique intelligente et à vues larges. En fait, si la Grande-Bretagne, la France, la Hollande et les États-Unis veulent saisir et conserver l'initiative dans la lutte essentiellement idéologique qui se poursuit en Extrême-Orient, ils doivent comprendre que l'emploi des méthodes traditionnelles — tel l'envoi de canonnières — est totalement périmé. Leur premier objectif doit être de gagner l'esprit et le cœur des mouvements nationalistes.

Quelle que soit, d'ailleurs, la position que prendront dans l'avenir immédiat les puissances occidentales, elles ne pourront pas empêcher les communistes d'étendre leur pouvoir en Chine. Mais il leur appartient, après une étude approfondie des besoins essentiels et des aspirations politiques des populations qui vivent dans d'autres contrées de l'Asie et du Pacifique de les convaincre qu'elles peuvent améliorer plus rapidement leurs conditions de vie et leur statut politique en coopérant avec l'Occident plutôt qu'en acceptant passivement la domination communiste.

L'évolution des événements de Chine dépend dans une certaine mesure de l'attitude que les grandes puissances observeront, dès lors qu'elles auront vraiment compris que l'avenir du communisme chinois et celui du communisme tout court sont étroitement liés.

Quoi qu'il en soit, il est très probable que la Chine va traverser une période prolongée de troubles et de désordre.

GERALD SAMSON

(TRADUCTION SOLANGE DE LA BAUME)

DE JÉZABEL A MÉDÉE

LE TRAGIQUE CHEZ JEAN ANOUILH

La publication de *Jézabel* dans le volume des *Nouvelles Pièces Noires*[1] peu de semaines après la création de *Roméo et Jeannette* à l'Atelier, me paraît projeter sur l'œuvre de Jean Anouilh une clarté révélatrice. *Jézabel* date de 1932 ; l'ouvrage est donc contemporain de *l'Hermine* — et aussi du *Bal des Voleurs*, qui ne devait être représenté que quelques années plus tard. Mais il est surprenant de voir déjà constitué pleinement dans *Jézabel* le foyer d'obsession centrale dont la puissance irradiante s'exercera successivement sur toutes les œuvres maîtresses de l'auteur. Foyer d'obsession, dis-je : il existe en d'autres termes une raison beaucoup moins intellectuelle que vitale pour que nous voyions reparaître presque chaque fois les mêmes personnages entre lesquels surgissent des relations identiques. Il y a là, me semble-t-il, un cas extrêmement rare dans l'histoire du théâtre. Là même où l'obsession centrale existe, comme ce fut presque certainement le cas chez Pirandello, elle est d'ordinaire à tel point recouverte que seul un travail de forage préalable permet de la déceler. Ici elle est immédiatement apparente. Elle est à nu comme une plaie ; et son caractère tyrannique éclate à tous les yeux.

Jézabel est une pièce atroce ; j'ignore si Jean Anouilh tenta naguère de la faire jouer, mais personnellement je pencherais plutôt pour la négative. Je serais porté à croire qu'elle s'est présentée à lui comme le premier état presque difforme d'une œuvre *à créer* ultérieurement, et peut-être le terme de matrice conviendrait-il mieux ici que celui d'ébauche. Il est même permis de supposer que l'auteur a attendu pour publier *Jézabel* d'avoir clos la série des pièces où se manifeste la même hantise.

Théâtre obsessionnel, théâtre hanté : oui, ce sont bien là les mots qui conviennent à l'œuvre d'Anouilh, et qui en marquent à la fois la force et

1. Éd. de la Table Ronde.

les limites. Il me paraît impossible de ne pas sentir à chaque instant que le tragique dans ce théâtre est enraciné dans une expérience vécue. Mais comment ne pas reconnaître aussi que la marge de renouvellement laissée jusqu'à présent au dramaturge a été relativement réduite, ou plus exactement que ce renouvellement a présenté un caractère marginal et ne semble pas avoir porté encore sur le fond même de l'inspiration ?

Il faut bien entendu spécifier que nous ne savons pas et que nous n'avons pas à nous demander aujourd'hui comment ce foyer d'obsession s'est formé chez Anouilh. Celui-ci, d'après ce qui m'a été dit par un de ses proches, a grandi dans un milieu modeste, mais parfaitement honorable. Il y aurait quelque chose d'arbitraire et même d'offensant à supposer qu'il a eu sous les yeux dans sa propre famille des êtres semblables aux parents qui créent l'atmosphère de *Jézabel*, d'*Eurydice* ou de *Roméo et Jeannette*. Tout ce que nous avons à constater, c'est que, dans des conditions qu'il n'est pas encore possible de préciser historiquement, ces types humains se sont imposés à lui, non point du tout comme objets de contemplation ou de réflexion, mais comme des présences tyranniques — inexorcisables.

Les trois actes de *Jézabel* se déroulent dans une « chambre de jeune homme pauvre ». Jacqueline, qui est une jeune fille « du monde », une jeune fille « bien » — il importe de s'en tenir à ces simples étiquettes — inquiète de ne plus voir Marc, est venue demander ce qu'il devient. Il était le chef de « leur petit groupe ». C'est lui qui jouait le mieux au tennis, qui courait le mieux, qui était le meilleur nageur. Et depuis quelque temps il a disparu ; on dirait qu'il se cache. Il répond qu'effectivement il ne faudra plus compter sur lui. Pourtant il est épris d'elle, et quant à elle, elle l'aime et souhaite lui appartenir physiquement. Mais justement il ne veut pas qu'elle soit sa maîtresse. « Je vous veux avec une maison, avec votre père à votre bras, avec des bouquets de mariée... Quelle aventure de vous avoir en blanc, après la longue attente, les fiançailles, au milieu des sourires et de l'approbation générale... Il aurait fallu que ma mère ait une belle robe de dentelle noire... Nous aurions acheté un haut-de-forme à mon père. » Conditionnel passé. « Qu'est-ce donc qui nous menace ? » demande Jacqueline angoissée. Il ne peut pas le dire. Mais ce qui est certain, c'est que l'amour ne lui suffit pas. « Je veux risquer de l'amitié, de la confiance, de la vie égrenée tous les jours. Je veux vous avoir vieille à côté de moi. Droite, fière. Bien droite, avec de beaux cheveux blancs. » Seulement tout cela est impossible, inconcevable. Voici le père de Marc ; mais Jacqueline ne peut que l'entrevoir, car Marc le fait sortir aussitôt. Il ne faut pas qu'elle ait le temps de voir qui est son père et de le juger. Il rapporte les champignons qu'il vient de cueillir et demande à Georgette, la bonne, de les faire cuire. Il reste seul avec cette fille dont il cherche vainement jusqu'à présent à obtenir les faveurs. Il est jaloux de son fils qu'il croit faussement être l'amant de Georgette ; et il est certain que celle-ci rôde autour du garçon et cherche à l'aguicher. Le père n'est qu'un bouffon libidineux, mais la mère est bien pire. C'est une dévergondée sur le retour qui en sera bientôt réduite à payer ses amants. Marc l'a fait suivre par une amie de la bonne, et il a appris ainsi qu'elle a actuellement pour amant le chauffeur des parents de Jacqueline. Ainsi elle ne respecte plus les apparences, elle a des fréquentations ignobles, elle devient chaque jour plus commune ; en outre elle soutire sans cesse de l'argent à son mari, si bien que celui-ci n'a plus de quoi payer les

fournisseurs. Et le gaz va être coupé. La voici : elle est habillée d'une façon extravagante et coiffée d'un petit béret américain. Marc la considère avec pitié, avec horreur. Elle est d'ailleurs d'une inconscience totale, et s'étonne que son fils ait l'air malheureux. Il lui reste attaché cependant, non par ce qu'elle a été — elle a négligé tous ses devoirs — mais par ce qu'il a toujours rêvé qu'elle pourrait être. Et il la supplie de devenir enfin sa mère, de renoncer à des amours abjectes, de lui permettre à lui, son fils, de mener une vie d'homme, de connaître un bonheur d'homme. Mais que peut-on attendre d'elle ? Elle exige que son mari lui donne immédiatement cinq mille francs qu'il a mis de côté ; l'amant chauffeur a volé ; s'il ne rembourse pas, il sera arrêté, mis en prison, ou bien il sera contraint de demander l'argent à une autre femme. Dans les deux cas c'est le désastre. Le père refuse. Comme à Frantz dans *l'Hermine*, il ne reste à cette misérable créature d'autre ressource que le crime. En triant les champignons apportés par son mari, elle s'abstient d'enlever un lactaire gluant dont les effets toxiques foudroyants lui sont connus. Le père meurt empoisonné, et Marc n'aura pas de peine à découvrir la vérité. Comment pourrait-il encore songer à épouser Jacqueline ? Il ose crier la vérité à celle-ci. Cependant elle se déclare prête à l'accueillir malgré cette honte familiale. Mais comment Marc accepterait-il le bonheur que Jacqueline est toute prête à lui donner ? Pour se fermer à lui-même les portes de la tentation, il s'écrie : « Je l'ai aidée. J'ai préparé les champignons. Vous entendez. Je les ai servis avec ces mains. Je l'ai regardé manger, se tordre et verdir sur son lit avec ces yeux-là. » Jacqueline s'enfuit épouvantée ; quant à la mère, elle est enfin toute prête à témoigner au fils sacrifié la tendresse qu'elle lui a refusée tant qu'elle a été en état d'avoir des amants. Mais Marc disparaît à son tour. Elle reste seule avec Georgette dont il faudra acheter le silence.

Telle est dans ses grandes lignes cette pièce effroyable et toute voisine du cauchemar. Déjà s'y opposent les deux mondes qui toujours s'affronteront chez Anouilh : le monde sordide des pêcheurs et le monde astiqué des gens vertueux que Jacqueline est seule à représenter ici. Si le drame existe, c'est que Marc, qui, par ses aspirations, appartient au monde des gens vertueux, est lié par ses fibres au monde des crapules. Ceci ne veut d'ailleurs nullement dire qu'il éprouve au fond de lui-même les instincts auxquels celles-ci s'abandonnent sans retenue. Le problème est au fond tout autre, et il est d'essence morale. Marc ne se reconnaît pas la force ni peut-être le droit de renier ce monde abject. Sans doute sent-il obscurément que lui-même deviendrait abject en le reniant. Et certes, sur un plan chrétien, ce sentiment d'une responsabilité, d'une communion infrangible se justifierait aisément. Mais ce qui est remarquable, c'est que justement nous ne sommes pas sur le plan chrétien. Je ne vois rien ni dans *Jézabel*, ni dans les pièces qui suivront, où se laisse déceler le moindre soupçon des grandes réalités chrétiennes. Le lien entre Marc et sa mère est moins mystique que nuptial : « Toi tu m'as fait souffrir, tu m'as fait honte, tu m'as fait t'aimer et te détester comme une femme. Tu as été une femme avec qui je suis marié depuis ce soir d'octobre, et qui me trompe. Tu as remplacé toutes les autres femmes. Je n'ai jamais pu être dupe d'elles une seule fois et heureux d'être dupe... Avec Jacqueline au contraire j'ai découvert cette force calme, cette bonté simple où l'on peut se cacher la tête les soirs où on se sent trop méchant ou trop lâche... Avec toi je suis vieux et triste.

Avec elle au contraire je peux enfin être un enfant, moi pour la première fois. » Cependant, nous le savons, Jacqueline aura le dessous. Mais c'est dans les pièces ultérieures que nous comprendrons pourquoi il faut qu'il en soit ainsi. Dans *Jézabel*, le monde de Jacqueline n'est pas encore jugé comme il le sera par la suite ; mais tout est déjà préparé pour ce jugement, pour cette condamnation.

Jean Anouilh, ne jugeant pas la pièce au point, n'a pas voulu inclure *Y avait un Prisonnier* dans ce théâtre publié. La pièce n'a paru que dans *la Petite Illustration*. J'estime cependant qu'elle présente une grande importance, justement parce qu'elle est au fond dirigée sinon contre les gens respectables, au moins contre l'élément d'hypocrisie qui vient infecter et compromettre aux yeux d'une conscience droite les valeurs que ces gens ont tenté d'incarner.

Ludovic Pesne a été incarcéré il y a quinze ans à la suite d'une banqueroute frauduleuse. Il a purgé sa peine, et sa famille l'attend en rade de Toulon, sur le yacht de M. Barricand, son beau-frère, financier lui aussi, mais qui, jusqu'à présent, a trouvé des accommodements avec la loi. A toutes fins utiles cependant il a décidé de marier sa nièce Anne-Marie, la fille de Ludovic, au fils d'un magistrat. Elle est là avec son fiancé, avec toute sa famille. L'ex-prisonnier arrivera dans quelques instants, et tout le monde est nerveux. Adeline, sa femme, passe successivement des peignoirs et des robes de toutes les couleurs, elle ne songe qu'à l'impression qu'elle produira sur son mari après ces quinze ans de séparation. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une vieille enfant peinte et jacassante qui tient le milieu entre une guenon apprivoisée et une poupée mécanique. Voici Ludovic, dont la pâleur et le misérable complet verdâtre contrastent douloureusement avec la mine florissante et la tenue estivale de sa famille. Il n'est pas encore habitué au grand jour et cligne des yeux comme quelqu'un qui supporte mal la lumière. Sa femme lui paraît affreusement vieille ; il ne reconnaît pas ses enfants, il a la démarche incertaine d'un ivrogne, et on l'accable de questions idiotes sur sa captivité. Il avoue qu'il a surtout regretté les plantes, les animaux ; une mouette passe au-dessus du bateau ; il s'extasie. Sa femme le trouve bien décevant. Et puis, ne s'est-il pas avisé d'amener avec lui un co-détenu, un muet, auquel jadis ses camarades ont arraché la langue pour qu'il ne puisse pas les trahir ? On l'appelle La Brebis, et Ludovic signifie aux siens que si on ne lui fait pas bon visage, il partira avec lui. Le beau-frère, irrité, finit par démasquer ses batteries. Il estime avoir assez fait pour la famille de Ludovic ; c'est à ce dernier de s'acquitter maintenant, d'abord en changeant de nom, puis en assumant la direction d'une maison d'importation lyonnaise qu'il contrôle et qui périclite. Et il va falloir travailler ferme. « Lyon, la ville du brouillard ! Douze heures par jour dans un bureau ! Jamais ! s'écrie Ludovic. Je préfère m'en aller. » Seulement, le beau-frère a pris ses précautions. Le yacht a levé l'ancre ; impossible de fuir. Un pugilat s'engage entre les deux hommes, on les sépare ; Ludovic s'enferme dans le fumoir avec son copain et s'y barricade. C'est le fort Chabrol en pleine Méditerranée. La famille ne sait que faire ; le fiancé se refroidit à vue d'œil. Ludovic fait savoir qu'il veut s'entretenir avec son vieil ami, le docteur Bonneville. Ne serait-ce pas là une planche de salut ? On va faire venir le docteur ; peut-être parviendra-t-il à ramener le forcené à une vue plus juste de la situation. Le voici.

C'est un petit homme ventru et souriant. Ici va s'engager une des scènes les plus fortes qu'Anouilh ait jamais écrites. On explique au docteur ce qu'on attend de lui : il change de visage. Quelle aventure ! N'a-t-on pas été bien imprudent en relâchant Ludovic ? Celui-ci refuse catégoriquement de rien raconter à son vieil ami et entend au contraire lui poser des questions. « Toi, Marcelin, qu'est-ce que tu as fait pendant ces quinze ans ? — Dame ! j'ai beaucoup pensé à toi, et puis tu vois, j'ai grossi, j'ai vieilli. — Mais encore, qu'as-tu fait, qu'as-tu senti ? — Mon cabinet a assez bien marché ; j'ai joué à la Bourse ; j'ai gagné un peu d'argent, j'en ai perdu beaucoup. Et puis j'ai cessé de jouer. » Ludovic réclame autre chose. « Ah ! bien, j'ai perdu mon père. Et aussi un oncle. — Passe les morts. — J'ai eu beaucoup de maîtresses. — Tu les as aimées ? — Ah, non, tu ne voudrais pas. Pas une seule. Elles m'ont toutes trompé, je n'en ai gardé aucune plus d'un an. » Il se rappelle soudain qu'il a fait aussi un voyage en Méditerranée. « Epatant, formidable. — La vie se réduit donc à des mots pour les hommes libres », s'écrie Ludovic ; et nous comprenons brusquement que La Brebis, le muet, est un homme vrai, un homme sans les mots. Ainsi c'est à cette misère, à ce dénuement que se réduit la vie libre dont Ludovic a eu la nostalgie pendant ses années de prison. Au fait, l'homme libre, n'était-ce pas lui ? Ce qui est certain, c'est que le regard que jette sur l'existence dite normale un homme à peine dégagé de la captivité fait apparaître cette existence dans une lumière inconnue où elle prend figure de cauchemar. Il n'y a pas lieu d'insister sur le dénouement de la pièce, qui est assez arbitraire. Ludovic s'enfuit à la nage avec La Brebis. Ce qui importe, c'est qu'ici, comme dans *Jézabel*, le seul personnage dramatique soit flottant entre deux mondes, celui des réprouvés, celui des gens honorables. Notons bien, une fois pour toutes, qu'il n'est pas question, pour Anouilh, de prendre à son compte un romantisme qui exalterait les êtres sans aveu. Il les voit tels qu'ils sont : ignobles ; il nous fait respirer leur puanteur. Il insistera même invariablement avec une complaisance significative sur tout ce qui en eux est propre à éveiller le dégoût. Seulement, si de leur côté s'étale une impudence offensante, de l'autre, n'est-ce pas le mensonge qui règne, une autre turpitude ? Peut-être n'y a-t-il pas lieu de se demander lequel de ces deux mondes vaut mieux que l'autre ; la question a-t-elle seulement un sens ? Tout au plus pourrait-on dire, me semble-t-il, que les infâmes ont du moins l'excuse de leur misère, de leur indigence ; tout ne se passe-t-il pas comme s'ils se trouvaient dotés par là d'une véritable créance — mais sur qui ? C'est ce qu'il est bien difficile de discerner. Quoi qu'il en soit, le drame naît à partir du moment où un être attaché vitalement au monde des gens sans aveu est néanmoins attiré par les valeurs supérieures que l'autre monde fait briller à ses yeux comme une enseigne lumineuse dont il est dupe.

Il ne faudrait, du reste, pas simplifier à l'excès. Il se peut, après tout, que Jacqueline, dans *Jézabel*, soit vraiment une noble créature. La pièce ne la soumet pas à l'épreuve authentique qui permettrait seule de nous fixer sur ce qu'elle est au fond d'elle-même. Dans *la Sauvage*, l'auteur a chargé le magnanime Florent d'un amas de vertus sous lequel il semble étouffer et fléchir comme sous un monceau de couvertures qu'on aurait fort indiscrètement jeté sur ses épaules. L'auteur n'a pas voulu que Florent fût contaminé par le monde où il vit ; il n'y a en lui ni hypocrisie, ni mauvaise

foi. Et il fallait bien qu'il en fût ainsi pour que le problème qui se pose à la Sauvage se présentât dans sa pureté, pour qu'elle fût placée dans ce que la philosophie contemporaine appelle une situation limite. Florent, qui est beau et riche, et qui est par surcroît un grand musicien, a arraché Thérèse à un père ivrogne, à une mère proxénète ; il lui apporte non seulement un grand amour, mais tout le luxe qui peut convertir cet amour en œuvre d'art. Mais c'est justement ce bonheur inespéré, inouï que Thérèse ne pourra pas supporter — et cela bien qu'elle aime Florent. C'est comme si toutes ces grâces que la vie lui octroie faisaient affleurer en elle la conscience douloureuse, implacable des liens qui la rattachent au monde qu'elle est appelée à renier. Ne pourrait-on pas dire ici encore que le monde des gens sans aveu, du moment où nous lui appartenons en quelque manière, assume un caractère sacré aussitôt que nous tentons de le répudier — si bien qu'il nous attire invinciblement dès l'instant où nous nous apprêtons à rompre avec lui ? Peut-on dire que Thérèse refuse le bonheur ? Seulement à condition d'entendre par refus une inhibition qui trouve ses racines dans les profondeurs de l'être. Songeons au fiévreux qui refuse la nourriture. Il ne peut plus manger, il ne tolérerait pas la nourriture qu'on veut lui faire prendre ; son seul aspect le révolte. Il en est exactement de même pour la Sauvage, et, nous le verrons, pour Antigone. Ceci revient à dire que pour Anouilh une certaine prise de conscience de la condition humaine semble exclure la possibilité même du bonheur. J'évoquerai à ce sujet une expérience personnelle. Je causais il y a quelques jours avec une jeune fille qui a vécu deux ans dans un camp de concentration en France. Elle y faisait fonction d'infirmière, et assista à des dizaines de déportations, s'employant à équiper et à réconforter les malheureux qu'on embarquait pour la mort, sans d'ailleurs rien ignorer du sort qui les attendait. Elle me disait avoir connu après la libération une période où il lui semblait impossible de vivre. Le monde, pendant ces années affreuses, s'était révélé à elle incompatible avec ce que nous appelons les exigences de la vie ; continuer à vivre, c'était, à ses yeux, trahir tous ceux qu'elle avait eu à mettre en route pour l'anéantissement. A une telle angoisse, seule une religion positive peut apporter une réponse. Mais les héroïnes d'Anouilh, je l'ai dit, ignorent qu'il peut exister une voie de rachat et de salut. Il importe seulement de reconnaître que leur révolte est authentique, et que l'éloquence parfois un peu romantique avec laquelle elle s'exprime recouvre le sentiment le plus spontané, le plus vrai, de l'univers inacceptable où nous sommes incompréhensiblement jetés. On comprend très bien, dans ces conditions, pourquoi le drame semble parfois se limiter chez Anouilh au débat qui met une conscience aux prises avec elle-même en présence d'un monde grimaçant. Il en est ainsi manifestement dans *le Voyageur sans Bagages*.

Quelle qu'ait été l'influence du *Siegfried* de Giraudoux sur la conception même de cette pièce, il est de toute évidence qu'elle se relie directement à celles dont j'ai parlé. « Le rayer de ma vie, s'écriait Marc dans *Jézabel* en parlant de son père, avec sa figure verte et ses mains sur le ventre. Te rayer de ma vie, toi aussi. Devenir enfin un orphelin, un orphelin sans souvenirs. » L'amnésie peut bien apparaître comme une libération à qui craindrait de subir trop lourdement le joug des servitudes familiales. Gaston, dans le *Voyageur sans Bagages*, a reçu cette grâce ; il a perdu la mémoire

à la suite d'une commotion pendant la guerre. Mais la duchesse Dupont-Dufaure croirait manquer à tous ses devoirs de dame patronnesse si elle ne s'évertuait pas à restituer à l'amnésique sa famille perdue. Le malheureux va donc avoir à affronter successivement les familles qui viennent pour le reconnaître, et, ce qui est bien plus grave, à « essayer » chaque fois le passé qu'on vient lui présenter comme ayant été le sien. L'intérêt et l'originalité de la pièce sont en réalité concentrés dans cette confrontation entre le Gaston d'aujourd'hui et un Gaston hypothétique qui s'offre à lui comme ayant été lui-même et qu'il s'agit, pour lui, d'assumer. L'habileté du dramaturge consistait ici à inventer une série d'expériences ou de tests qui contraindraient Gaston à reconnaître son identité non morale, mais psychique, avec le triste personnage qui lui est ainsi « apporté » et dont il lui est donné de mesurer l'abjection. Cette identité n'est cependant qu'une donnée, un fait brut ; l'horreur qu'elle inspire à Gaston est un autre fait sans doute bien plus essentiel et plus chargé de signification que le premier ; et l'auteur approuve assurément Gaston lorsque celui-ci s'affuble d'une défroque plus acceptable que le hasard a mise à sa portée — bien qu'il sache pertinemment que ce passé-là n'est pas, ne peut pas être le sien.

L'importance centrale du *Voyageur sans Bagages* dans l'œuvre d'Anouilh me semble résider dans le fait qu'ici, mieux peut-être que partout ailleurs (sauf dans l'acte I du *Rendez-Vous de Senlis*), le tragique s'articule au bouffon. Il faut bien reconnaître cependant que cette articulation elle-même tend à se disjoindre à mesure que la pièce progresse. Le personnage divertissant de la duchesse disparaît, et ce qui surgit au premier plan, c'est la famille Renaud avec ses scandales plus ou moins étouffés ; c'est surtout la révolte de Gaston contre ce « lui-même » qu'il désavoue et ce monde que sa conscience repousse. La similitude entre la situation fondamentale du héros de *Jézabel* et celle du *Voyageur sans Bagages* saute aux yeux. Mais ici les données ont été manipulées de telle façon par le dramaturge qu'une récusation devient possible qui semble inconcevable aussi bien dans *la Sauvage* que dans *Jézabel*. Mais il n'y a place pour le comique, remarquons-le, qu'à la faveur des procédés, des artifices qui viennent mettre du jeu dans la situation fondamentale, alors que celle-ci, considérée dans sa rigueur, nous impose une option absolue et tragique.

On pourrait sans doute montrer soit à propos de *Léocadie* et du *Rendez-Vous de Senlis*, soit en ce qui concerne l'*Invitation au Château*, que dans tous les cas l'auteur intervient par l'intermédiaire d'un de ses personnages pour introduire dans cette réalité compacte et dure à laquelle chacun de nous se cogne dans la vie des éléments de mise en scène à la faveur desquels une certaine détente devient possible ; par là prend naissance un divertissement qui s'apparente au ballet ou à la Commedia dell'Arte. Se tromperait-on en pensant que la fonction propre qui incombe à l'élément de mise en scène qu'il incorpore à ses drames consiste à lui permettre de remonter une certaine pente sur laquelle il risquerait à tout moment de se laisser glisser vers la misanthropie, vers la haine de soi et vers la mort ? Certes, le comique d'Anouilh n'a, à aucun moment, la franchise du comique classique — celui de Molière, de Courteline, disons même de Feydeau. Il est, en quelque manière, affecté — certains diront infecté — par un pessimisme romantique qui lui confère sa qualité stridente. Ceci est encore sensible dans la seule pièce entièrement comique qu'il nous ait donnée, *le Bal*

des Voleurs. On découvre à la fin que l'excentricité, l'extravagance de Lady Hurf est à base d'ennui et même de désespoir. Ce comique n'en est pas moins une sauvegarde, un véritable contre-poison, le moment critique où Anouilh est aujourd'hui parvenu ; c'est, j'en suis persuadé, sur cet élément-là qu'il lui faudra s'appuyer pour opérer le mouvement de conversion que semble annoncer *Médée*, nous le verrons tout à l'heure, et dont lui-même a, de toute évidence, reconnu la nécessité.

Cet élément fait à peu près défaut dans les trois ouvrages qui constituent comme la chaîne centrale du massif, je veux dire *Eurydice*, *Antigone*, *Roméo et Jeannette*. En revanche, le gouffre de la mort y est partout béant, l'aspiration, ne disons pas *à* la mort, mais plutôt *par* la mort y est invariablement présente. *Eurydice*, qui n'a été jouée encore que sous l'occupation, et qu'il faudra bien reprendre un jour, est sous ce rapport une œuvre particulièrement significative.

Pour la première fois, l'élément mythique fait son apparition dans ce théâtre. Il se réduit à vrai dire encore à peu de chose. L'action se déroule parmi quelques-uns des décors les plus lamentables que puisse nous proposer la vie provinciale : un buffet de gare, une chambre d'hôtel meublé ; Orphée est un musicien ambulant, Eurydice est une comédienne ; ils suivent la voie qui leur a été tracée par un père gélatineux, par une mère proxénète. Chacun d'eux, avant leur rencontre, malgré bien des souillures accidentelles, est demeuré étrangement pur — comme Thérèse dans *la Sauvage* — au milieu de cette fange accumulée par la vie, par la misère. Et ils se prennent l'un pour l'autre d'un sentiment sans commune mesure avec tout ce qu'ils ont éprouvé jusqu'alors. Voici qu'Eurydice s'engage à être pour Orphée « toutes les femmes » ; elle sera même mystérieuse, s'il le faut, quoique ce ne soit pas son genre. « Il suffit de ne penser à rien, c'est à la portée de toutes les femmes. — Quelle folle ! s'écrie Orphée. — Je le serai, comptez-y ! Et sage aussi, et dépensière, et économe, — et docile comme une petite odalisque qu'on retourne dans le lit ; ou terriblement injuste les jours où vous aurez envie d'être un peu malheureux à cause de moi. Oh ! ces jours-là seulement ! soyez tranquille... Et puis ce sera compensé par les jours où je serai maternelle — si maternelle que j'en serai un peu agaçante — les jours de furoncle ou de mal de dents. Enfin il me restera les bourgeoises, les mal élevées, les prudes, les ambitieuses, les excitées, les molles pour les jours creux. » Ils laisseront partir sans eux la tournée lamentable qui défile, comme dans *les Ratés* de Lenormand, auxquels il est impossible de ne pas songer. Il est intéressant de noter ici combien il est rare que les personnages d'Anouilh exercent de véritables métiers, de véritables professions. Ils ont, le plus souvent, quelque chose d'interlope ; et ceci me paraît tout à fait significatif. Il est permis de penser qu'un être vitalement engagé dans une activité réelle est par là même, dans une large mesure, soustrait aux hantises qui peuplent ce théâtre et lui donnent son caractère propre.

Orphée et Eurydice sont seuls ; vont-ils pouvoir s'abandonner à leur amour ? Mais un homme s'est jeté sous l'express — un homme qui aimait Eurydice — et qu'elle a éconduit parce qu'elle ne l'aimait pas. Et la Mort fait son apparition sous les traits d'un individu en imperméable qui pourrait être un inspecteur de la police et qui répond au nom de M. Henri. Mais rien n'est moins fortuit que cette intervention. L'amour, pour Anouilh, crée au

sein de la vie un contre-courant ; il entretient avec la mort une complicité active. Parce qu'Eurydice n'a pas l'espoir que leur amour puisse se maintenir au point de perfection ; parce qu'il y a, d'ailleurs, près d'elle, pour menacer leur bonheur l'homme qui a été son amant avant qu'elle connaisse Orphée, et qui paraît décidé à en instruire celui-ci ; parce que le passé ressurgira fatalement avec toute sa puissance de fascination destructrice, elle s'en va... Mais le car de Toulon qui l'emmène accroche un camion-citerne ; elle est atteinte, on croit qu'elle est morte. Cependant l'amant a fait à Orphée les pires révélations ; il ne sait plus ce qu'il doit penser d'Eurydice et supplie M. Henri, qui paraît doué de pouvoirs surnaturels, de la lui rendre. Effectivement il la lui restitue, sans que nous puissions savoir si c'est là une Eurydice-fantôme ou une Eurydice-réalité — et d'ailleurs, quel est le sens de cette distinction ? Mais cette confrontation n'arrache pas Orphée au sentiment de sa solitude. En apparence on est là tous les deux : en réalité on est seul. « Deux prisonniers qui tapent contre le mur du fond de leur cellule. Deux prisonniers qui ne se verront jamais. » Au vrai, c'est seulement dans la mort qu'Orphée pourra retrouver Eurydice ; M. Henri prend la peine de lui expliquer doucement pourquoi il doit en être ainsi. « Pourquoi hais-tu la mort ? La mort est belle. Elle seule donne à l'amour son vrai climat. Tu as écouté ton père te parler de la vie tout à l'heure. C'était grotesque, n'est-ce pas ? C'était lamentable Eh bien ! c'était ça... cette pitrerie, ce mélo absurde, c'est la vie. Cette lourdeur, ces effets de théâtre, c'est bien elle. Va te promener là-dedans avec ta petite Eurydice ; tu la retrouveras à la sortie avec des taches de mains plein sa robe, tu te retrouveras, toi, étrangement fourbu. Si tu la retrouves, si tu te retrouves, je t'offre une Eurydice intacte, une Eurydice au vrai visage, que la vie ne t'aurait jamais donnée. La veux-tu ? » Il lui ordonne de regarder son père qui est là, dormant, ronflant. « Regarde bien. Les gens croient que l'usure de la vie sur une face, c'est l'épouvante de la mort. Quelle erreur ! L'épouvante, au contraire, c'est de retrouver la fadeur, la mollesse des visages de quinze ans, caricaturés, mais intacts, sous ces barbes, ces lorgnons, ces airs dignes. C'est l'épouvante de la vie. Ces adolescents ridés, toujours ricaneurs, toujours impuissants, toujours veules et de plus en plus sûrs d'eux — ce sont les hommes. Regarde bien ton jeune père, et pense qu'Eurydice t'attend. »

Sous les fioritures un peu douteuses de l'expression, sachons reconnaître ici une intuition authentique, et qui n'est peut-être pas après tout si différente de celle qui s'affirme dans les pages mémorables du *Temps Retrouvé*. A mon sens il serait faux, il serait inique de porter au compte de la « littérature » un sentiment comme celui-là, qui s'enracine dans une expérience, celle de la flétrissure qui s'attache au fait même de vivre, de continuer à vivre — au sens végétal du mot, de « pousser ». Certes on peut, on doit penser que pour une conscience immunisée contre les atteintes du morbide, il existe des intuitions compensatrices ; mais sachons reconnaître aussi que ces intuitions-là paraissent étrangement aveuglées dans un monde qui perd chaque jour davantage le sens de l'espérance et des réalités où celle-ci s'incarne : une famille, une cité, une église.

Dans *Antigone*, l'auteur ne tentera plus rien qui ressemble à l'espèce de transposition malgré tout assez arbitraire que présentait encore Eurydice. Il dénonce pour la première fois le compromis qu'il avait tenté de réaliser

entre le mythe et la vie contemporaine. Nous sommes bien à Thèbes, les protagonistes sont ceux que nous connaissons depuis toujours, un personnage-prologue nous les présente familièrement, car ils sont assis devant nous, et on nous les désigne les uns après les autres. Toutefois, cette fidélité aux données traditionnelles n'est qu'apparente ; l'auteur n'a pas craint de remodeler le personnage même d'Antigone de telle façon qu'il est réellement méconnaissable. Nous ne trouverons plus trace chez lui de cette piété fondamentale, de ce respect religieux de la loi non écrite qui confère en particulier à la tragédie de Sophocle son sens sublime. Antigone est avant tout ici une petite créature entêtée, intraitable, une sœur de la Sauvage. « Combien de fois je me suis dit, s'écrie la vieille nourrice, mon Dieu ! cette petite, elle n'est pas assez coquette ! Toujours avec la même robe, et mal peignée. Les garçons ne verront qu'Ismène, avec ses bouclettes et ses rubans, et ils me la laisseront sur les bras. » En fait, c'est cependant de cette espèce de sauvageon qu'Hémon s'est épris (de même que dans *Roméo et Jeannette*, Frédéric, le futur notaire, délaissant la sage institutrice à laquelle il était fiancé, s'éprendra de Jeannette, la sœur, qui ignore toute pudeur et toute loi). Mais dans ces conditions il faut bien reconnaître que l'acte sacré autour duquel gravite la pièce, la sépulture refusée par Créon aux mânes de Polynice, n'apparaît plus que comme une sorte de prétexte donné à Antigone pour montrer sa nature intraitable. Et là est, sans aucun doute, le vice interne de la pièce. On peut penser que l'auteur a ici considérablement dépassé les limites dans lesquelles une transposition peut être regardée comme légitime — limites que Giraudoux, par exemple, a, en général, assez soigneusement respectées. Sans doute était-il irrationnel de croire qu'on pouvait ici sauvegarder la matérialité de l'événement tout en transformant radicalement la nature spirituelle, l'intention fondamentale du personnage principal. Car justement, dans ce cas, cette matérialité de l'événement se réduit à un pur non-sens, si elle est détachée d'une certaine ambiance religieuse qui seule lui confère une signification. On peut penser que la carence religieuse presque absolue que l'on constate chez l'auteur explique cet abus, cette méconnaissance. Il faut ajouter, il est vrai, que l'immense succès obtenu par la pièce, au moins en France, trahit, de la part des spectateurs une déficience spirituelle toute semblable. Mais ce qu'il convient surtout de faire ressortir, c'est l'extraordinaire ingéniosité avec laquelle Jean Anouilh a réussi à compenser — non certes au plan de la pensée, mais sur un terrain purement dramatique — ce défaut, ce manque essentiel. Il a imaginé un Créon non point féroce et inhumain, mais au contraire compréhensif et tout disposé à pardonner une faute qu'il porte au compte de la jeunesse et de la sottise. Il est fermement décidé à faire tout ce qui est en son pouvoir pour n'avoir pas à sévir contre Antigone ; encore faut-il pour cela qu'elle s'engage à ne pas renouveler le geste par lequel elle s'est une première fois exposée à subir toutes les rigueurs de la loi. Mais Antigone entend justement lui démontrer qu'il n'est pas libre d'agir comme il le veut, qu'il est prisonnier de ce rôle de chef d'Etat qu'il a assumé, qu'il est condamné à se montrer implacable, bref, que c'est lui, le roi, qui est véritablement l'esclave. Il va user des arguments les plus forts pour lui prouver que ce qu'elle veut faire est absurde. Qu'elle sache bien, d'ailleurs que c'est à contre-cœur qu'il a laissé pourrir ce cadavre au soleil. S'il s'est résolu à prendre ce parti répugnant, c'est qu'il ne peut se

faire aucune illusion sur les brutes qu'il gouverne ; c'est par de tels moyens seulement qu'on peut leur apprendre à obéir. « C'est le métier qui veut ça. » Ce qu'on peut discuter, c'est s'il faut le faire ou non, mais si on le fait, il faut mettre de côté tout respect humain ; la délicatesse va de pair avec la lâcheté. « Mais pourquoi faites-vous ce métier ? » demande Antigone. Simplement parce qu'il n'aurait pas jugé honnête de décliner la tâche qui s'offrait à lui. « Eh bien, tant pis pour vous, s'écrie Antigone. Moi, je n'ai pas dit oui. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse à moi, votre politique, votre nécessité, vos pauvres histoires ? Moi je peux dire non encore à tout ce que je n'aime pas, et je suis seule juge. Et vous, avec votre couronne, avec vos gardes, avec votre attirail, vous pouvez seulement me faire mourir parce que vous avez dit oui. » Observons en passant que tout ce qui demeure ici du sens sacré qui animait la véritable Antigone, c'est la revendication toute négative du droit au refus. Et l'on pourrait se demander si effectivement la liberté, pour une infinité de nos contemporains, ne présente pas une valeur toute négative. De ce point de vue la pièce d'Anouilh, avec le profond retentissement qu'elle a trouvé en beaucoup de consciences, apparaît comme le témoignage d'un fait capital : la funeste dissociation qui s'est opérée de nos jours entre la liberté et les valeurs positives auxquelles celle-ci devrait normalement se subordonner.

Créon va entreprendre de montrer à Antigone quelle sorte d'individu était ce Polynice pour lequel elle est prête à mourir. « Un petit fêtard imbécile, un petit carnassier dur et sans âme. » D'ailleurs Etéocle ne valait pas mieux. C'est seulement parce qu'il était du bon côté qu'on a fait de lui un héros. Il avait essayé, lui aussi, de faire assassiner son père, de vendre Thèbes au plus offrant. « Nous avions affaire à deux larrons en foire qui se trompaient l'un l'autre en nous trompant, et ils se sont égorgés comme deux petits voyous qu'ils étaient, pour un règlement de comptes. » Ils se sont embrochés mutuellement, la cavalerie argienne leur a passé sur le corps. Quand on les a retrouvés, ils étaient en bouillie, méconnaissables. On ne sait même pas si c'est le cadavre d'Etéocle ou celui de Polynice qui se décompose là-bas, hors de la cité. Ainsi, de minute en minute, l'acte qu'Antigone a résolu d'accomplir se vide de son sens et paraît plus absurde, plus dérisoire. Un moment elle semble hésiter. Mais Créon commet alors la faute d'évoquer le bonheur qu'elle connaîtra auprès du noble et charmant Hémon. « Tu l'apprendras toi aussi trop tard ; la vie, c'est un livre qu'on aime, c'est un enfant qui joue à vos pieds, un outil qu'on tient bien dans ses mains, un banc pour se reposer le soir devant sa maison. Tu vas me mépriser encore, mais de découvrir cela, tu verras, c'est la consolation dérisoire de vieillir. La vie, ça n'est peut-être tout de même que le bonheur. — Le bonheur, murmure Antigone. Quel sera-t-il, mon bonheur ? Quelle femme heureuse deviendra-t-elle, la petite Antigone ? Quelles pauvretés faudra-t-il qu'elle fasse, elle aussi, jour par jour, pour arracher avec ses dents son petit lambeau de bonheur ? Dites, à qui devra-t-elle mentir, à qui sourire, à qui se vendre ? Qui devra-t-elle laisser mourir en détournant le regard ? » Comme chez la Sauvage, comme chez Jeannette, l'esprit de démesure est en elle ; elle est incapable de se contenter de l'au jour le jour, du petit à petit, que comporte ce qu'on appelle la vie. Il lui faut tout immédiatement. Elle n'acceptera pas de nouer avec la vie une complicité déshonorante. Mais, remarquons-le bien, il ne s'agit ici que d'une fausse

plénitude — une plénitude qui est un vide. Une liberté qui n'est que volonté de refus ne peut que se ruer vers la mort.

Il n'y a, bien entendu, aucun sens à soutenir, comme l'ont fait avec une insigne mauvaise foi ses adversaires politiques, qu'Anouilh prend parti pour Créon contre Antigone. Certes Créon « a raison » ; il faut bien, pour mener les misérables créatures que nous sommes, qu'il y ait des hommes pour assumer ce qu'on appelle les responsabilités du pouvoir, comme il faut des hommes pour curer les égouts. Mais si Créon a raison, c'est peut-être là justement sa faiblesse, car nous sommes jetés dans un monde où avoir raison ne signifie peut-être rien, et où la noblesse pourrait bien être du côté des êtres absurdes et intraitables qui se refusent à jouer le jeu déshonorant de l'existence assagie.

Je ne parlerai pas longuement ici de *Roméo et Jeannette*, où reparaissent tous les thèmes que j'ai signalés dans les pièces précédentes. Ce qu'on pourrait peut-être toutefois faire remarquer, c'est que le personnage qui exprime dans la pièce ce qu'il y a de plus cynique et de plus désespérant dans la philosophie d'Anouilh, Lucien, le frère de Julia et de Jeannette, est un maniaque, un obsédé. Il ne paraît vraiment pas possible de le regarder tout à fait comme le porte-parole de l'auteur. Tout se passe dans ces conditions comme si ce dernier paraissait ici prendre du champ par rapport à ce que nous étions fondés à considérer comme sa pensée. Ecoutez, par exemple, ce Lucien ricaner devant son père endormi : « Ça ne vous donne pas le petit frisson, ce cadavre la bouche ouverte ? Comme il a l'air surpris ! C'était donc ça la vie ? On aurait dû m'avertir. Trop tard, cher ami, beaucoup trop tard. Dormez donc. Prenez tranquillement votre petit acompte de mort. Mais ne ronflez pas, sinon je siffle ; j'aime les morts discrets. » Et aussitôt après, regardant Julia et sa future belle-mère qui s'affairent dans la cuisine : « Regardez-les, les fourmis. Et ça frotte, ça récure là-bas dans la cuisine, ça croit tenir la vérité comme le manche d'une casserole, ça ne se doute de rien... J'adore les ménagères, moi ! C'est l'image de la mort. Comme ça doit être drôle, vu de loin, toutes ces malheureuses qui frottent inlassablement le même petit coin du décor, jour après jour, pendant des années et des années, vaincues chaque soir par la poussière... » Combien il est manifeste que ce n'est pas Anouilh qui parle ici, mais une certaine humeur d'Anouilh, une exaspération plus ou moins freinée dans la vie et qui s'exhale enfin librement. Mais c'est surtout vers la fin de la pièce que le pessimisme apparaîtra comme placé entre guillemets ; tout semble montrer que l'auteur tend à s'y affranchir enfin du romantisme douteux qui entourait la mort d'un halo séducteur. Lorsque Jeannette, après que Frédéric a rompu avec elle pour renouer ses fiançailles, aura vainement cherché à le tenter par le mirage de la « mort d'amour », du suicide à deux, Frédéric lui déclarera tout net que « la mort ne résout rien ». Elle escamote, ratant son coup, oubliant derrière elle « cette grosse caricature qui se déforme et empuantit ; cette énorme chose honteuse qu'on ne sait plus soudain où cacher ». Il n'y a que les enfants, il n'y a que ceux qui n'ont jamais veillé de cadavres pour la parer encore de fleurs et croire qu'on doit mourir à la première ride ou à la première peine. « On doit vieillir. On doit sortir un jour de son monde d'enfant et accepter que tout ne soit pas aussi beau que lorsqu'on était petit. — Je ne veux pas devenir grande, rétorque Jeannette. Je ne veux pas apprendre à

dire oui. Tout est trop laid. — Peut-être. Mais cette horreur et tous ces gestes pour rien, cette aventure grotesque, c'est la nôtre. Il faut la vivre. La mort aussi est absurde. » Seulement, lorsque quelques instants plus tard, il verra Jeannette s'avancer au-delà de la marée, il s'élancera, sans doute dans l'espoir de l'arracher à la mort, mais en fait pour partager son destin. Ainsi l'amour, une fois de plus, a fait son office. « Amour, triste amour, s'écrie Lucien, tu es content ? Cher cœur, cher corps, chère romance. Est-ce qu'on n'a pas des métiers à faire, des livres à lire, des maisons à bâtir ? Est-ce que ce n'est pas bon aussi, le soleil sur la peau, le vin frais dans le verre... » J'abrège le couplet, car c'est bien un couplet. Créon, remarquons-le, ne s'exprimait pas autrement. Mais, comme je l'ai dit, il était impossible de ne pas se demander si son erreur n'était pas précisément d'avoir raison. Ici il n'en va certainement plus de même. L'unisson qui s'établit entre le Frédéric d'avant le geste final et le frère de sa fiancée laisse clairement paraître la pensée de l'auteur. Anouilh s'éloigne de ses héroïnes, il cesse de faire corps avec elles. Et peut-être — une phrase que j'ai citée plus haut tend à le faire croire — peut-être comprend-il que cette nécrophilie dont il a souffert si longtemps présentait un caractère infantile. Dans une remarquble étude posthume sur le suicide qui a paru dans un numéro d'*Esprit*, le philosophe P. Landsberg rappelait, après Stekel, que « le désir de la mort qui se trouve déchaîné par la volonté quand la tentation du suicide devient notre maître est psychologiquement le désir d'une régression à l'état pré-natal. Disparaître : ne plus donner prise... Le dieu ou plutôt les dieux du suicide nous précipitent au sein obscur de la mère ». Et il ajoute avec profondeur que « c'est son caractère de régression qui exclut toute comparaison entre le suicide et la lutte normale de l'homme contre les souffrances ». Peut-être est-ce à la lumière de cette hypothèse qu'il y aurait lieu de reconsidérer toutes les pièces antérieures, et en particulier *Jézabel*. Mais ce qui paraît certain c'est qu'à l'heure présente, le douloureux sevrage a réellement pris fin. De cette maturation, j'estime que *Médée*, qui est la dernière en date des pièces de Jean Anouilh, puisqu'elle date de 1946, et qui clôt le volume des *Nouvelles Pièces Noires*, nous apporte une confirmation décisive.

L'œuvre est puissante ; l'auteur ne s'y est pas octroyé les licences probablement illégitimes, qu'il s'était données dans *Antigone*. Sans doute Médée, c'est si l'on veut une Jeannette qui aurait vécu et se serait attaché quelque temps Frédéric par les chaînes redoutables de la complicité. Pourtant Jason va épouser Créuse ; il juge Médée ; il la rejette tout en ayant pitié d'elle — et refuse de lui donner la mort comme elle le supplie de le faire. « Je ne veux pas de ta mort non plus. C'est encore toi, la mort. Je veux l'oubli et la paix. » Mais elle refuse la pitié : c'est la lutte qu'elle exige. Lutte dérisoire. « Tu as l'air, dit-il, d'une petite bête éventrée qui se débat, empêtrée dans ses tripes et qui baisse encore la tête pour attaquer. » Mais, devant cette pitié méprisante, c'est elle-même qui proclame son ignominie. « Tout ce qui est noir et laid sur la terre, c'est moi qui l'ai reçu en dépôt. Alors, puisque tu le sais, pourquoi n'arrêtes-tu pas de me regarder ainsi ? » Mais lui se met alors en présence du lourd et profond passé, de cette étrange et sensuelle camaraderie qui fut la leur, de cette complicité qui a fait place à la haine. Mais en ce qui le concerne, cette haine est morte. Et sans doute Médée tourne en dérision cette vie honorable à laquelle il

s'est converti et où son mariage avec Créuse va l'introduire. Cependant il demeure insensible à ces insultes. Son parti est pris : il est devenu un homme. Et Médée pourra bien perpétrer le double infanticide comme un maléfice destiné à réveiller du moins la haine de Jason, dans l'espoir de régner encore sur lui. C'est en vain. Elle s'écroule dans les flammes qui enveloppent sa roulotte de bohémienne. Jason est de force à résister maintenant, serait-ce à la tentation de la haïr et d'assurer ainsi sa survie. « Oui, je t'oublierai. Oui, je vivrai, et malgré la trace sanglante de ton passage à côté de moi, je referai demain avec patience mon pauvre échafaudage d'homme sous l'œil indifférent des dieux. »

Il m'est tout à fait impossible de ne pas attacher à cette fin une signification symbolique. Pour la première fois, me semble-t-il, le charme est perçu comme maléfice, et du coup il est rompu. L'adieu de Jason à Médée, c'est l'adieu d'Anouilh à son œuvre antérieure, l'adieu à cette âme révoltée dont le secret semble bien résider en quelque nostalgie ombilicale presque informulable, et enfouie profondément hors des prises de la raison.

La question est de savoir si en accédant à l'âge viril, en acceptant le monde et ses contraintes, Anouilh ne se fermera pas à lui-même les portes du tragique. Cette veine de feu ne va-t-elle pas s'interrompre ou se perdre, comme certaines rivières du Jura ? L'avenir seul en décidera, et toute conjecture sur ce point serait arbitraire. Ce que je crois fermement, c'est qu'en attendant qu'il lui soit donné de se former du drame humain une conception plus centrale et plus mâle, c'est sur ses dons comiques qu'Anouilh devra d'abord compter. Il se peut, d'ailleurs, que ceux-ci subissent eux-mêmes un renouvellement, du fait de la crise qui touche à son dénouement. Ce qui me paraît clair, c'est qu'on peut et qu'on doit faire confiance à un écrivain dramatique qui est immunisé par l'exigence de sincérité qu'on discerne dans tous ses ouvrages contre les poisons de la réussite. Peu d'auteurs me paraissent moins grisés que celui-là ; sa lucidité et son courage me semblent sans défaut ; puisse-t-il entendre l'appel intérieur qui lui permettra de jeter sur la vie un regard renouvelé.

Ardèle, dont les lecteurs de la *Revue de Paris* ont pu apprécier l'extraordinaire mordant, ne nous éclaire pas absolument sur ce que pourra être l'évolution ultérieure de Jean Anouilh. Il est bien certain que la pièce, tout en se reliant aux œuvres précédentes, ne se situe pas dans le prolongement direct de la série qui va de *Jézabel* à *Roméo et Jeannette*. On ne peut pas dire que l'œuvre soit axée, comme *Antigone* et *La Sauvage* par exemple, autour d'un personnage en qui s'incarne le refus de la vie. Je serais tenté de dire que ce personnage ici se pulvérise. L'horreur de vivre et de ce que nous appelons aimer monte comme un arôme insoutenable de l'espèce de parterre humain qu'Anouilh a composé avec un art diligent et cruel. Un motif se compose qui finalement éclate dans les imprécations de la Générale. Il y a là, dramatiquement parlant, une progression d'une sûreté extraordinaire. Rarement, sans doute, l'obscénité foncière de l'existence a été dénoncée avec cette fureur. Seulement n'est-ce pas là une impasse ? Je demeure, quant à moi, persuadé qu'un très grand dramaturge ne peut pas s'en tenir à une attitude aussi négative devant la vie, et ceci est vrai même de l'auteur comique. Molière, à qui il faut toujours revenir, ne nous paraît peut-être aussi grand que par le merveilleux et presque informulable accord de la vie et de la

raison qui, malgré tout, persiste à l'horizon de ses œuvres maîtresses. Il y a là une dominante qu'on ne sacrifiera jamais impunément. La faiblesse relative de Bernard Shaw lorsqu'on le compare à Molière pourrait bien être liée justement à la disparition de cette dominante, à la notion pseudo-nietzschéenne de la force vitale dont il s'est en fin de compte satisfait et qui ne peut assurer l'équilibre durable d'une œuvre dramatique. Le danger auquel le théâtre d'Anouilh me semble exposé, c'est qu'en dernière analyse la pitié elle-même tend à se muer en dérision. Le visage ultime de cette œuvre nous apparaît grimaçant, mais la grimace ne peut pas être l'expression suprême d'une pensée théâtrale : celui qui méconnaît la noblesse et la grandeur du drame humain se condamne lui-même à se voir un jour condamné.

Nous avons été nombreux, il est vrai, après avoir vu le film de *M. Vincent*, à espérer qu'il y aurait peut-être là l'amorçage d'un développement nouveau, rien encore ne permet de décider si ce vœu sera ou non satisfait.

GABRIEL MARCEL

LE VERRE DE FIRMIN

FIRMIN en arrivait à penser, chaque fois qu'il se brossait les dents, que ce verre et son support lui avaient porté malheur. Car Jenny avait disparu le jour même où il l'avait fixé, ce maudit support, dans la paroi. Il l'avait fait pourtant très adroitement, ayant pris conseil de son frère Alexandre : avait enfoncé des chevilles de bois, puis les vis. C'était du bon travail. Mais nul n'avait revu Jenny au Café de la Gentiane.

Firmin en éprouvait de l'inquiétude, du dépit, et du découragement. Car ce verre et ce support, c'était la modeste amorce d'une espérance, d'une ambition. De ce verre pouvaient sortir, — qui sait ? — les rauquements des grands paquebots et la rumeur des palaces. Tout cela c'était pour beaucoup plus tard, quand la chance aurait souri. Et il fallait d'abord attirer Jenny dans cette chambre, où elle n'était pas encore venue.

La rue étroite recevait des saisons successives des signes plutôt que des dons. En été le soleil y creusait un puits d'or, vite comblé. Au printemps, il arrivait parfois qu'un merle, juché sur une haute cheminée, annonçât comme un speaker que le rossignol allait chanter ailleurs, dans les bois. Mais Dieu veille à ce que des compensations subtiles, des dédommagements, dont nous n'avons pas toujours conscience, soient établis entre les pauvres et les riches, entre les villas entourées de roses et d'iris, et les chambres des jeunes ramoneurs. Ainsi, l'azur qui dévale d'étage en étage, à sept heures du matin, jusque sur le trottoir mouillé, c'était quelque chose de plus beau que la Grèce tout entière. De la boutique italienne montait une mélodie dorée de Donizetti, et la forte odeur des estaminets se répandait en éventail sur l'étroite chaussée.

Firmin caressa le bras blanc d'Arlette qui balayait, comme chaque matin, la sciure au Café de la Gentiane. Vêtue d'une robe à ramages, en cotillon court, elle apportait, douce et coite, les croissants, le « crème », et les nouvelles de la veille. Dans ce café bruni par cent ans de tabagie, ces bras blancs faisaient régner on ne savait quel bonheur homérique. On ne voyait qu'eux dans la pénombre où luisaient vaguement des bouteilles aux couleurs fumées.

— Jenny? Elle est en prison : elle a fait le portefeuille d'un Bernois.

Firmin se sentit privé de tout ce qui n'était pas son intelligence. Peu à peu, tout revint graduellement, grâce à ce travail que l'humanité poursuit depuis des millénaires sur elle-même, pour dominer de souterrains prestiges. Firmin souffrait. Arlette s'en aperçut avant lui. Elle posa la main sur la sienne.

— C'est rien, dit-elle ; c'est moins que rien. Ils seront bien obligés de la relâcher, là-haut. Il y a des jurés. C'est sa première affaire.

***

Le quartier de Genève serré entre Saint-Gervais et le Rhône est très ancien. César fit couper là le pont qui reliait le territoire des Helvètes à celui des Gaulois. Beaucoup plus tard, on construisit de hautes maisons que le premier rayon de l'aurore rosit au-dessus de l'onde d'émeraude, face à la rive gauche toute brune encore. Firmin les connaissait bien, ces maisons. Il en ramonait les cheminées. Ainsi pénétrait-il comme le Diable boîteux dans les logis. Une partie de son existence se passait dans l'azur, parmi les hirondelles et les émanations sulfureuses. La suie donnait un éclat supplémentaire à ses yeux verts et dorés, et tout charbonneux qu'il fût pendant les heures de travail, Firmin aux dents éblouissantes eût pu devenir un don juan. Il était cependant sinon chaste, du moins sage ; son cœur préservé de tout dessein vulgaire par l'art. Celui de Corot. Firmin, le dimanche, peignait des étangs, des saules. « Quand je serai maître ramoneur, je me mettrai aux nymphes », disait-il. Et chaque soir il descendait (par l'escalier) au Café de la Gentiane, pour y dîner, tout propre, la cravate coquette, et le linge frais.

Le Café de la Gentiane était, dans cette rue étroite et populaire, inséré comme un livre dans une bibliothèque. Ce quartier, assez proche de la gare de Cornavin, est une sorte de réplique de celui des hôtels. Il aligne ses enseignes naïves où le voyageur rustique reconnaît avec bonheur les montagnes natales, le Mont Gibloux, le Vanil Noir, la Dent de Lys. Entre-t-on dans un de ces estaminets qu'on y retrouve l'accent même du village, une accorte patronne, et des servantes ardentes à vivre et indulgentes à autrui. La violence valaisane qui rappelle les vins de là-bas, l'Amigne, l'Arvigne, et ce perfide, cet ensorcelant Vin du Glacier y coudoie la voluptueuse nonchalance des Fribourgeoises. Aux parois des Helvétias enfumées offrent à la vue des appâts bitumeux, des rhododendrons brunis, des edelweiss havane.

Des Edelweiss! Le Café de l'Edelweiss était situé en face de celui de la Gentiane. On y dansait, le samedi soir, et l'accordéon y lançait autour des chevilles le lasso des mélodies serpentines. C'était là que Jenny, en ce soir de février où l'on entendait tomber des toits les créneaux de neige minés par la pluie, avait cédé...

Firmin ne lui avait jamais parlé. Il espérait le faire, avec douceur,

ce soir même du 21. Car cette jeune fille, un peu frileuse, vêtue d'un maillot à bandes roses et noires, lui plaisait depuis longtemps, avec sa tête très modelée, et son regard noir, venu de très loin. Elle était, elle aussi, une habituée de la Gentiane, pour le petit déjeuner. Firmin et elle se souriaient, sans s'adresser la parole. C'est qu'il était homme de réflexion, d'attente, de projets mûris. A ses yeux, une femme, c'était quelque chose qui tenait du menhir, un monument barbare posé devant vous, tout entouré par les charmes et les rites oubliés des anciens âges. Et Jenny, ce soir-là, ce soir où Firmin étrennait la chemise rose indien, et la cravate moutarde, avait préféré à la *Gentiane* respectable, l'*Edelweiss*, la Grande Porte, à la Porte Etroite.

Et Jenny était en prison.

***

Firmin ramona sans plaisir toute la quinzaine qui suivit. Sous la suie son visage était sombre. Le ciel, lui aussi s'était fait noir ; il semblait vouloir écraser la ville sous son ventre, comme une baleine. Les traîtrises du gel, du dégel, du verglas sur les feuilles de zinc, sur les ardoises obligeaient à des précautions. Firmin n'était point homme à se suicider par amour, certes, mais ma foi, s'il était écrit qu'il dût finir par la « boîte aux lettres » comme on dit dans le métier, autant que ce fût tout de suite.

Puis un jour, les fumées redevinrent fauves, avec un soupçon de rose, l'espoir revint. Firmin descendait du toit comme Ulysse remontait des Enfers. Des écailles bleues frissonnèrent sur le Rhône, la lumière insista chaque jour un peu plus longtemps. Dans la chambre de Firmin, elle faisait même étinceler, une minute, le verre des grands voyages. On sait que Guillaume Apollinaire savait par quelque communication mystérieuse le moment de la nuit où le soleil remonte vers l'horizon. Ainsi Firmin pressentait que Jenny, dans sa prison, se défaisait de liens maléfiques. C'était peut-être trop dire... Parfois, le jeune ramoneur s'accoudait, pensif à une de ces cheminées dites « bonnet de nonne », et laissait sa pensée vaguer dans les grandes houles d'ombre et de clarté que brasse le vent d'ouest ; à l'éblouissement succédait l'assombrissement, comme dans Beethoven, quand le thème revient en mineur, et en interrogation par les bassons et les violoncelles.

Une voix singulière se mit à parler tout près de lui, étouffée, colérique et sépulcrale.

— Est-ce que tu rêves, bon Dieu ! J'attends, moi !

Le patron, accroupi devant l'âtre de madame Moutard, au deuxième étage, attendait, en effet, la noire avalanche. Firmin se hâta de ramasser ses instruments de travail qui gisaient à ses pieds, ainsi que les roues dentées et les enclumes aux pieds de l'Industrie, et envoya le boulet, la collerette, la corde. Des mouettes criaient au-dessus de lui, dans le ciel pâle. Les peupliers de l'île Rousseau aux ramilles nues furent un instant

visités par une splendeur incarnadine, qui s'éteignit. C'est alors que Firmin eut l'idée de prendre conseil de son frère Alexandre.

Alexandre, employé au laboratoire de biologie, surveillait le fonctionnement d'un cœur de poulet qui, séparé de tous les autres organes, livré à lui-même au sens le plus précis de l'expression, battait, animé par du sang artificiel. Depuis douze ans, il ignorait les palpitations et la tachycardie. Alexandre, relayé par son collègue Philippe, était préposé à cette tâche qui satisfaisait son esprit plus que son cœur. Aussi avait-il le loisir, chaque matin, d'aller à la Centrale de la Bible — c'était une petite boutique, serrée entre une charcuterie et un bar-tabac — pour y tourner une page des Ecritures. Le Livre était exposé dans la vitrine, à l'intention des prostituées et des laveurs de voitures. Cette mission à la fois humble et sacrée, cet office bénévole rachetait aux yeux d'Alexandre ce que le contrôle du cœur de poulet avait d'impie. Ainsi, tournant la page, libérant la Parole, il lui semblait faire pardonner à la Science ce qu'elle pouvait avoir, parfois, d'inhumain.

La vertu d'Alexandre n'était point accablante. Il en doutait lui-même au point de se demander s'il s'était engagé dans la bonne voie. Une gravure en couleurs montrait cette voie avec une naïveté tudesque. La Porte Étroite, la source d'eau vive, la Maison des Diaconesses et, pour finir, la Jérusalem céleste. L'autre voie bifurquant dès le premier plan, s'ouvrait, très large, entre deux portiques. On s'y trouvait aussitôt près d'un groupe de messieurs et de dames, avec quelques officiers en casque à pointe, buvant du champagne dans ces flûtes qui servaient, sous Bismarck, lors des baptêmes ou des noces d'or des grands-parents. Puis, le pécheur entrait au Casino, pour jouer et danser. Ensuite, il lui fallait se faufiler entre deux sections d'infanterie qui se faisaient la guerre, et tout finissait par l'effondrement des villes dans des flammes attisées par des diables noirs.

Alexandre attendait son frère dans un de ces établissements appelés « Tempérances », où l'on ne sert pas d'alcool. Un écriteau autorise le client à fumer avec modération. Un petit araucaria, poignant sous sa poussière, mourait en odeur de sainteté. Alexandre s'attendait à voir, au fond du restaurant, quelque patronne malingre, quelque sombre abbesse, mais ce fut une rieuse et joufflue jouvencelle qui vint en pouffant servir le jus de pommes non fermenté. La Tempérance a ses surprises, la vertu ses grâces imprévues. Si Berthe de Morat avait le fou rire, c'est qu'elle voyait pour la première fois Alexandre, qui était, il est temps de le dire, phénoménal. De petite taille, et sans être obèse, il pesait cent dix kilos. « Tu ne pourrais passer que dans une cheminée d'usine », lui disait parfois Firmin.

Il ne faut point attendre des deux frères des propos très continus, un jeu serré de questions et de réponses. Leur conversation était elliptique et allusive : le prénom de Jenny, un geste vague vers l'araucaria...

— Je vois, dit Alexandre, en allumant une cigarette au menthol.
— Tu vois, hein?
— Je vois.

Il se renversa sur le dossier de sa chaise. La Mauvaise Voie, assurément, et non point celle qui mène à la Maison des Diaconesses. Mais était-elle sans retour, ne pouvait-on pas rebrousser chemin après le Casino, et, repassant devant les buveurs, sortir du Royaume où règne le Prince des Ténèbres? Certes. Et d'ailleurs, ce qu'il faut, ce n'est pas éviter la tentation, mais la vaincre.

— Oui, dit-il.
— Je pensais bien que tu dirais oui. Mais je voulais en être sûr. Adieu. Et ton poulet?
— Parfaitement régulier.

Ils sortirent. Et sur le trottoir, Alexandre, assez timidement, dit à son frère :

— Il y aura peut-être un signe. Ouvre l'œil!

Ils se séparèrent dans le crépuscule onctueux, au parfum d'amandes amères, qui noyait le boulevard et ses brumes électriques.

***

Le signe se manifesta. Une « sommation et notification » du juge à la Cour correctionnelle fut apportée à Firmin par le facteur. Firmin signa le reçu, un grand papier dont le texte était royal, le juge usant pour se désigner lui-même, du « nous » des souverains. Quelque chose comme le parchemin que, dès après la mort de Wallenstein, déplie le prince Piccolomini. Firmin avait été appelé par le sort à faire partie du jury, lors de la prochaine session. Il n'y attacha nulle importance, et se contenta d'informer son patron que le 12 mars, il était convoqué « là-haut ». Ainsi appelle-t-on, dans la ville du bas, commerçante, artisane et populaire, le palais de justice.

Car, s'il est vrai que « tout ce qui est bon arrive en dansant sur des pieds délicats », nous n'en avons jamais le pressentiment. Nous faisons au Hasard la part trop belle. Mais il n'est pas impossible que certaine zone de notre être intérieur ne perçoive les oracles. Firmin vécut une semaine singulière. Et d'abord, le ciel sembla, pendant huit jours, s'intéresser à l'affaire. Il y eut un orage, un de ces orages d'hiver si rares, puis une aurore boréale. Puis la neige tomba. Et deux jours après éclosaient les nivéoles. Les ramoneurs sont fort sensibles à tout le blanc de la nature. De tous les humains, ce sont eux qui vivent le plus près des dieux, et de cheminée en cheminée, ils font, sur le zinc ou les tuiles, les voyages des elfes.

Il arriva que Firmin dut ramoner la cheminée de Jenny. Madame Biconicot, la logeuse, n'était point, au demeurant, une propriétaire inhumaine. Cette personne chétive avait été douée d'une voix de maître d'équipage enroué par les tempêtes de l'Atlantique Nord. Et, tandis que Firmin

pénétrait dans cette pauvre chambre, où les agents de police avaient mis, aussitôt après l'arrestation, les choses en ordre, avec une piété qui révélait de l'attendrissement, madame Biconicot tonitruait en sourdine...

— La tentation, disait-elle, voilà toute l'affaire. Ah! Moi, je sais ce que c'est, tout comme la duchesse d'Angoulême. Elle n'avait plus un sou, la petite. Elle n'osait pas me le dire.

Firmin regardait, piqué au-dessus de la commode, un petit éventail de papier. Le lavabo était très propre. Un verre. Firmin pensa à son verre à lui, son verre de luxe. Deux petites mules en simili cuir étaient sagement posées sous le lit. Des rideaux verdâtres donnaient à cette chambre un jour de grotte aux scolopendres.

— Il faut que je débarrasse cette pièce, continua madame Biconicot de sa voix de volcan. J'ai un autre locataire.

— Bien sûr, dit Firmin.

La cheminée était assez belle, en marbre blond. Une photo déchirée en deux sur de vieux tisons, des bouts de cigarettes. Firmin fit fonctionner la bascule. Tout marchait à merveille, mais tandis qu'il gravissait l'escalier, il se demandait s'il n'aurait pas le vertige, pour la première fois.

Son patron l'attendait dans le grenier. Il vit que Firmin était pâle. C'était un homme, ce patron. On lui obéissait toujours.

— Tu vas rester dans la chambre, dit-il à son ouvrier. J'ai envie du toit, ce matin.

Firmin retourna donc dans l'appartement. La suie descendit, ensevelit les morceaux de la photo, les tickets de cinéma, et un disque de soleil vint se poser sur tout ce velours noir.

***

Le jour de l'audience, Firmin se brossa les dents avec grand soin. C'était au reste son habitude, mais ce matin, il insista. Il voulait, devant ces messieurs, paraître à son avantage, et qu'il éclatât, aux yeux des robins et des chats-fourrés, qu'un ramoneur peut être un gentleman. Arlette avait repassé le complet de cheviote bleue; d'instinct, Firmin choisit une cravate sévère. Puis, l'esprit vacant, le cœur lointain, il se rendit au palais de justice.

C'était un ancien hôpital, ce palais, construit lors de la vieillesse de Louis XIV. Une grandeur abrupte, une élégance roide, dont la majesté était indiscutable, mais la grâce presque dissimulée, fait que ce monument impose au vulgaire bien plus que la nudité gothique. Un jour grisâtre s'appliquait à toute chose comme les articles de loi.

Les citoyens appelés à titre de jurés fumaient des cigarettes dans une pénombre auguste, et dans un silence semblable à celui qui suivait un sermon de Bossuet. Un gendarme magnifique en son uniforme de grande tenue, bleu-noir, aux buffleteries blanches, au bicorne napoléonien, mais fleuri d'une cocarde rouge et jaune, vint ordonner à ces messieurs

d'entrer dans la salle. Il le fit avec une cordialité respectueuse, montrant ainsi qu'il révérait en eux les représentants du peuple. De même, dans les danses macabres paraissent le Roi, le Guerrier, la Courtisane, et le Bouffon. Et, tous ces hommes, quelques-uns barbus, d'autres calamistrés, fleurant l'eau de Cologne ou le rhum-citron ; des ébénistes et des employés au gaz, des commis de banque et des ouvriers électriciens, des réparateurs de pendules et des patrons coiffeurs, entrèrent à la queue-leu-leu dans une salle austère, comme il se doit, mais dont la vétusté des bancs et des gradins de bois avait on ne sait quel air villageois et bonhomme. Elle aurait pu servir à quelque représentation de lanterne magique. Une lumière glauque faisait luire, sur les pupitres, des paperasses.

La Cour fit son entrée. On se leva en signe de respect. Le président était un vieil homme en redingote, un peu mousseux et dont le regard cherchait, au-delà de l'interlocuteur, les insondables secrets de la nature humaine. Le procureur, vif comme un émerillon, occupait une boîte, pareille à celles d'où sortent les diables. Le public, en teintes neutres, s'étageait derrière les jurés, tandis que les gendarmes, appelés là pour maintenir l'ordre, y maintenaient, en fait, l'amour humain. On avait désigné ces doyens parmi les plus débonnaires, en qui toute passion était en voie de céder à l'indulgence, fille du temps, et mère du pardon. Ils poussèrent sans brusquerie le premier accusé à la barre.

Firmin et ses collègues, assis devant des pupitres d'école, comme des enfants sages, avaient juré, devant Dieu et les hommes, de juger en toute équanimité, d'être sourds aux suggestions de la haine, et de ne faire état, en leur âme et conscience, que des événements et non point des intentions, de n'avoir nul égard pour les conditions des accusés, qu'il s'agisse du puissant ou du faible, du riche ou du pauvre, du citoyen ou de l'étranger.

Cette prose était fort belle ; on l'avait codifiée aux temps où l'on avait construit ce palais. Les phrases, pour sèches qu'elles fussent, étaient élégantes, et de même que la pierre nue, mais admirablement disposée, refusaient tout ornement postiche. Firmin fut sensible à la force de ce texte. (« Ça, c'est du travail ! » se dit-il) et jura de tout son cœur. Il admirait que l'on pût, en si peu de mots, exprimer une sorte d'universelle vertu qui, bannissant toute pitié, faisait resplendir le soleil de la justice.

Le premier accusé fut un étrange personnage qui ressemblait à ces mannequins grossièrement fabriqués qu'on glisse dans un lit, à la caserne, quand on saute le mur. Il semblait fait de duvet comprimé. Les yeux effarés étaient piqués sur cette boursouflure d'édredon. Il était là, devant ses juges, pour avoir tenté de douteuses manœuvres sur sa concierge, avec un pendule prétendu guérisseur. Il avait, en outre, vendu des lettres apocryphes de Bayard — et en si grand nombre, qu'il eût fallu croire que le Chevalier sans peur et sans reproche avait passé sa vie la plume et non l'épée à la main.

— Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

— Rien, mon Président, si ce n'est que je me suis trompé de siècle.
— Qu'entendez-vous par là? Dans vos falsifications de manuscrits?
— Oh non, monsieur le Président, je parle de ma naissance.

On passa à la cause suivante. Firmin ignorait, comme ses confrères, quelles étaient les affaires inscrites au rôle. Pas une minute il n'avait songé que Jenny pourrait comparaître devant lui. Il croyait la justice beaucoup plus lente, la procédure plus tortueuse qu'elles ne sont. Quand il pensait à Jenny, à son jugement, c'était en évoquant l'automne. Il voyait sortir de prison Jenny dans la chute oblique des feuilles, ces feuilles jaunes que le vent verlainien envoie par brassées jusque sur les tuiles ; c'était grelottante sous l'averse dans les rues verdâtres qu'il espérait, un jour, serrer sous son manteau une Jenny repentie, par un de ces soirs où Novembre corne au coin des rues. Or, soudain, comme les apparitions chez Verdi, Jenny, Jenny elle-même sembla sortir du sol. Il reconnut aussitôt le chandail à raies roses et noires, et le visage bien modelé. Elle baissait les yeux. Elle était comme une argile avant le feu, dans la lumière grise. Stupeur, indifférence, ou peut-être insolence délibérée? Elle était là, debout, les épaules couvertes par la veste noire d'un vieux costume tailleur. Insolence? Hélas, que nous sommes prompts et grossiers ! Le malheur épand sur la victime la cendre pompéienne, et nous ne reconnaissons plus cette victime. Insolence? Non : récollection intime et désespérance. Le juge n'eut garde de s'y tromper, et c'est avec une triste douceur qu'il prit la parole. Firmin rougit de ses soupçons. Le procureur, lui-même, en son réquisitoire, marqua, par une phrase négligente, qu'il ne s'opposait nullement à une mesure de clémence. Et, vu le jeune âge de l'accusée, qu'il l'appelait. C'était un procureur gai, blond, dont on devinait qu'il aimait les jeunes femmes, pour les connaître.

Un gendarme vint toucher l'épaule de Jenny, pour lui signifier qu'elle avait à s'asseoir. Et l'avocat, qui se tenait derrière la jeune fille, se leva. Il était beau garçon, lui aussi, de teint olivâtre, noir de cheveux. Une figure romaine. Il ressemblait à Oscar Wilde, tel que le montre une photographie publiée dans le livre de Lord Alfred Douglas, et prise juste avant le scandaleux procès Queensberry. Wilde se défendit fort mal, mais son sosie défendit fort bien Jenny. Il parlait d'homme à homme, dans ce prétoire, sur le ton de la confidence : il montra la jeune fille sans argent, depuis quelques jours, cherchant un emploi honnête...

— Avez-vous quelque chose à ajouter à la plaidoirie de votre avocat?
— Non, monsieur le Président.

Elle leva le regard, aperçut Firmin, et se rassit, accablée. Le jury se retira pour délibérer. Firmin ne prit pas part à la discussion ; ainsi font les pères des modèles, quand, entre sculpteurs on mesure l'écartement des seins et la longueur des cuisses de leur fille. D'ailleurs, le jury était favorable. « Elle avait spontanément apporté à la police le portefeuille. Fallait-il accabler la jeunesse malheureuse? »

Le verdict fut celui de l'oubli des offenses. Et Jenny, libérée, courtoisement escortée par le gendarme le plus gros, mais aussi le plus avisé, l'Ulysse du détachement, se retira.

Firmin eut envie de la suivre. Mais ce n'était pas possible. Il y avait encore deux affaires à juger. C'est alors qu'il vit se lever dans le public l'énorme Alexandre, dissimulé derrière les bancs, et dont la vue avait été jusqu'alors cachée à tous. Alexandre sortit par une autre porte que Jenny, mais Firmin eut là, soudain, la première grande joie de sa vie, quelque chose de comparable à cette « irruption de l'esprit », dont parlent les philosophes lithuaniens.

Il émit donc, en toute allégresse, son avis sur des affaires de visions célestes et de fausses moustaches, de pneus et de détournements de truites. Firmin ne sortit du tribunal qu'après minuit.

***

Il s'était remis à neiger. Le vent soufflait du Sud, pourtant, mais le Sud peut être glacial. Firmin passa devant le Café de l'Edelweiss, où l'on dansait encore. Jenny n'y était pas. Il y avait peu de monde, et l'accordéon vous tirait par les entrailles. Firmin s'assit, commanda un grog à une servante au sourire dangereux, et qui marchait dans la vie comme les charpentiers sur les échafaudages. Firmin but son grog, en commanda un autre. Il essayait de savoir s'il était heureux ou malheureux, ce qui est difficile pour qui n'a pas d'interlocuteur. Jenny le maudissait-elle? ou au contraire subissait-elle le prestige qu'exercent parfois ceux qui ont pouvoir sur nous? Il but encore un grog, et le café commença à s'éloigner du quai, on fut au large. L'accordéon faisait monter et descendre la houle...

Ce soir-là, voulant remettre son verre dans le support, Firmin le laissa tomber. Le verre se brisa. Il fut longtemps, assis dans son lit, à interroger les présages.

Les jours qui suivirent l'élargissement de Jenny furent amers et mornes, pour Firmin. Certes, le ramoneur est, par essence, un solitaire; il ne communique avec l'humanité que par des tuyaux d'où montent des voix déformées. Il ressemble aux philosophes, à Bergson. Mais, de même que Bergson ne pouvait guère communiquer avec un ami, sinon il y eût eu deux Bergson, ce qui eût été déplorable, ce qui est impossible, car la nature ne connaît pour ses créations que le procédé de la cire perdue, le ramoneur est toujours éloigné des autres ramoneurs. Quand, dans les meetings, les orateurs faisaient appel à l'esprit solidaire, au sentiment des masses, à la majesté de la foule, les ramoneurs approuvaient, mais sans conviction, et bientôt reprenaient leurs entretiens personnels. Firmin, du reste, fréquentait peu ces meetings. Et, à défaut d'ami confi-

dent, il avait les cheminées. Il les aimait. Elles étaient ses vraies amies. Il connaissait leurs caprices et leurs secrets, il savait comment les prendre. Il les redressait, les persuadait, les séduisait. Il les détournait du mauvais vent, les faisait repeindre, ou, hélas, remplacer, car les cheminées, à qui personne ne pense, sauf quand elles dégringolent dans la rue, ont leur vie.

Après une longue quinzaine de pluie, le printemps ouvrit une douce et moelleuse session. Les fumées du crépuscule devinrent romantiques, roses et dorées, et le ciel bleu céladon fut, un soir, piqué par l'étoile de Marie-Joseph Chénier. Firmin comprit que ceci encore était un signe. Il demeura, tout noir et méditatif pour recevoir ce message vernal, tandis que la voix du patron, venue d'en bas, l'injuriait affectueusement. Firmin redescendit à regret, par la trappe. Son patron l'attendait pour le gourmander.

— Ton frère t'attend à la Gentiane. Vas-y tout de suite. Je rentrerai l'attirail!

C'était vrai : Alexandre attendait Firmin au Café de la Gentiane, sous le coq de bruyères. A côté de lui Jenny baissait la tête, comme au Tribunal. Elle portait toujours son chandail zébré de vieux rose et de noir. Firmin, fort embarrassé de la suie de son visage et de son bourgeron, s'excusa. Mais, dans ce visage noirci brillait, comme l'Etoile du soir, un regard plus lumineux que de coutume. Alexandre, lui aussi, était en vêtement de travail, mais le sien était la blouse blanche des docteurs.

Jenny n'hésita pas à prendre la main sombre que lui tendait, avec gêne, le ramoneur. Elle le fit avec élan, tout heureuse qu'elle était de donner ce témoignage à la face des préjugés. Arlette éclairait la scène de l'albâtre de ses beaux bras. Elle exultait de joie à se faire la servante d'un couple indubitablement touché par un rayon. Firmin dut se retenir pour ne point caresser ce bras, comme il faisait d'habitude. Arlette disparut, puis revint aussitôt :

— On appelle monsieur Alexandre au téléphone.

Alexandre se leva et, une minute après, reparut tout pâle.

— Le cœur du poulet a cessé de battre, annonça-t-il, avec une émotion contenue. Il était sept heures douze. Et je n'étais pas là! Il faut que j'aille là-bas pour... (il dut s'arrêter, car des larmes venaient) pour signer le procès-verbal.

Quand il fut parti, Jenny, tout émue par ce malheur obscur, prit sa place à côté de Firmin. Et, sans précaution, elle mit ses bras autour du cou fuligineux de son nouvel ami.

PIERRE GIRARD

MAXIME DU CAMP

OU LE MÉDISANT SCRUPULEUX

La colère des dévots est la plus redoutable : le dieu pardonne quelquefois les offenses qui lui sont faites, les dévots jamais. Parce qu'il avait égratigné, d'une patte de velours légèrement griffue, leurs idoles, Flaubertistes et Mériméens — les Flaubertistes surtout — ont attaché Maxime du Camp à un éternel pilori avec cet écriteau : faux ami, faux témoin, faux artiste. Mais dans leur vindicte rétrospective, ils sont allés si loin qu'une réaction se dessine, même chez les Flaubertiens et chez les Mériméistes.

Sans prétendre examiner un dossier qui forme déjà une petite bibliothèque, rappelons les deux principaux chefs d'accusation : au lendemain de la mort de Flaubert, Maxime du Camp, publiant ses *Souvenirs littéraires*, n'accorde au romancier qu'un « talent exceptionnel » et lui refuse du « génie » ; il révèle que la personnalité de Flaubert a été comme « nouée » par une maladie nerveuse dont il a vu lui-même les manifestations, qu'il attribue à l'épilepsie. « L'intention de dénigrement est flagrante, disent les Flaubertiens ; Flaubert avait du génie et n'était pas épileptique. »

Mais l'érudition est impitoyable. Si Flaubert n'était pas, au sens médical du mot, épileptique, il éprouvait des crises nerveuses que Maxime du Camp a décrites avec une grande exactitude. Bien plus, on sait aujourd'hui que Flaubert contracta à Beyrouth, probablement entre le 26 et le 30 septembre 1850 — notez la précision des dates ! — une grave infection dont il ne guérit jamais, qui fut traitée par le mercure, thérapeutique alors classique, et qui entraîna l'artérite cérébrale dont il mourut. Or Maxime du Camp, qui accompagnait Flaubert en Orient, fut informé aussitôt de cet accident aux suites redoutées ; il lui était facile de glisser quelques allusions sournoises à une maladie qualifiée encore de « honteuse ». Il s'est tu obstinément, jusqu'à la mort et même après la mort, si bien que M. Jean Pommier, qui a versé au dossier ces faits nouveaux, a pu écrire : « Flaubert mort, du Camp mit en avant l'épilepsie. Ceux qui lui ont repro-

ché cette indiscrétion pourraient lui savoir gré d'avoir par là détourné les curiosités sur une fausse piste. Pendant qu'on parlait de cela, on ne parlait pas d'autre chose[1] ».

D'ailleurs, de la discrétion de Maxime du Camp nous possédons bien d'autres preuves ; ainsi, connaissant admirablement la vie intime de Flaubert, capable de désigner les noms véritables de tous les personnages figurant dans *l'Éducation sentimentale*, il n'a jamais lâché la moindre confidence, laissant aux historiens du XXe siècle le soin de découvrir que madame Arnoux s'appelait en réalité madame Schlésinger.

Autre grief : la publication, en 1856, de *Madame Bovary* dans la *Revue de Paris*, que dirigeaient alors Laurent Pichat et Maxime du Camp. En « élaguant une œuvre trop rembourrée », en supprimant des scènes jugées trop audacieuses, comme celle du fiacre, Maxime du Camp aurait agi avec perfidie : il mutilait un chef-d'œuvre, le lançait pour le mieux couler. Si telle était son intention, on remarquera qu'il a amplement manqué son but, mais si tout directeur de revue qui « coupe » était suspect de perfidie, *perfide* devrait être appliqué, comme épithète de nature, à *directeur*. Un des plus savants et des plus tendres flaubertiens qui soient, M. Gérard-Gailly, a, sur ce point, rendu justice à Maxime du Camp : « Songeons, écrit-il, à sa situation difficile. Il dirige une revue suspecte à l'absolutisme gouvernemental et qui, d'ailleurs, sera bientôt supprimée par ordre... Peut-on blâmer l'ami Maxime d'avoir eu des craintes que l'expérience justifia presque aussitôt ? Elles ne le retinrent pas, au prix de quelques coupures, de présenter et d'imposer l'explosif chef-d'œuvre à un public récalcitrant ; et quoi que l'on argue, quelques pierres qu'on lui jette, on ne lui ravira jamais cet insigne honneur[2]. »

Malgré ces efforts loyaux pour blanchir Maxime du Camp, celui-ci reste encore assez noir ; il est frappé de suspicion préalable. En dépit de la précaution prise par lui d'enfermer ses mémoires dans une cassette scellée et de ne la faire ouvrir que cinquante ans après sa mort, on tient volontiers cette cassette pour une boîte à malices ; le succès fait aux deux volumes qui en sont sortis récemment sous le titre : *Souvenirs d'un demi-siècle*[3] est parfois commenté avec aigreur : « Parbleu ! le lecteur est toujours friand de potins, de ragots et de médisances, même défraîchis ! » Jugement expéditif qui vise à dénier toute valeur historique à ces pages, alors que, visiblement, elles enrichissent l'Histoire d'apports nouveaux.

***

Certes, Maxime du Camp n'a pas la bienveillance naturelle ; l'admiration n'est pas son fait ; dans ces sept cents pages, on ne trouverait guère

1. *Le Progrès médical*, août 1947.
2. *Les Véhémences de Louise Colet*, p. 227.
3. Hachette.

d'éloges sans réserves et sans réticences ; seuls le général Chanzy, le grand-duc de Bade et Napoléon III échappent à la critique ; encore est-il que pour Napoléon III, il entre, dans cette opinion favorable, un grand sentiment de pitié. En outre, quand il rédige ses mémoires, en 1882, en 1887, en 1888, il est encore oppressé par la défaite ; il en veut à ceux qui ont déclaré la guerre à l'Allemagne, à ceux qui l'ont perdue, à ceux qui en ont bénéficié par une promotion politique, bref à tout le monde. Il a conscience de son hypersensibilité : « Je ne puis, à l'heure qu'il est, penser à Sedan et à ce qui s'en est suivi sans me sentir étouffé. Que ceci serve d'excuse à ce que mes appréciations ont de trop aigu. Je n'ai pas l'âme d'un Peau Rouge et je n'ai pu chanter lorsque j'étais attaché au poteau du supplice. »

Particulièrement, les manifestations verbales l'irritent jusqu'à l'exaspération. « Il y aurait, dit-il, un livre à faire sous le titre *De l'influence de la rhétorique sur les infortunes de la France.* » « O rhétorique ! mère des sottises, tu es criminelle, car ceux qui te font et ceux qui t'écoutent s'imaginent avoir fait leur devoir et sont contents d'eux-mêmes. » Dédain ironique de l'homme d'action pour l'orateur. Il est vrai que Maxime du Camp, grièvement blessé en juin 48 sur les barricades, volontaire dans les légions garibaldiennes, méprise ceux qui poussent les autres à l'action sans s'y engager eux-mêmes. Ce qui fut souvent le cas — et peut-être le devoir — des grands hommes dont les noms brillent sur nos panthéons. Rien d'étonnant par suite à ce qu'il ait la dent dure pour les fossoyeurs de l'Empire et les fondateurs de la IIIe République, qu'il secoue dans le même panier : Thiers, l'impératrice Eugénie, Emile Ollivier, Jules Simon, Jules Favre, Gambetta, le général Trochu et tant d'autres. Les déclarations solennelles, les proclamations et les protestations enflammées, les « jamais » valables trois mois et les « toujours » qui durent deux semaines le font grincer des dents. De tous les défenseurs de Paris, pendant le siège, il n'admire vraiment que la population sans armes qui souffre en silence de la faim et du froid, tandis que les matamores ont les pieds au chaud et le ventre plein.

Pourtant, l'amertume ne le rend pas injuste. Très dur pour l'Impératrice, qu'il tient en partie responsable du déclenchement de la guerre, il souligne lui-même qu'elle « fut transfigurée par la fortune adverse ». Il ajoute : « Nul parmi ceux qui l'ont approchée en ces dernières heures n'a varié dans son témoignage ; elle fut très ferme, un peu théâtrale, selon sa nature, mais irréprochable et d'une dignité souveraine. » S'agissant d'un Méridional exalté, Maxime du Camp, Parisien narquois, n'a qu'une médiocre estime pour le génie stratégique de Gambetta. Néanmoins, alors qu'il eût pu mettre dans sa poche l'opinion du général allemand von Loe sur le stratège niçois, il la rapporte loyalement : « Nous avons été surpris, lui a dit le représentant du grand état-major allemand, de ses conceptions stratégiques qui, le plus souvent, ont été remarquables ; elles étaient de nature à nous causer de graves préjudices, mais il a voulu trop faire. »

Pareillement pour Thiers, qu'il malmène, qu'il tourne parfois en ridicule, mais à qui, finalement, il décerne un laurier : « Certes, on en peut rire, et de son vivant les railleries ne lui ont pas été épargnées, mais il demeure respectable et il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a passionnément aimé la France. » Et pareillement pour Jules Simon, Jules Favre et autres grands républicains, qu'après avoir mordus ou mordillés, il flatte. Réquisitoires sévères qui concluent à l'acquittement. Sans doute, il est des personnages envers lesquels il ne désarme pas et qu'il crible de sarcasmes ; mais, jusqu'à preuve du contraire, pour ceux-là, on ne saurait parler de malveillance systématique.

Or, cette preuve sera difficile à administrer, car Maxime du Camp a puisé à de très bonnes sources, qu'il désigne lui-même. On peut regretter, mais on ne saurait contester qu'un préfet de police, à Paris, soit fort bien informé de ce qui se fait et de ce qui se dit dans la grand'ville. Par Gabriel Delessert, préfet de police sous Louis-Philippe jusqu'en février 1848, par Joseph-Marie Piétri, préfet de police sous Napoléon III jusqu'au 4 septembre 1870, Maxime du Camp a su un grand nombre de secrets, gros et minces, que contenaient des armoires de fer ou qui circulaient seulement de bouche à oreilles contrôlées. D'autre part, il n'était pas si mince personnage qu'il n'approchât les importants. Invité chez la princesse Mathilde, familier du prince Napoléon, appelé quelquefois auprès de l'impératrice Eugénie et du prince impérial, dînant au Café Anglais ou chez Magny avec les notables de la presse, de la finance, de la littérature et des arts, il y put noter, consigner les nouvelles, presque vraies, les rumeurs, pas tout à fait fausses, qui couraient, et les « recouper » les unes par les autres. Enfin, grâce à ses séjours réguliers à Baden-Baden, à la sympathie qui existait entre le grand-duc et lui, aux relations nouées à l'occasion des parties de chasse en Forêt-Noire, il a pu recueillir une documentation souvent irremplaçable : des généraux, des ambassadeurs, des diplomates allemands, autrichiens, italiens, russes et jusqu'au prince héritier, qui devint l'empereur Frédéric III, furent parmi les interlocuteurs qu'il a longuement interrogés ou soigneusement « feuilletés ».

Encore est-il qu'il manie les documents recueillis avec prudence, en critique averti. Pas une fois il n'oublie d'indiquer d'où il les tient et quelle créance il est permis de leur accorder. Racontant l'entrevue de Ferrières entre Jules Favre et Bismarck, d'après un récit que lui en fit le prince de Wittgenstein, confident de Bismarck, il ajoute : « Je ne puis affirmer la vérité de la version, je ne garantis que l'exactitude de la reproduction du récit de Pierre de Wittgenstein. » Il souligne que s'il croit au suicide du duc de Praslin, meurtrier de sa femme, c'est qu'il tient le renseignement de madame Delessert elle-même, bien placée pour savoir que son mari avait fourni le poison à l'assassin. Il n'ajoute nullement foi à toutes les affirmations, fussent-elles catégoriques, sachant quelles déformations la mémoire ou la passion fait subir à la vérité. Il aimerait croire que Jules Simon, en février 1871, a été sur le point d'incarcérer Gambetta (qui

voulait prolonger une vaine résistance) et qu'Arthur Ranc s'était proposé pour cette besogne, mais il rejette, à regret, une telle « communication » : « Je ne la donne, dit-il, que sous réserve expresse, car je sais que les adversaires politiques ne sont point en reste de médisances, lorsqu'ils parlent les uns des autres. »

Si l'on compare ce qu'il aurait pu dire et ce qu'il a dit dans ses mémoires à long retardement, on doit reconnaître que Maxime du Camp a été remarquablement discret. Loin de déterrer les scandales, il a couvert de sable ceux qu'on avait exhumés devant lui. Non seulement il n'a rien retenu des « dossiers à classer » qu'il avait eus entre les mains à la préfecture de police, « dossiers qui, mis aux enchères, sur une table de chantage, auraient valu plusieurs centaines de millions », non seulement il a « oublié » la liste des indicateurs employés par la police politique de l'Empire et dont certains, même un demi-siècle plus tard, eussent fait sensation — l'attitude contraire eût manqué de délicatesse — mais il a jeté un voile, à vrai dire assez transparent, sur les héros et les héroïnes de quelques aventures déplaisantes. Il ne dit pas le nom de l'intermédiaire qui avait acheté 2 400 francs au comte de Bernis, son propriétaire, un cheval qui plaisait à l'impératrice et qui l'avait compté pour 24 000 francs, mais il rapporte que l'Empereur, apprenant la chose, haussa les épaules et s'écria : « Ce diable d'E...! il n'en fait jamais d'autres! » et il ajoute : « Ce diable d'E... », grand dignitaire des Tuileries, finit ambassadeur de France ».

Désignant par leurs surnoms cascadeurs trois amies intimes de l'Impératrice, que la police des mœurs, trompée par leur effronterie empruntée, arrêta — quelques instants seulement! — il ne précise pas qui étaient Cochonnette, Cocodette ou Cornichonnette, mais il fournit tous les éléments propres à résoudre ce problème d'onomastique, nous laissant la responsabilité, fort légère, de reconnaître en Cochonnette la princesse Pauline de Metternich. Nous lui reprocherions presque sa réserve et une pruderie, inattendue, pour tout ce qui touche aux mystères des alcôves. Mais, en ce domaine, Maxime du Camp était rigoriste. On sait que la publication des *Lettres à l'Inconnue* de Mérimée le scandalisa, au point que Flaubert et lui décidèrent de brûler aussitôt la correspondance qu'ils avaient échangée, afin d'éviter que les secrets qu'elle enfermait ne fussent un jour livrés en pâture à la curiosité publique.

Que Maxime du Camp eut du goût pour la médisance, on le concède, si l'on définit *médisance* : « forme piquante de la vérité », mais il fut rempli de scrupules variés et honorables. C'était un médisant scrupuleux.

***

Tels qu'ils sont, ces mémoires apportent une contribution de haute valeur à l'Histoire. La grande d'abord : sur le coup d'Etat de décembre 1851, surprenant les orléanistes qui se préparaient à faire le leur ; sur la déclaration de guerre à la Prusse en 1870, les rôles respectifs de Napo-

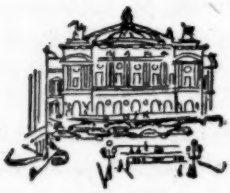
léon III, d'Emile Ollivier, du duc de Gramont, de l'Impératrice, la dépêche d'Ems ; sur la bataille de Beaumont, la capitulation de Sedan ; sur la chute de l'Empire, l'entrevue de Ferrières ; sur les sentiments profonds de Bismarck, Moltke et du roi Guillaume envers la France ; sur le complot bonapartiste et le retour de Napoléon III, fixé au 31 janvier 1873, il y a là, semble-t-il, des renseignements inconnus, susceptibles de modifier les perspectives traditionnelles.

La petite aussi, dont nous sommes assez friands : « Marie-Louise est-elle morte empoisonnée ? » ; « Charles X, faux monnayeur » ; « Le secret de Naundorff » ; « Un désaveu de paternité vendu 500 000 francs à Napoléon III » ; « Le manteau de Bismarck », etc... De quoi alimenter, pendant plusieurs années, en récits quasi historiques, cinq quotidiens et trois hebdomadaires.

La valeur littéraire de l'ouvrage n'est pas non plus à dédaigner. Maxime du Camp ne recherche pas des effets de style, il se borne à conter simplement « ce qu'il a vu par sa lucarne », selon son expression. Toutefois, sans qu'il s'y efforce et parce que, tout de même, ce journaliste rompu à son métier, le premier des reporters-photographes qui entra à l'Académie française, savait observer et écrire, il rivalise souvent avec Victor Hugo dans les « choses vues ». Entre bien d'autres, on vous recommande les tableaux suivants : « La mort du président Bonjean » ; « L'attentat de Fieschi » ; « La journée du 3 septembre 1870 » ; « L'évasion d'un préfet de police », et surtout « La fuite de l'Impératrice ». Dans ces pages, Maxime du Camp se surpasse ; il ne « lâche » pas un instant l'Impératrice depuis qu'elle s'échappe des Tuileries jusqu'au moment où elle débarque en Angleterre, après un voyage et une traversée mouvementés. Comme disent à présent les cinéastes, il y a des séquences admirables et des angles de prise de vues fort originaux.

Cela nous donne même envie de lire — car il ne s'agit pas de relire ! — les romans de Maxime du Camp, sommairement exécutés par les historiens littéraires. Procès à reviser ? Pas sûr. Mais bon sujet de thèse de doctorat ? Certainement.

PIERRE AUDIAT



L'INTELLIGENCE DANS LA PEINTURE

SELON ANDRÉ LHOTE

QUEL bel avocat a péri lorsqu'André Lhote a choisi d'être peintre! » me disais-je en lisant l'article, si nourri d'idées et si intéressant qu'il a publié en Avril dans la *Revue de Paris*. « Il n'est jamais à court d'arguments, de références, d'exemples, pour justifier ses thèses ; et il lance ses troupes à l'attaque du contradicteur avec une véritable science de stratégiste. »

A mesure que je parcourais son article, j'y trouvais force propositions qui ne pouvaient que m'enchanter, et que j'approuvais entièrement : ainsi la mise au point si nécessaire de l'importance des dessins d'enfants, ou l'analyse très aiguë, et aussi très nécessaire, des erreurs de l'art contemporain. Sans doute, d'autres ont déjà émis des idées semblables : Valéry dans *Pièces sur l'Art* et *Degas, Danse, Dessin*, deux livres qui devraient figurer dans la bibliothèque de tout jeune peintre, et André Malraux dans sa *Psychologie de l'Art*. Mais il est fort utile qu'un artiste comme André Lhote, qui a participé au mouvement pictural des quarante dernières années, et qui se double d'un critique d'art très documenté et très perspicace, présente ces idées à sa façon, en les enrichissant par son expérience de peintre, et dissipe ainsi bien des nuées.

Oui, rappeler, comme l'a brillamment fait André Lhote, que pour être peintre il n'est ni inutile ni dangereux d'être intelligent, ne pouvait que me causer une vive satisfaction. Une des multiples raisons que j'ai d'admirer très fort Degas est le remarquable usage qu'il a fait de son intelligence. Mais si je cite ce nom, André Lhote ne va-t-il pas froncer le sourcil? Car il met Degas très bas, et le relègue au même rang que Dubufe, cet académique et insipide portraitiste du Second Empire. Comment Lhote peut-il être aussi injuste?

Seulement, quand on parle de l'importance de l'intelligence en peinture, de quelle sorte d'intelligence s'agit-il exactement? A la réflexion, ne pourrait-on pas discerner chez les peintres une grande variété de types d'intelligence, et qui sont fort différents?

***

Éliminons tout d'abord le peintre qui ne fut qu'un puissant tempérament, une force brute : Courbet en est l'exemple le plus frappant. Tous les propos qui nous ont été rapportés de lui sont insignifiants quand ils ne sont pas sots. Il est évident que si l'on enlève à Courbet ses prodigieux dons de peintre, il ne reste de lui qu'un médiocre petit propriétaire campagnard, vaniteux à l'extrême, jouisseur, vulgaire, juste assez bon pour faire de la basse politique de village.

On serait tenté, à première vue, de placer Claude Monet à côté de Courbet ; ne fut-il pas, comme le disait Cézanne : « rien qu'un œil, mais quel œil ! » ? Mais en réfléchissant davantage, on constate que les deux cas ne sont pas identiques. Sans doute, comme Courbet, Monet a-t-il eu en partage un puissant tempérament de peintre. Sans doute, s'il avait été plus clairvoyant, il ne se serait pas laissé égarer par sa dévotion exclusive aux jeux passagers de la lumière, et il n'aurait pas abouti à cette gigantesque erreur artistique que sont les *Nymphéas* de l'Orangerie, peints pour proclamer le triomphe de l'esthétique impressionniste et qui ne font qu'en démontrer la faillite.

Mais Courbet, une fois parvenu à un certain point de maîtrise, n'a fait jusqu'à sa mort qu'exploiter ses dons sans qu'on puisse discerner dans son œuvre une évolution. Au contraire, étant parti élève de Boudin, de Courbet et de Corot, et ayant alors une palette fort peu colorée, Monet en est venu peu à peu, pour rendre les variations de la lumière dans toute leur vérité et dans toute leur intensité, à une transformation complète de ses moyens d'expression ; transformation dont on peut discuter et même désapprouver la tendance, mais qui lui a quand même permis d'exécuter des toiles dont on ne peut nier la valeur artistique. Qu'on le déplore ou non, l'impressionnisme est un fait. On peut vouloir réagir contre lui, mais on ne peut pas le supprimer ; et il y a tout lieu de penser qu'il se trouvera toujours des peintres pour être attirés par lui, et se découvrir captivés par tout ce qu'il offre de séduisant.

Faut-il penser que dans cette remarquable évolution de Monet, seuls ses dons ont joué un rôle, qu'il n'a fait qu'obéir à son instinct sans qu'intervienne son intelligence ? Je ne le crois pas. Seulement ce n'était pas tout à fait la même sorte d'intelligence, celle-là bien plus lucide et bien plus raisonnée, que mit en œuvre un Puvis de Chavannes, lorsqu'après des débuts qui ne promettaient pas beaucoup, il parvint graduellement à élaborer cet art si personnel et si voulu que l'on sait.

***

On a souvent écrit des choses fort justes sur le classicisme de Poussin et sur sa méthode ; mais on a aussi fortement divagué en parlant de son cartésianisme. Il suffit de lire tout ce qui nous a été rapporté de lui,

ainsi que ses lettres, pour se rendre compte que, s'il avait un solide bon sens et une vue très claire de ce qu'il voulait faire et comment il le ferait, découvrir en lui un peintre intellectuel, un « peintre philosophe » comme le prétendait être l'insupportable Raphaël Mengs, est une erreur de taille.

Parmi les peintres qui me semblent avoir le plus et le mieux su utiliser leur intelligence pour développer leurs dons et orienter leur art, les exemples les plus typiques et les plus remarquables me semblent être Delacroix et Degas.

Nous sommes fort bien renseignés sur Delacroix, grâce à son volumineux *Journal* et à ses lettres. On le découvre dans ce *Journal* abordant tous les problèmes de l'art, les méditant, s'efforçant de leur trouver des solutions qui satisfassent sa raison, tout en ne réduisant jamais la part de la sensibilité. Mais nous pourrions nous passer de ces documents : l'étude de l'œuvre de Delacroix, depuis ses toiles des débuts jusqu'à ses dernières, démontrerait qu'il n'a progressé et ne s'est enrichi qu'en exerçant sur son travail un incessant contrôle, en sachant très bien où il allait, et en s'efforçant de se constituer une méthode picturale qui lui permettrait de créer avec aisance.

On peut faire les mêmes constatations en examinant l'œuvre de Degas. Il faut presque nous contenter de son œuvre, car là les documents sont, hélas! assez maigres ; parce que Degas ne se livra que fort peu, et qu'il préféra émettre ses opinions sur l'art sous la forme d'aphorismes tranchants, souvent présentés de façon elliptique et paradoxale. Il est évident que Degas a longuement réfléchi sur son art, parce que sa nature l'y portait, et parce qu'il était foncièrement un insatisfait. Mais je crois aussi que si l'intelligence de Degas lui a permis de développer ses dons comme il l'a fait, elle lui a également permis de comprendre qu'elle ne peut suffire à diriger l'activité de l'artiste. Les raisonnements les plus rigoureux et la clairvoyance la plus aiguë ne lui accorderont jamais le pouvoir de créer des chefs-d'œuvre à coup sûr.

***

Quel rôle a pu jouer l'intelligence dans le développement d'un artiste tel qu'Ingres? Le problème est bien délicat. Celui qui tenterait de dégager un programme esthétique des aphorismes de lui qui nous ont été transmis s'apercevrait qu'ils ne sont qu'un amas de banalités et de jugements contradictoires. Les opinions du maître de Montauban semblent avoir beaucoup dépendu de son humeur du moment ; et s'il les lançait d'un ton très péremptoire, c'est parce que, ne se sentant pas capable de briller dans la discussion, il voulait d'emblée clouer le bec à son interlocuteur et rompre les chiens.

Enfin, il est un artiste dont nous voudrions beaucoup connaître les idées sur l'art, et dont il ne nous reste, à côté de comptes et d'actes juridiques, qu'un mince lot d'anecdotes suspectes, et les témoignages

d'hommes qui malheureusement n'étaient que des médiocres, incapables de discerner ses visées : c'est Rembrandt. Assurément, il était intelligent. Mais quelle sorte d'intelligence avait-il? Et quel rôle son intelligence a-t-elle joué au juste dans cette conversion radicale qui se produisit après la *Ronde de Nuit*, et le transforma tout entier? On ne peut faire que d'incertaines hypothèses.

***

Faut-il, comme le veut André Lhote, découvrir la « présence royale » de l'intelligence dans certaines méthodes de travail des grands peintres classiques, telles que la perspective, les tracés régulateurs, la divine proportion? J'avoue ne pas en être convaincu. Je ne dis pas que l'intelligence ne trouve pas son emploi dans l'application de ces méthodes; mais il me semble que c'est ailleurs que l'intelligence du peintre joue son rôle le plus important. Les méthodes que cite Lhote sont transmissibles, peuvent être apprises. La véritable intelligence du peintre me semble s'exercer sur ce qui est le plus personnel dans son art, sur ce qu'il n'a en commun avec personne. C'est pourquoi, bien qu'ils ne doivent nullement être méprisés, les aphorismes sur l'art les plus riches de substance ne peuvent être considérés comme ayant une portée absolument générale, et étant du même profit pour tous sans exception. Telle parole d'un maître éveillera de profondes résonances dans l'esprit d'un jeune artiste, et aura sur lui une action durable et féconde, alors qu'elle laissera son voisin indifférent.

Je n'attache pas d'ailleurs une grande valeur aux tracés régulateurs et à la divine proportion, dont Lhote fait un si grand cas. Un peintre authentique n'a nul besoin de faire appel à des formules mathématiques pour savoir comment il doit équilibrer une composition. Il a, selon une expression familière, « le compas dans l'œil ».

***

Plutôt que d'exhorter tout artiste indistinctement à accorder la primauté à l'intelligence, il faudrait discerner d'abord, chez chaque artiste, de quelle qualité est son intelligence; si elle peut lui rendre service dans son art, ou si elle risque de lui nuire. Bien des artistes ont gâché des dons certains parce qu'ils ont voulu les soumettre au contrôle de leur intelligence, qui était médiocre.

L'exemple le plus typique me paraît être (voilez-vous la face, Lhote, je vais blasphémer un de vos dieux!) celui de Seurat. Il a voulu réduire la peinture en formules, et il ne s'est pas aperçu qu'il se méprenait complètement sur les découvertes des physiciens. Ils utilisaient des *rayons lumineux* colorés, alors que le peintre n'a à sa disposition que des boues colorées. En transposant dans la peinture les lois énoncées par les savants, Seurat a fait fausse route. Il a prétendu perfectionner la méthode des impressionnistes et obtenir un coloris plus intense et plus riche;

et, donnant le démenti le plus flagrant à ses théories, il n'a abouti qu'à des toiles décolorées, chromatiquement vides, où les tons n'ont aucune résonance.

***

Une autre tâche de l'intelligence chez l'artiste — et ce n'est pas une des moins importantes — est devenue nécessaire par l'immense documentation artistique qui est maintenant à sa disposition. Cette riche documentation offre des avantages considérables, comme l'a très bien montré André Malraux ; mais elle offre aussi des risques. Plus l'archéologie et l'histoire de l'art révèlent et diffusent des trésors artistiques provenant de cent civilisations diverses, plus l'artiste contemporain risque d'être ébloui, déconcerté et égaré. De toutes ces œuvres qui le sollicitent, quelles seront celles auxquelles il pourra sans se tromper demander un enseignement, quelles seront celles qui lui indiqueront la route unique, celle qui est pour lui seul ? Ecoutera-t-il Rembrandt ou les peintres d'Ajanta, Corot ou le Tintoret, les Grecs ou Rouault ?

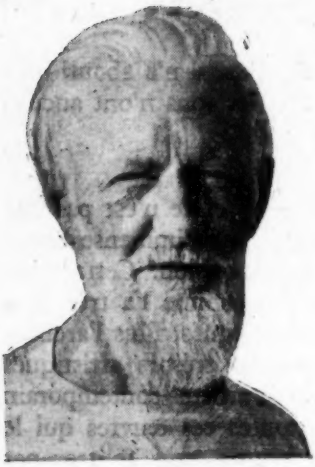
Oui, il est des artistes qui savent sans hésiter faire leur choix, et discernent leurs véritables ancêtres. Mais il en est tant qui se laissent séduire par les modes et les parti pris de leur temps, par des théories fort bien agencées mais spécieuses ; sans parler de ceux qui se perdent à vouloir concilier des influences contradictoires. Ils marient la carpe Poussin avec le lapin Picasso, et s'étonnent que l'union ne donne que des avortons.

***

Est-ce vraiment « le prestige grandissant de l'esthétique impressionniste » qui est une des deux causes de la dégénérescence actuelle de la peinture, comme le veut André Lhote ? Pour ma part, je ne le pense pas. Il me semble que rien n'est plus éloigné de l'impressionnisme que la peinture qui a en ce moment la vogue. L'impressionnisme vouait un culte à la nature ; les peintres d'aujourd'hui — j'entends ceux qui font le plus de bruit — la honnissent. Et c'est là, selon moi, que gît l'erreur essentielle. Le rapport qui pendant des siècles a lié le peintre et la nature — rapport qui selon les époques a varié — se trouve aujourd'hui rompu. La nature n'ayant plus de rôle à jouer, le peintre se découvre seul avec lui-même. « Enfin seul, enfin libre ! » s'écrie-t-il avec ravissement, sans comprendre que cette liberté totale n'est qu'un leurre.

Si l'on veut chercher dans le passé une époque qui offre des analogies avec la nôtre, il faut se reporter à ce que fut la post-Renaissance en Italie, l'époque des maniéristes. Nous aussi, nous avons nos maniéristes, nos Pontormo, nos Parmesan ; et aussi nos Zuccari qui ressassent, mais vidées de leur contenu, les découvertes de l'âge précédent. Il y eut bien les Carrache pour tenter une réaction par un recours raisonné aux grands maîtres de la Renaissance ; mais celui d'où vint le salut, ce fut une sorte de Courbet, le Caravage.

FRANÇOIS FOSCA



VAN DONGEN

Pour l'exposition Van Dongen à la Galerie Charpentier, certains critiques ont crié au gâchis.

— Comment? Il ne choisit pas? Il montre tout?

Oui, tout, en vrac, avec une violence de vieux gamin qui vous jette des pommes! Un chevauchement de capharnaüm, un débondement de tonneau de bière qui explose.

Mythologie des Folies-Bergère. *L'Ange Gardien :* un long éphèbe en habit, aux ailes traînantes, aux cheveux gominés, dansant avec une femme nue dont la jarretelle se charge de roses.

Adam et Eve : parmi un brasier de coton hydrophile, dans le tintamarre d'un « final » du Casino de Paris, un Adam hermaphrodite charriant sur sa tête une Ève aux cheveux de réclame capillaire, qui exhibe une bague grosse comme un œuf de cane et laisse choir de son pied une mule de satin orange.

Mais, sur d'autres toiles, au scintillement de pourrissoir, la gloire de l'historien d'une époque. « Figures parisiennes » blasées de néant. Fêtards en habit : vieux cormorans bleuâtres entortillés dans le pansement d'un plastron. Comédiens, noceurs, auteurs dramatiques, « cercleux », faisandés des ombres vertes de la décomposition dans leur livrée de noctambules.

Silhouettes monumentales de femmes, étirées comme les mosaïques byzantines de Ravenne, qui représentent, au milieu de sa cour, l'impératrice Théodora, fille d'un gardien d'ours de l'hippodrome, ex-courtisane et cabotine.

Tout le personnel des coulisses, du monde, du trottoir de l'entre-deux-guerres. Modèles ou prostituées, constellées de colliers comme des idoles. Femmes du monde en robes du soir, glacées de blanc et de bleu électrique, aux yeux aussi énormes que leurs bijoux dont les carats sont figurés par des rayons.

Un monde en perpétuelle représentation, entre les seaux à champagne, sous les feux des projecteurs et des diamants. Casinos, music-halls, boîtes de nuit, dancings. A Cannes ou à Deauville, la nature réduite à un bourrelet de mer, pareil à une fronce de robe, qu'on a fait coulisser derrière la plage où les baigneuses paradent sur un sable de prix avec leur cargaison de bagues.

Mais tout cela, qui a surpris certains oublieux, fut ainsi, en une époque de vertige, qui s'évapore déjà dans un lointain plus désuet que 1900. Et, déchaîné brusquement sur les murs de la Galerie Charpentier, Van Dongen apparaît comme le Saint-Simon gouailleur de ces convulsionnaires du jazz, comme un Jérémie farceur prêt à clouer au pilori de quelque catacombe de bar ces gavées de la facilité, qui nous regardent du haut de leurs robes fourreaux avec leurs yeux de chouettes et leur gésier farci de perles.

***

Le voici dans son atelier de la rue de Courcelles. Au rez-de-chaussée, sous l'escalier, la provision de bois et un mannequin de plâtre qui lève le bras. Je frappe au premier. Il crie « Entrez » d'une voix qui résonne dans un vaste espace. Un début de printemps glacial. Il vient avec son vieux pardessus qui semble avoir essuyé la poussière de tous les bancs des squares et un chapeau de feutre de braconnier, redressé d'un côté, qui ombrage sa figure « à l'artiste ».

Il me regarde en clignant ses minuscules yeux bleus sans cils, qui vous vrillent jusqu'à l'os, puis s'éclairent soudain dans un recul de fumisterie de tout le corps campé sur ses jambes, à la façon des vieux loups de mer. L'aspect d'un bourlingueur en retraite, d'un rose argenté, avec une barbe de Père Éternel, rebroussée en avant, qui pointe dans l'entrebâillement du cache-col, non sans intentions faunesques.

— Je suis né le 26 janvier 1877, à Delfshaven, dans les faubourgs de Rotterdam.

Après tant de triomphes français et parisiens, tant d'apothéoses de plages, ce vieux triton de Deauville a gardé son accent batave et des boiteries savoureuses de style.

— Mon père était maltier. Il préparait le malt pour la bière. On mouillait le blé, on le chauffait. Moi je voyais les ouvriers qui portaient les sacs.

Il a tiré ses mains agiles de ses poches et mime les gestes des malteries.

— C'était un pays moitié ville moitié village. Le derrière de la maison était dans l'eau. Devant il y avait un trottoir et de l'eau, aussi. Les bateaux passaient devant la fenêtre. On ne voyait que les voiles, dans les champs de blé.

A l'école communale, qu'il a quittée à douze ans, il dessinait sur ses cahiers des bateaux, des moulins, des chevaux.

— Mon grand cheval pie je l'ai fait à la malterie. Mon père a dit : « C'est tout de même dommage de gâcher une si belle toile ! »

Je lui demande comment est née cette vocation et s'il a vu des musées. Il sursaute :

— Les musées, c'est comme des portemanteaux où il y a des vêtements, mais personne dedans !

Vagabond de la peinture, enfant du hasard qui se barbouille les doigts et les essuie à sa veste. Il ne me cite aucun maître, aucun patron, aucun instigateur. Seulement, en lui, cette frénésie de râcler tout avec les menus grattoirs de ses yeux et de porter sur de la toile la mousse qu'ils ont recueillie dans une confiture de couleurs.

— Mon père m'a engagé comme ouvrier. Pour un florin j'étais d'une équipe de nuit.

Il se redresse gravement. Il énonce le début de sa phrase avec une de ces solennités populaires de jureur qui devrait s'accompagner d'un jet de salive.

— Tout ce que je sais, je le sais par mon père.

Et il lance la fin, d'une voix traînante, la bouche entr'ouverte, en m'observant du coin d'un œil givré d'ironie :

— Et je ne sais rien.

Il paressait sur les bateaux où il admirait des Indonésiens et des nègres. Il flottait dans ce baril de saumure de la Hollande, secouée de vents et d'ondées. Il rêvassait au delà des canaux, vers les lointains d'où venaient ces gens à la peau noire.

Ensuite, la fringale du mouvement. Il partit pour Rotterdam. Il coucha dans une grange, dans une écurie, entre les pattes des chevaux. Il fut infime journaliste dans une gazette imperceptible.

— Je représentais les choses par des dessins : les incendies, les bateaux sombrés, les fêtes avec des drapeaux.

Dans les kiosques, il avait vu *le Gil Blas* français, avec des dessins de Steinlen. « Paris m'attirait *comme un phare* », dit-il, en employant l'expression consacrée, dans un rutilement d'enthousiasme et de facétie qui l'illumine sous son feutre en pales de moulin.

Paris était pour lui la ville-clef, la capitale de la connaissance de soi-même, sans laquelle il ne saurait jamais qui est Van Dongen. Il s'appuie sur la table en bourrant sa pipe, d'un air de réflexion et de calcul. Il retrouve ce besoin d'épreuve qui l'occupait alors, cette faim d'expérimenter ses pouvoirs.

Il avait ramassé quelques économies. Il partit en train de plaisir en 1897, avec une valise en carton renfermant deux feuilles de papier, deux crayons, une chemise de rechange. Il débarqua à Paris le jour du 14 juillet. Il reprend son sourire de baguenaudeur, qui a beaucoup traîné sa semelle et qui, en regardant, a arraché la peau des visages. Mais, cette fois, une embellie de tendresse ruisselle jusqu'à ses pommettes en sucre

rose, quand il songe au petit Hollandais, non *volant*, comme dans la légende, mais peignant, et à sa valise en carton.

— J'ai pleuré d'émotion en arrivant à Paris. Je me suis dit : tous ces gens ils font rien que rigoler ici !... Tout ce peuple, toutes ces masses de foule !... Je baragouinais français. Je pensais qu'il y avait des greniers dans les maisons où je pourrais coucher. Le lendemain du 14 juillet, je me suis réveillé à Ménilmontant. Une belle fille m'a présenté à sa mère. J'étais devenu très parisien.

Ensuite, une vie de clochard en herbe : une confiance d'enfant dans ce Paris, où il était venu pour se chercher et qui ne pouvait pas le laisser mourir de faim. Des baraques de la zone, quelques croûtons, l'eau des fontaines Wallace. A Montmartre, il fut le compère des lutteurs : « *A moi le gant ! Le gant pour l'amateur !* » et il aidait à démonter la baraque.

Pour trois francs, il gribouillait des portraits, des profils ; pour cinquante centimes, il allait au cirque Médrano ; pour un franc, au poulailler de l'Opéra.

— Je faisais le crâneur avec une serviette éponge autour du cou, en guise de cravate blanche. Au Grand-Hôtel, j'allais lire les journaux dans le hall. Un jour, le concierge s'en est aperçu et m'a chassé : drôle de client qui dépense jamais rien !

Il hanta ce qu'il appelle le *maquis*, entre le boulevard Rochechouart et la rue Caulaincourt.

— Des baraques, des dresseurs de chiens, des clochards, des bandits peut-être aussi, tous des camarades !

Il s'amusait de cette promiscuité, de cette gouaille, de cette soupe chaude de vie. Il rôdait avec Picasso, Max Jacob, les funambules de ces royaumes des poubelles où se levait le jeune soleil du siècle.

— Je me suis installé à Montmartre, au « Bateau Lavoir », une grande baraque en planches où tout le monde avait une cage, comme des lapins. Une cloison me séparait de Picasso.

Il faisait des croquetons, des dessins pour des petits journaux : *l'Indiscret*, *le Rire*, *l'Assiette au Beurre*. Cinq francs pour un quart de page, dix pour la page entière, vingt pour la couverture en couleurs. Il puisait des légendes dans des vieux journaux, tels que le *Punch*. Il a tout gardé de ce temps, même des études sur papier d'emballage : tout cela formait des brouillons pour de futurs tableaux, car le « tableau » était pour lui l'idéal, le sérieux, le grand art, la cime entrevue. Pour ses essais de beauté solide, il peignait *les filles des fortifs*, ou des personnages qu'il avait *croqués* sur son carnet de notes au Moulin de la Galette.

Puis, de Montmartre, il commença à descendre vers Paris. Avec ses hordes de camarades, montagnards de la palette, il s'en allait le long de la pente pour vendre ses toiles. A l'exposition de 1900, il servit de guide à des Hollandais qui lui payaient à boire et l'emmenaient déjeuner. Il rencontra Félix Fénéon, l'anarchiste, fit des dessins pour *la Revue*

Blanche, fut présenté au marchand de tableaux Vollard et se laissa glisser dans la rue Laffitte, où eut lieu sa première exposition.

— On m'a dit que j'étais un fauve. Peut-être bien. On me demandait : « Pourquoi fais-tu comme ça ? » Moi je suis comme une vache. Je regarde : je peins comme je vois.

Il descendait de plus en plus au fil de la rue Laffitte. Vers Paris, et son énorme masse d'amateurs, d'acheteurs, de mangeurs de peinture qui s'étalait dans les quartiers plats, où coulait la Seine, collecteur de tous les tubes de couleurs ruisselant du haut de Montmartre, Acropole pouilleuse des peintres.

— Au bar de Boutteville, chez le père Sagot. Dans les boutiques il y avait alors des Rondel, des machins *pompier* comme je le suis moi-même maintenant.

— Quel fut votre premier grand succès ?

Il écarte les bras, renâcle dans un soubresaut de paradoxe :

— Je l'attends toujours ! Moi je suis un raté, dans mon genre. On veut tellement mieux qu'on ne peut faire !

Pendant la guerre de 1914, il installa son atelier dans un garage, rue Denfert-Rochereau :

— On n'a pas voulu de moi dans les tranchées. J'étais un étranger.

En 1919, il se logea plus pompeusement, près de la villa Saïd où habitait Anatole France. Et le patriarche de nos Lettres lui tendit sa pèlerine comme un tremplin pour le faire sauter dans le scandale.

Rappoport l'avait présenté à M. France. Le révolutionnaire russe Rappoport, le monstre de crasse qu'il a portraicturé en un tas de boue brunâtre, vacillant entre des chaussures qui fermentent et un gilet vermoulu.

Le portrait d'Anatole France ! Quel hourvari ! Une pyramide somnolente d'où tombait une molle pèlerine. Un crâne en pain de sucre formé de rondelles d'où pendait une trompe bourgeonnante. Au bout de cet affaissement deux mains violâtres, sillonnées de veinules, dont l'une montrait un anneau épiscopal, tandis que l'autre laissait flotter, entre un pouce et un index sommeillants, une canne de potentat nègre à pommeau d'ivoire.

— Je peignais surtout des filles publiques, des p... Tout à coup, on voit de moi le portrait d'Anatole France, le vieux Dieu de la littérature. Trois ans avant sa mort... Il avait déjà eu une attaque. Il commençait une histoire, puis il s'endormait. Je l'ai peint comme je l'ai vu, déjà détaché... un peu parti... Les gentils petits camarades du Salon avaient mis ce portrait à côté d'un couloir noir du Grand-Palais... Pourtant tout le monde l'a vu. Ça a fait un bruit ! Et plus on m'eng..., plus ça m'excitait, plus ça me donnait envie de faire pire.

Il éclate d'un rire de gamin stimulé par le chahut et qui fait la nique aux bourgeois du quartier, en attachant des casseroles à la queue des

chats et en se pendant aux sonnettes. Il s'arc-boute sur sa chaise et extrait de son tiroir une lettre d'Anatole France[1], adressée à « M. Jean Bunand-Levastos, rue Saint-Charles, 16, Versailles », qui prouve que le modèle n'était pas si mécontent du peintre.

***

— Ensuite, ont commencé les folies de l'après-guerre. Je pouvais peindre tout ce que je voulais comme bêtises. La vie était facile. On croyait que les Allemands allaient payer toutes les fêtes.

Alors se déchaîna la grande période Van Dongen. La bacchanale qu'il attisa et orchestra, comme un Christian Bérard orchestra la présente après-guerre. Le temps où les magazines, les journaux, les illustrés pullulaient de photographies de Van Dongen présidant des tournois de beauté, des concours de maillots, des tribunaux d'élégance automobile. Arbitre des chiffons. Juge des fards, des bijoux, des danses. Constellé de femmes nues, de sable de Deauville et de colliers de perles, régnant sur ce déballage de *collections* et sur ces parades de cuisses avec une nonchalance de faune dont l'œil harponne son butin de couleurs parmi le papillotement et le vertige.

— J'ai acheté une maison rue Juliette-Lambert. Deux ateliers, l'un au-dessus de l'autre. Mon atelier était l'ancienne chambre à coucher d'une actrice. Une belle blonde, comme dans le temps toutes ces belles blondes... Moitié actrice, moitié...

Ces fêtes en forme de sabbat, il me souligne qu'elles ne lui coûtaient rien. On lui apportait des gâteaux secs et du champagne. *L'ambiance* naissait de la déflagration de Paris, longtemps comprimé par une guerre, et qui se saoulait de ses retrouvailles. Lui, Van Dongen, se bornait à ouvrir sa porte et à recevoir tout cela.

— Les gens venaient en habit, en robe décolletée. Moi je restais en chandail. Un bonhomme faisait l'homme-orchestre. Quand il y avait trop de monde, je f... le camp. Ce mélange ! Des Américains, des grands-ducs russes avec des femmes extraordinaires. Une célèbre cocotte française qui, selon la légende, avait toute la flotte russe en perles. Rappoport et le roi de Roumanie. Une moitié des gens amenait l'autre. « Entrée libre. »

1. Lettre d'Anatole France à propos de son portrait : « Tu n'as pas compris l'idée de Van Dongen. Si tu l'avais comprise, tu l'aurais admirée. *Le Canard Enchaîné* l'a exposée avec autorité. L'artiste, a-t-il dit en substance, sachant que M. France a été pingouin avant de devenir homme, a, pour le peindre, choisi le moment où il n'est plus pingouin et n'est pas encore homme. C'est ce qu'il a exprimé admirablement dans son œuvre. Si je me place à un autre point de vue, je te ferai observer qu'on peut tout dire du portrait de Van Dongen, mais que, pour le charme du coloris, il l'emporte sur toutes les toiles du Salon. Remarque encore que les mains sont très belles. Les Français ont beaucoup d'esprit. Malheureusement ils n'entendent rien à la peinture. »

Cette mixture de gens du monde qui venaient s'encanailler et d'exotiques qui venaient se frotter à Paris se pimentait d'acrobates, de danseurs, de boxeurs, de clowns. Souvent, de ce tourbillon, un *numéro* spontané fusait : des ballets russes, les danses de Joséphine Baker, des pianistes qui esquissaient quelques accords dans les méandres de la fumée ou du jazz et, tout à coup, la foule, assise par terre, écoutait et, purifiée, suspendait son délire.

Van Dongen se rappelle cela. Il a transpercé tous ses gens auxquels il n'a fait que se prêter. Il hoche la tête, il soupire :

— Ils sont tellement pauvres, ces riches! Ils ne savent pas s'amuser, alors ils cherchent...

D'ailleurs le satyre matois n'oubliait pas son profit. Il tient à ce que je le sache.

— Et moi, je trouvais des clients. Tous ces gens voulaient leur portrait, par snobisme. Moi ça m'était égal, du moment que j'avais de quoi peindre.

Mais, comme dans la comédie italienne, où les valets singent leurs maîtres et où, parfois, leur tête folle prend pour argent comptant quelque fumée, il y eut une victime de ces tressautements de planchers et de ces tam-tams.

— Moi, en chandail, on me prenait souvent pour un peintre en bâtiment qui travaillait dans la maison. Mais mon valet de chambre, on croyait que c'était lui Van Dongen. Une fausse perle à sa cravate. Un cigare au bec. Arthur il s'appelait. Un Belge qui ne savait ni lire ni écrire. Quand j'étais en voyage, il allumait toutes les lumières. A mon retour, on me disait : « On a encore fait la fête chez vous ! » Il rapportait des Halles de grands bouquets de fleurs. Quand quelqu'un de pas très riche sonnait, il me disait : « Ce n'est pas la peine de le recevoir, il n'a pas une belle voiture. »

On a trouvé Arthur, à Cannes, noyé dans la mer. Les poches pleines de cartes de visite de diplomates et de gens de la noblesse qu'il avait ramassées chez moi pour éblouir les boniches.

***

Il y eut aussi l'ère de Deauville.

— Au début, M. André, le directeur du Casino, me prenait pour un notaire de province en goguette. D'abord j'ai vu ça de l'extérieur. Du dehors, tout ça brille. Quand on est dedans, on voit la misère. Mais la mer est toujours belle.

Il n'a jamais joué un centime. Par contre, il dansait. La danse lui procurait le contact des femmes et il trouve que *c'est épatant pour la santé.*

Mais surtout, il peignait. Au casino, il notait des taches de couleur qu'il emportait chez lui et avec lesquelles il recomposait des tableaux, tant que la sensation était chaude, souvent pendant presque toute la nuit.

Sa frénésie de peintre est l'élément constant de sa vie. Ce furieux instinct qui fait frémir sa barbe et qui le déchaîne, depuis les canaux de son enfance jusqu'à l'orgie nègre de l'entre-deux-guerres. Cette faim de se jeter sur une proie de l'œil, comme dans cette nuit d'autrefois où, après le spectacle, il se retrouva, au Café de Paris, avec Yves Mirande, tous deux en smoking. A travers les vapeurs du champagne, l'autre lui apparut soudain comme un objet de peinture désirable. « Tu es trop beau ! Je vais faire ton portrait ! » Il le tira jusqu'à son atelier et là, tandis que Mirande piochait dans les bouteilles, lui, ivre d'inspiration, le peignait en s'éclaboussant de couleurs, en transformant son smoking en torchon, en salopette, en palette, en soleil de minuit.

— Les influences ? Peuh ! Je ne suis pas influençable. Incorruptible ! Renoir, oui, celui-là je l'adore. Un type d'intuition, aussi, qui aimait ça. Je n'ai jamais le temps d'aller voir les musées, mais les endroits où grouille la vie, oui... J'ai vu les peintures, mais pas les peintres. Il n'y a rien à apprendre avec eux.

La vie, avant tout et toujours, partout où elle se rue en sèves et en torrents, faisant éclater le plâtre des écoles et des systèmes.

Un « fauve » de neige et d'azur, imbibé de toutes les humeurs aqueuses de la Hollande, secoué de fièvres vertes et d'électricité foudroyante. Personne, aujourd'hui, n'a peint comme lui les femmes, les tissus, les animaux, les enfants, les fleurs, c'est-à-dire presque tout. Des cascades de satin, comme dans Velasquez ou Rubens. Des cassures de moires. L'étincelle d'un bas, ou d'un soulier bleu de lune, comme pétri de nerfs.

La chair en peluche du bébé Jean-Marie, qui s'enfuit sur ses chaussettes myosotis. Des petits ânes d'Afrique, à la tête énorme, à l'œil sans fond, dont le poids fait plier les pattes. Une perruche dans sa cage, encapuchonnée d'un tissu à fleurs, vibrante jusqu'à la pointe de sa queue de sabre.

Des arums en cornets de chair laiteuse. Un bouton de rose dans un verre, d'une impertinence de coq : joufflu, hérissé, barbelé d'épines et balancé par une tige musclée qui se détend comme un biceps.

Et toutes les femmes. Comme le dieu Pan devait les aimer quand il descendait dans les casinos et sur les plages, mais aussi dans la « zone », dans les bouges, sur les trottoirs. Non seulement les duchesses, les idoles, les impassibles, à la peau de cire blanche, aux ongles de homard, dressées en icones, mais la petite fille aux yeux de grenouille du quartier Rochechouart fière de son premier chapeau, mais qui n'a pas de quoi *aller au dentiste* ou faire soigner ses végétations dans le nez.

S'il les a peintes, c'est qu'il avait d'elles, souvent, une connaissance plus chaude dont l'écho retentit sur la toile. D'ailleurs, sa meilleure façon d'aimer c'est encore de peindre.

— J'aurais voulu vivre comme un Oriental, garder toutes les femmes que j'ai eues, dans la cuisine, enfin dans la maison. Avec une favorite.

Quant à mes enfants, oui, j'en ai plusieurs, et encore d'autres que j'ai donnés.

Il me promène dans son atelier-cathédrale qu'occupent, au fond, une cheminée colossale, gardée par des statues de bois, et, au centre, une immense table basse.

— Le modèle monte là-dessus. Je travaille debout. On recule, on avance... Je danse devant la peinture.

Je lui demande pourquoi il n'y a ici aucun de ses tableaux de fleurs.

— Pour moi, les fleurs c'est trop facile. Plutôt que mon tableau, il vaut mieux avoir un vrai bouquet. Une fleur, moi, je la fais tout de suite. Ça se fane plus vite qu'une femme, alors il faut les peindre aussitôt. Je peux en faire treize à la douzaine.

Il me montre avec rancune le portrait qu'une « femme du monde » lui a refusé, parce qu'il avait prêté sa robe à sa petite amie d'alors, qui l'avait salie de taches de vin et déchirée en marchant sur l'ourlet. Et un autre portrait refusé : celui d'un banquier hollandais à monocle, le feutre enfoncé jusqu'aux sourcils, miroitant d'ombres vertes.

— Il a trouvé celui-ci trop vert. J'en ai fait un second plus vert. Il n'a osé rien dire. Ces riches, c'est pire qu'un animal ! Un animal, c'est naturel. Chez ces riches, tout est forcé.

Il promène une allumette sur le matelas de tabac de sa pipe. L'allumette s'éteint. Il en enflamme une autre, qui s'éteint encore, et ainsi de suite. Le plancher est jonché d'allumettes qu'il ramasse. Il n'a jamais réussi, durant toute sa vie, à allumer une seule fois sa pipe et à en jouir. Il en tire une fumée âcre qui, pourtant, l'enchante.

— Pour moi, la fumée est une chose sacrée qui vous immatérialise. On voit tout dans la fumée. Toutes les femmes sont belles. On oublie le côté matériel de tout ça.

Maintenant, avec ses économies (« J'ai mis deux sous et deux sous de côté »), il a acheté un pavillon à Garches avec un jardin.

— Mon rêve était d'être tranquille. Ça ne m'était jamais arrivé. Pendant la guerre, j'ai fait là-bas des pommes de terre, des oignons, des carottes. J'ai planté du tabac que je séchais sur mon fourneau à gaz.

Quand il reste à Paris pour travailler, il peint parfois jusqu'à quinze heures de suite, livré à son démon, insensible à la fatigue. Il couche à côté de son atelier, dans un réduit de deux mètres de large, sur un banc de clochard, sans couverture, comme dans sa jeunesse. Abandonné au seul amour de sa vie, cet homme accablé de femmes, ce peintre prodigieux qu'une gloire de grosses caisses et de cymbales a fait méconnaître, poursuit alors ses rêves, roulé dans son vieux pardessus. Et sa barbe, recourbée dans son sommeil, lui donne l'air d'un Père Éternel de la peinture, froissant les tics et les modes en se retournant sur le flanc, et rayonnant, au Louvre des dieux, de la générosité torrentielle de l'instinct.

PAUL GUTH

LE PRÉSIDENT VALÉRY

DEPUIS le temps où elle était chrétienne tout entière, l'Europe a changé de saints. Mais elle en a conservé l'emploi. Elle s'est inventé une nouvelle espèce de patrons, un modèle laïque, qui est le grand intellectuel. Voltaire, Gœthe, Kant, Hugo, France... Tout comme le moine son prédécesseur, il travaille dans l'universel. L'Europe satisfait en l'honorant son besoin d'admirer un homme qui ne tienne pas compte des accidents. Il assume les pouvoirs que les généraux et les chefs d'État ont justement pour fonction d'ignorer et pour occupation de combattre. (Double tâche qui n'est point contradictoire.) Enfin, d'un mot, il opère pour le salut intellectuel de tous. Il préside.

L'Europe eut en Voltaire son Président-Roi, en Gœthe son Président-Conseiller, en Kant son Président-Recteur, en Hugo son Président-Mage, en Anatole France son Président-Académicien. Elle a reconnu, entre les deux guerres, en Paul Valéry, son dernier Président, un Président-Poète.

Cette présidence européenne de Valéry, je ne puis douter de son prestige, mais je veux comprendre ce qu'elle signifia. Il ne doit pas être très difficile de le savoir. Tant de voix l'ont dit, dans toutes les provinces de l'Europe, au lendemain de sa mort. L'Occident pensa trouver chez Valéry la souveraineté de l'intelligence moderne, *savoir pour pouvoir*. Tout le cycle Vinci est organisé autour de cette notion, depuis l'*Introduction à la Méthode* jusqu'au commentaire écrit dans les marges de Leo Ferrero. M. Teste a quitté vers 1926 sa petite chambre verdâtre de 1893, avec son odeur de menthe, son morne mobilier abstrait, sa recherche du *quelconque*, et il est allé se promener du côté où la science invente ses recettes. Un écrivain qui accompagna souvent M. Edmond Teste au cours de ces incursions nous en parle aujourd'hui dans un livre révélateur [1] : madame la duchesse de la Rochefoucauld — elle-même tentée par la mathématique et par les sciences biologiques — s'est rencontrée avec Valéry à l'observatoire de Meudon, ou dans le laboratoire du duc de Broglie surveillant l'arrivée de son contingent de rayons cosmiques (huit à la minute), ou encore au-dessus de la « chambre de Wils-

1. Edmée de la Rochefoucauld : *Images de Paul Valéry*, Éditions Le Roux.

son » qui pointe les ions au passage. L'Institut de Chimie physique aussi a vu le poète, penché sur les processus moléculaires. On évoque, à Copenhague, une conversation entre Valéry et Niels Bohr, l'inventeur du type planétaire de l'atome... Ainsi Voltaire déjà participait aux recherches biologiques de son temps. Et Gœthe, dont madame de la Rochefoucauld étudie les affinités avec Valéry, Gœthe a fait une théorie des couleurs... Dans le même temps que Thibaudet ou Emilie Noulet écrivaient des livres sur Valéry penseur, le professeur Leriche, Emile Borel ou Jean Perrin, hommes de technique, invoquaient l'autorité valéryenne dans la médecine, les mathématiques ou la physico-chimie. C'est que l'Europe, à la différence de l'Asie qui vit de savoir, ou de l'Afrique qui rêve devant les pouvoirs magiques, ne consent pas à séparer la domination de soi de la domination du monde. Elle veut comprendre, mais aussi posséder. Elle est philosophe et elle monte dans ses avions. Savoir pour pouvoir. Valéry fut le symbole présidentiel de cette grande machine à *double commande*.

Le témoignage de madame de la Rochefoucauld impose cette image régnante d'un poète qui fut, en somme, une sorte de représentation collective de son époque, au sens où l'entendent les sociologues. Des milliers d'étudiants, de professeurs, ceux qui applaudirent Valéry à Oxford, à Genève, à Berlin, à la Haye, ceux qui le firent docteur *honoris causa* ou citèrent ses vues jusqu'à la tribune des Parlements, dans l'enceinte de la Société des Nations et de l'Institut de Coopération intellectuelle — non, ce n'est pas l'ex-symboliste du *Narcisse*, ni même l'Eléate du *Cimetière marin* qu'ils vénèrent par-dessus tout, mais l'homme qui (mythiquement) rassemble en sa personne toutes les puissances et toutes les données de leur univers contemporain. Il y ajoute l'expression d'un espoir lucide et modéré. Il invite une civilisation qui sent travailler en elle des forces inconscientes et obscures à surmonter son angoisse par l'intelligence. Valéry est devenu à la veille de la guerre le héros de l'universalité et de l'actualité spirituelle. Je dis bien : un Président.

Les années passent, et le Président Valéry entre aujourd'hui dans cette période dangereuse pour les écrivains, où ils sont remis en question d'autant plus vivement qu'ils furent de leur vivant plus admirés. Le Président Voltaire, le Président Gœthe, le Président Hugo ont passé par cette épreuve. En lisant le livre de madame de la Rochefoucauld, je me demande ce que pourraient être les éléments d'un procès valéryen, que trop de signes récents nous annoncent — je pense aux articles d'Aragon, d'Albert-Marie Schmidt, de Nathalie Sarraute, au livre de Marcel Raymond. L'Europe elle-même a changé. Son universalité est chancelante. Son actualité... Mais justement, son actualité? C'est ici que commence la réflexion.

***

La Présidence valéryenne reposait sur deux axiomes, comme la précellence euclidienne sur cinq postulats. Madame de la Rochefoucauld

apporte une nouvelle et précieuse exposition de ces axiomes, dans un texte en quelque sorte inédit : notes de cours rédigées au Collège de France et que Valéry lui-même a revues et authentifiées en 1945. Mais nous en connaissions le fond. La *Pythie*, le *Serpent*, la *Jeune Parque* et *Teste* ont montré qu'au centre de la vie valéryenne toute occupée de conscience il y avait dès le début un couple essentiel : l'Esprit et son Diable, la Raison et l'Obscur. La mythologie proposée par le poète ne fut jamais autre chose que celle d'une Tentation installée au cœur de l'existence, et menaçant l'exercice de la souveraineté spirituelle. Mais — c'est le premier axiome — les puissances tentatrices de l'obscur ne sont point un *ordre* par elles-mêmes (par exemple l'ordre du subconscient), elles ne sont que le signe de la confusion et de l'anarchie. Il n'y a pas de Royaume des forces inconscientes. On ne peut parler d'un domaine autonome ou indépendant où régnerait une *psyché* non logique — ce qui est l'enseignement essentiel d'un C. J. Jung et de son école. En d'autres termes, Valéry a toujours vu dans l'inconscient un simple et absurde résidu de la conscience claire, et chez lui l' « intellect », c'est à la fois le phénomène primordial et l'équilibre vital de l'homme. La condition humaine, en Valéry, exclut la reconnaissance de l'irrationnel. Ainsi parlent les Idées, dans *Aurore* :

Toujours sages, disent-elles,
Nos présences immortelles
Jamais n'ont trahi son toit !
Nous étions non éloignées,
Mais secrètes araignées
Dans les ténèbres de toi...

Le second axiome constitue l'essentiel de la moralité valéryenne, et sa Raison pratique, comme disait le Président Kant. C'est que l'intellect a un devoir, qui est de refuser la folie dangereuse et l'inactivité du Sacré. La Pythie n'est pas seulement l'une des figures de l'esthétique valéryenne, cette petite chanteuse révoltée est aussi maîtresse d'éthique :

Le temple se change dans l'antre
Et l'ouragan des songes entre
Au même ciel qui fut si beau...
Une sombre carcasse d'âme
Eut bien servi de ruche aux dieux...

On retrouvera dans l'inappréciable témoignage de madame de la Rochefoucauld vingt formules inédites par quoi Valéry exprime, en un langage qui se veut plus mathématique ou moins passionné, les mêmes pensées de toute une vie : « Le véritable auteur n'est point du tout ce que comporte, recouvre ou désigne le nom propre attaché à l'œuvre : il est le système vivant qui s'organise expressément pour accomplir l'acte producteur... » *Expressément...*

Jamais Valéry n'aura varié là-dessus, depuis la crise de cette nuit mystérieuse de Gênes, en août 1892, où le jeune symboliste de vingt ans, ami jusque là de la Musique, du Vague et des Extases, se meurtrit, se déchira, renia sa poésie, et, vers le petit jour, devint enfin *Edmond Teste.* Voilà donc l'image encore qu'après cinquante années de fidélité à soi-même, au seuil de la mort, il propose toujours de la condition humaine. Celle-ci n'est valable que dans la mesure où elle est *expressément consciente.* Ainsi, au milieu de l'angoisse ou de l'enthousiasme, parmi les révélations bouleversantes de l'insconcient collectif, ou quand il communique avec le sacré, et dans l'exercice enfin de sa fonction tragique, religieuse ou métaphysique, l'homme n'est point homme, mais le jouet seulement d'un futile désordre, et de *la confusion mentale qui lui servit de sommeil.* L'homme en qui le dieu parle n'est pas même un homme. Mais l'homme en qui le dieu est maîtrisé, celui-là est un dieu.

Or il faut bien voir que cette conception de l'homme, si elle est d'abord terriblement étroite, est de plus mise en question par notre époque tous les jours davantage. Valéry n'aime guère l'Histoire : apparemment il rêva de maintenir la civilisation dans les bornes d'une période non tragique, où les problèmes puissent se poser en termes d'*intelligence,* non de *destinée.* S'il nie la part de nous-mêmes que ne pourrait balayer le faisceau lumineux de la conscience, c'est qu'il méconnaît, ce mécaniste pourtant si attentif, que l'homme abrite une fonction de l'irrationnel qui doit être satisfaite, comme l'autre, sous peine de déséquilibre mortel. Les mythes et les religions ont rempli ce rôle tout au long de l'histoire humaine. Qu'une *sombre carcasse d'âne* leur soit seulement octroyée, les dieux se vengent des Pythies désaffectées. On le voit aujourd'hui. Car il me serait difficile de comprendre autrement pourquoi l'Europe qui élut hier pour Président ce Valéry serein et souverain, désireux seulement de *savoir pour pouvoir,* — s'est précipitée loin des prestiges de M. Teste, vers un art effrayant et barbare, où les idoles étranges de Picasso sont les symboles d'un Destin redevenu épouvantable.

Ainsi la Présidence valéryenne débouche sur une époque qui semble renverser ses valeurs. Le Palais de Chaillot, qui vit les pompes officielles des funérailles nationales de Valéry, est aussi, par une rencontre assez étrange, le musée qui abrite les témoignages les plus inquiétants de l'inconscient collectif livré sans frein à son activité fabulatrice. L'Intelligence pure est tout à côté du Destin sans mélange. C'est qu'un humanisme vrai doit consentir à voir l'homme entier, qui est la surprenante association d'un Teste conscient et d'une Pythie reliée à l'obscur. On dira peut-être plus tard que l'honneur de ce temps tourmenté sera d'avoir engagé avec courage l'exploration de l'inconscient. Au lendemain de la Présidence valéryenne, si j'étais appelé à voter pour le successeur, je voterais pour Jung. Ce n'est peut-être pas seulement une question de présidence.

ARMAND HOOG

*Reprise d'***Ondine**, *de Jean Giraudoux.* — **Le Roi**, *à la Comédie Française.* — **Les Bonnes Cartes**, *de M. Marcel Thiébaut.* — **Le Roi est mort**, *de M. Louis Ducreux.*

La reprise d'*Ondine* a été l'un des attraits de la scène parisienne, durant ces dernières semaines. Mademoiselle Dominique Blanchar y faisait ses seconds débuts après sa charmante interprétation d'Agnès ; nous en étions curieux, et puis nous éprouvions un intérêt ému à l'idée de retrouver *Ondine*. Ce fut la dernière pièce de Giraudoux, entendue de son vivant. Mai 1939 : quatre mois après, c'était la guerre. Giraudoux était appelé à la direction de la Propagande française, pour laquelle il n'était guère désigné, en un tel moment. Certes, il avait écrit *Pleins pouvoirs*, petit livre qui montrait un goût raisonnable de l'ordre, parfois un peu trop proche, à notre gré, de ce qu'un ordre nouveau nous proposait. Jean Giraudoux savait voir, comme personne, les défauts de notre communauté, les habitudes insouciantes, la poussière administrative de la France. Mais il était fait pour en parler avec indulgence. La province, le bonheur d'y être né et d'y vivre avaient bercé ses premières années. Il se souviendrait toujours de sa Haute-Vienne natale, des dames de Bellac, des fonctionnaires de Bellac, du bureau de Poste, des commis de l'Enregistrement de Bellac — mieux encore que de la messe d'onze heures de Bellac qui ne paraît pas avoir beaucoup marqué ni sa croyance ni son œuvre. Il y avait chez Giraudoux et jusque dans la clarté de ses traits, une liberté cosmopolite du XVIIIe siècle, mêlée d'attachement aux traditions terriennes de son temps. L'éclat de voix, les grandes décisions, une autorité tendue n'étaient pas de son naturel. On avait eu tort de lui demander ce pour quoi il n'était pas fait. De son bureau de l'Hôtel Continental il ne sut entamer avec les Allemands que le dialogue d'Hector dans *la Guerre de Troie n'aura pas lieu*. Mais il fut seul à le tenir. Les Allemands songeaient à bien autre chose qu'à répondre à la voix la plus fine de notre pays : ils songeaient à en étouffer toutes les voix, à y réduire toute indépendance, à y atrophier toute noblesse.

Ce n'était pas de chance, car l'Allemagne était, après la France, les secondes amours de Jean Giraudoux. *Siegfried* en avait été la première expression au théâtre. Il y passait l'espérance d'une réconciliation qui ne devait pas se produire. Dans l'œuvre dramatique de Giraudoux, la fatalité triomphe toujours des hommes. Le thème de la discorde y est constant qu'il s'agisse des peuples comme dans *Siegfried* et *la Guerre de Troie*, des familles comme dans *Electre*, ou des couples comme dans *Sodome* et *Ondine*. La vanité de l'espérance, la fatalité de cette discorde planent sur la pensée de Giraudoux ; elles ont formé l'essence tragique de son œuvre comme elles ont inspiré le jugement triste et secret qu'il portait sur la vie. Qu'opposait-il à cette insurmontable conviction? La fuite et le sourire. Mais Jérôme Bardini ne pouvait toujours laisser ses vêtements et son état civil au bord de la rivière. La mort aussi le saisirait comme le chevalier d'*Ondine*. Jean Giraudoux a exprimé dans cette œuvre suprême une des tendresses de sa jeunesse et, telle qu'en une prémonition, l'annonce de sa fin. Comment, pour celui qui fut un ami, retrouver cette Ondine, après dix ans, sans être ému?...

Ce n'est pas pourtant la pièce de Jean Giraudoux que nous ayons le mieux aimée. *Judith*, que Jean-Louis Barrault va reprendre sur son théâtre (avec, on peut le souhaiter, Edwige Feuillère dans le rôle créé par mademoiselle Rachel Berendt), *Electre*, *La Guerre de Troie*, *Siegfried* même nous parurent supérieures à cette transposition du conte romantique de La Motte Fouqué. Il y a dans *Ondine* l'insuffisance d'un second acte qui cotoie le sujet sans pleinement l'aborder. Le drame du détachement n'apparaît pas dans *Ondine* et c'est pourtant le point décisif de l'action, puisque c'est lui qui décide du dénouement. Au dernier acte, la trahison est consommée et le sort est noué ; mais nous n'avons pas vu cet instant où, précisément, ce destin se fixait dans une infidélité. Il y avait un acte à écrire que Jean Giraudoux n'a pas écrit et son troisième acte, de beaucoup le meilleur, ne parvient pas à combler ce vide. Mais il nous apporte ce que Giraudoux aura peut-être montré de plus émouvant sur l'amour ; il exprime à mi-voix un désespoir auquel la proximité de la mort donne un sombre éclat. Tout ce qui est le mensonge d'Ondine pour sauver le Chevalier, tout ce qui est aussi le pressentiment du Chevalier, son frémissement sous l'armure, est d'une grande beauté ; enfin Ondine retournant, désormais inconsciente, à ses eaux, est l'image même de l'oubli : « Quel dommage, je l'aurais bien aimé!... »

Mademoiselle Dominique Blanchar a joué ce dernier acte avec un cœur gagné par son rôle et une poésie qui faisait taire les réserves qu'on avait éprouvées devant son jeu durant les deux premiers actes. Ondine est peut-être, dans le texte de l'auteur, cette petite fille volontaire et terrestre qui ne prononce aucun mot dont elle ne sache la portée, cette enfant lancée dans une aventure qu'elle croit conduire à

son gré. Mais elle est dans le conte allemand et dans notre pensée cette enfant tendre, cette nixe aux cheveux blonds, bien peu faite pour participer aux affaires terrestres, fut-ce l'espace d'un rêve douloureux. Il y a chez mademoiselle Dominique Blanchar une nature brune et réfléchie, on lui trouve un ton de clairvoyance et de jeune ironie qui la destinent à d'autres rôles où se déploieront ses dons incontestables.

M. Louis Jouvet demeure profondément associé à cette création comme à cette reprise. Nous évoquions, en le regardant jouer, ces vingt années d'entre les deux guerres qu'il a, pour sa part, enrichi d'inoubliables soirées. Quelle satisfaction d'avoir pu soutenir un tel effort, d'y avoir été mêlé, fut-ce de l'autre côté de la rampe, d'avoir dès l'apparition de *Siegfried* affirmé qu'un auteur original venait de paraître sur la scène française, qu'un poète dramatique en prose s'était révélé à notre temps! Un homme de l'art, interprète intelligent entre tous, metteur en scène hors pair, allait assurer aux œuvres de cet écrivain les perfections du théâtre. Comment ne pas exprimer à Louis Jouvet, en toute occasion où Giraudoux reparaît, l'estime reconnaissante qu'inspirent sa carrière et son talent?

***

On attendait également, et pour d'autres raisons, la reprise du *Roi*. Pour des raisons d'agrément. Nous n'avons plus tant d'occasions de prendre un plaisir détendu au théâtre, d'y rencontrer ce qu'on a autrefois appelé, avec dédain, l'esprit du boulevard. Les Variétés, le théâtre des Nouveautés et même celui du Vaudeville en furent les temples animés... Le Vaudeville a disparu et si le théâtre des Nouveautés et celui des Variétés existent encore, leur répertoire n'est plus comparable, surtout en ce qui concerne les Variétés, à celui qui fit leur renommée.

Le Roi a laissé le souvenir d'une carrière éblouissante. Nulle pièce ne connut un aussi grand succès de presse, de conversation et d'argent. Les Variétés de M. Samuel, après quatre mois de représentations, avait réalisé un million de recettes. C'est la caisse d'un soir aux Folies Bergère, en 1949, mais en 1908 c'était une somme prestigieuse et en tous les cas, un résultat que n'avait jamais atteint aucun théâtre. Tout Paris se divertissait au jeu d'Eve Lavallière et de Brasseur, à l'extraordinaire fantaisie de Max Dearly. On se répétait les traits d'esprit qui donnaient à la pièce la nuance d'une aimable satire des mœurs et de la politique. Ce fut le régal de temps paisibles, le dernier festin de l'insouciance heureuse.

Ces quatre actes appartiennent à un genre qui demande beaucoup de légèreté, du moins pour y exceller : celui dont Maurice Donnay a donné un fort gracieux exemple avec *Éducation de Prince*. Cela tient de la Comédie de mœurs et du dialogue de *la Vie Parisienne*, cette revue frivole, fondée par un dandy, camarade de Taine, où Bourget publia

la *Physiologie de l'Amour Moderne*, et Colette, ce chef-d'œuvre : *Chéri*. Les premiers dialogues d'Henri Lavedan, ceux d'Abel Hermant dans *Les Transatlantiques* et *Le Char de l'État*, ceux, plus tard, d'Henri Duvernois y ont maintenu longtemps un genre dont il est regrettable qu'il n'ait pas de postérité. Paris manque aujourd'hui de cette légèreté ; et le scandale hebdomadaire, le ragot politique ne remplacent pas l'esprit, fut-ce l'esprit du Boulevard. Gaston de Caillavet qui avait apprécié tout jeune cette fantaisie de Paris, qui avait écrit de petites revues à couplets pour le Théâtre de la Tour Eiffel, devenu le collaborateur de Robert de Flers, bon observateur par ses origines provinciales des mœurs bourgeoises, pensa qu'il y avait une comédie à tirer de la visite des Rois en France. Ils demandèrent à Emmanuel Arène, qui mêlait avec aisance la politique, le journalisme et l'esprit de conversation, de s'associer à leur projet. Emmanuel Arène leur apporta quelques conseils, quelques anecdoctes, quelques mots et l'assurance qu'il prendrait à son compte les traits politiques les plus aigus de la Comédie. A dire vrai, la satire n'y était pas bien cruelle. On reconnut cependant le ministre qui ne se lavait pas les mains, plaisanterie un peu lourde dans une comédie qui se voulait légère. Heureusement il y avait des traits mieux venus — et des personnages plus séduisants. Celui qu'interprétait Eve Lavallière avait une grâce et une fraîcheur qui ravirent Paris et l'on trouva à Bourdier, le député ploutocrate, qui se hausse jusqu'aux ambitions mondaines, une vraisemblance savoureuse.

Les quatre actes, il faut bien l'écrire, ont un peu perdu de cette saveur. Le soir de la générale, les hésitations de la mise en scène et la lenteur de quelques interprètes ont étiré la pièce qui mérite d'être jouée avec une inconsciente vivacité. Quelques représentations vont la resserrer, certainement, et lui imprimer un rythme conforme à sa nature. Bref, nous croyons qu'on va y prendre encore du plaisir et que le succès couronnera la tentative des comédiens français. S'il en était autrement qu'on n'en tire pas argument contre une forme alerte et le tour d'esprit de la comédie. Les quarante théâtres de Paris ne peuvent tous jouer Shakespeare, Molière ou M. Paul Claudel. On souhaite, pour leur durée et l'agrément de leur public une descendance à Edouard Pailleron, à Maurice Donnay, à Robert de Flers et à Gaston de Caillavet...

***

La pièce que M. Marcel Thiébaut vient de donner au théâtre Grammont se relie directement à cette tradition. C'est une comédie de mœurs écrite d'une main preste, un tableau contemporain qui pourrait être sombre mais qui demeure composé dans des nuances claires. M. Marcel Thiébaut a joué une partie difficile en prenant son sujet dans une actualité douloureuse pour en faire un sujet de comédie ; mais il a, lui aussi, choisi de « bonnes cartes ». Sa réussite est certaine et il est probable que sa nouvelle pièce connaîtra un succès durable.

Il est certain qu'à l'origine de son inspiration, M. Marcel Thiébaut a ressenti devant certaines injustices de l'épuration, la colère de l'honnête homme. C'est la fatalité des renversements de l'histoire : la terreur blanche fut affreuse et passa de loin en excès, en revanches brutales, en persécutions, notamment contre les Protestants, tous les abus qu'avait pu commettre l'Empire... Cette fois l'atrocité allemande et celle de ses complices fut telle qu'il était impossible qu'un peuple civilisé l'atteignit et la surpassât.

Quelques journées révolutionnaires, des emprisonnements injustifiés, des jugements d'exception n'ont pas rejoint l'exemple donné à notre temps par l'Allemagne hitlérienne. C'est encore trop que cet exemple ait été parfois suivi, fut-ce de loin, et que la justice n'ait gardé, dans plusieurs circonstances, ni son indépendance, ni sa sérénité. Nous demeurons personnellement, en ces choses, fidèles à la doctrine libérale, au respect du prévenu quel qu'il soit et nous retenons comme une règle d'or la sentence fixée par Benjamin Constant : « *Le tort fait à un seul fait tort à la communauté tout entière...* » Toutefois un grand peuple remué — ce fut le cas de la France — peut commettre dans le trouble d'une liberté reconquise quelques injustices sans que sa tradition d'équité en ait longtemps à souffrir. Il lui suffit de retrouver son naturel. Sur ces principes, il est certain que M. Marcel Thiébaut doit penser comme nous-même ; mais il a estimé que certains faux-semblants, certains abus, méritaient d'être condamnés avec esprit. Sa colère s'est doucement fondue en raillerie et il a imaginé de montrer l'aventure d'un journal, né de la « résistance ». C'est-à-dire, en l'occasion, dans les hasards mêlés de l'héroïsme et de l'astuce.

Une trame de comédie soutient la pièce de caractères. Un personnage central : Bragard, gros garçon, qui n'est ni tout à fait honnête, ni foncièrement malhonnête et qui de tapissier qu'il était s'est haussé, grâce à l'armistice, jusqu'aux affaires plantureuses... Par amour timide pour une de ses anciennes clientes, Manette Delangle, Bragard deviendra le commanditaire d'un journal que Jacques Delangle, résistant authentique et mari de Manette, possède le droit de faire paraître. Un nommé Couteau, jeune homme intransigeant, brusque et suspect, mène l'affaire, prend pour directeur et gérant responsable un ancien garçon de bureau et s'improvise chroniqueur politique. Un chroniqueur effréné et qui n'en a jamais fini d'exiger des victimes... Contre quoi l'honnête Delangle s'insurge en demandant à Bragard de modérer cet accusateur public. La comédie devient alors une passe d'armes pleine de péripéties entre Couteau et Bragard. Enquêtes, contre-enquêtes, menaces, dossiers subtilisés : Bragard restera le maître du lieu et de son amour. Couteau, petit aventurier taré, n'a plus qu'à fuir et l'honnête Delangle qu'à épouser, après divorce, une charmante secrétaire prête à toute tendresse et à tout dévouement.

Ne parlons pas d'invraisemblance : M. Marcel Thiébaut aurait beau

jeu, surtout en ce moment, de nous montrer que sa comédie trouve de sérieux points d'appui dans la réalité. Quand il proteste — les tirades ont du bon et nous les apprécions lorsqu'elles sont bien venues! — quand il proteste contre les articles anonymes, les hebdomadaires de ragots, les aguichages obscènes nous lui crions : « bravo!... » Mais cette liberté que nous déplorons dès qu'on la dégrade a ses contreparties : la liberté d'écrire une pièce et de la faire représenter sans nulle gêne, la liberté de pouvoir la juger à l'abri de toute censure, comme nous le faisons ici.

Qu'une comédie (qui par certains traits rappelle *Topaze*, d'illustre renommée) suscite les commentaires que nous venons de lui donner prouve assez qu'elle touche à un sujet important. Elle y touche légèrement et le public ne se posera pas tant de questions que nous-même. Il y prendra son plaisir ; il rira car l'on rit ; et il se sentira en communauté de sentiments avec les personnages sympathiques des *Bonnes Cartes ;* finalement il applaudira une troupe homogène qui mène la comédie bon train, comme elle doit l'être. Nommons ces interprètes : Mesdames Michel Verly, Jacqueline Jehanneuf, Jacqueline Girel (qui a une façon vraiment piquante, après ses démarches ministérielles, d'annoncer qu'elle va prendre un bain), MM. Tony Taffin (qui est une fois de plus, d'un art exact, le personnage de son rôle), Bernard Véron, René Génin, Raoul Marco, Robert le Flon... Il nous reste à marquer le succès remporté par M. Jacques Morel dans le rôle de Bragard. Bonhomie naturelle, sécurité, force comique : nous avions prévu cette réussite, il y a quelque temps déjà, lorsque M. Jacques Morel a joué son premier rôle dans une comédie de M. Roger Ferdinand. M. Jacques Morel va faire sa route brillamment : il n'a qu'à continuer d'être lui-même.

***

M. Louis Ducreux a fait représenter aux Mathurins une comédie tendre, amère et rêveuse : *Le Roi est Mort*, qui est fort bien jouée par mademoiselle Laurence Aubray, MM. Michel Bouquet et Jean Marchat. Il nous montre la déchéance d'un jeune roi, une substitution, les antiques oppositions du pouvoir et de l'amour. On nous conduit volontiers sur les marches des trônes depuis quelque temps. Est-ce pour des adieux définitifs ? Mais c'est moins par l'aventure qu'elle nous propose que par le caractère d'un personnage que la comédie nouvelle de M. Louis Ducreux nous a souvent séduit. Chiaverina, courtisane ambitieuse, amante qui ne sait aimer qu'une illusion, porte un visage original. Des réflexions de poète traversent ces trois actes et compensent noblement leur démarche incertaine.

GÉRARD BAUËR,
de l'Académie Goncourt.

PARMI LES LIVRES

A LA RECHERCHE DE MARCEL PROUST

André Maurois vient de consacrer à Proust et à son œuvre un des livres les plus complets, les plus solides qui aient été écrits sur ce passionnant sujet (*A la recherche de Marcel Proust*, Hachette). Dans les chapitres qui évoquent la vie de « Marcel », il a pu utiliser les documents et souvenirs le plus récemment publiés et de nombreux textes inédits (lettres, notes, carnets) communiqués par madame Gérard Mante. Son récit, qui, de ce fait, comporte beaucoup de rapprochements nouveaux et révélateurs, séduit par l'ingéniosité de la présentation. Toujours heureux dans le choix des faits significatifs, expert dans l'art de déplacer les projecteurs qui doivent éclairer son modèle, dans celui aussi de piquer à la bonne place les citations et les anecdotes, Maurois reste décidément le maître de ce genre, la biographie à la française, où l'auteur a la coquetterie de présenter à traits légers des analyses profondes.

Maurois a su fortement évoquer l'atmosphère de tendresse, incroyablement chaude et dense, dans laquelle s'est écoulée, entre sa grand-mère et sa mère, l'enfance de Proust. L'enfance et même tout le début de sa vie. Il est significatif qu'à vingt-cinq ans, vivant encore avec sa mère, Proust ait souvent, le soir, éprouvé le besoin de lui envoyer, d'un bout du couloir à l'autre, de petits billets pour lui dire qu'il l'aimait, qu'il pensait à elle, que son rêve était de prendre avec elle le café au lait du lendemain, et même qu'il aimerait mieux avoir des crises d'asthme toute sa vie que de perdre une parcelle de son affection.

Ces manifestations de « gentillesse » éperdue, Proust, on le sait, les prodigua aussi à ses amis. Personne ne décerna aussi libéralement que lui les compliments raffinés et les louanges-massues. (Il écrivait à madame de Noailles qu'elle était *meilleure que la Sainte Vierge*.) Mais aux citations qu'il fait, on voit que Maurois n'est pas dupe, non plus que ne le furent, du reste, les premiers amis de Proust, qui trouvaient

qu'il exagérait un peu et sentaient, comme l'écrivit Gregh en 1892, qu'il *s'aimait surtout en eux*. Il semble, en somme, que Proust n'a jamais vraiment chéri que ses parents : à ses amis, il ne demandait que l'apparence de l'affection, une figuration chaleureuse, en attendant le jour où il ne devait plus espérer d'eux que des renseignements sur tel ou tel « homme du monde » choisi par lui comme modèle.

S'il ne formule pas explicitement cette hypothèse, du moins Maurois nous présente-t-il les fragments de lettres qui peuvent la faire naître. Il aime à laisser Proust se « déclarer » lui-même. Sur un autre plan, certains textes qu'il publie représentent les meilleures preuves qu'on puisse fournir de l'incroyable précocité de Proust, qui, dans ses compositions de lycéen, manifestait déjà cette prodigieuse aptitude à descendre en profondeur qui caractérise toute *la Recherche*. Ses inclinations sexuelles même se trahirent assez vite, ainsi que l'attestent ces lignes écrites dans sa jeunesse pour répondre au traditionnel questionnaire des albums : *La qualité que je désire chez un homme ? Des charmes féminins. La qualité que je préfère chez une femme ? Des vertus d'homme.* Sans s'étendre complaisamment sur ce chapitre, Maurois fournit les clés nécessaires et insiste à juste titre sur la crise douloureuse que traversa Proust lorsque, vivant encore dans le cercle familial, il commença de connaître clairement ses préférences. Et quand, poursuivant son récit, le biographe, ayant franchi l'espace de vingt années, rencontre l'étonnant « Albert », il accorde à ce personnage la place importante qui lui revient. Cet Albert Le Cuziat, dont Maurice Sachs nous révéla l'existence, était valet de pied ; il « *aimait à servir comme d'autres aiment à commander* ». Deux princes l'apprécièrent avant que Proust lui-même se l'attachât. Albert fit du reste souffrir son nouveau protecteur en accordant une attention trop vive et trop suivie à un soldat nommé André : épisode dont le souvenir transposé se retrouve dans *la Recherche*. Par la suite, il ouvrit un étrange « établissement de bains », où il exerça les fonctions d'animateur que Proust devait attribuer à Jupien. Marcel avait fourni des fonds et des meubles de famille. Sans doute, les amateurs de sources s'intéresseront-ils à ces précisions comme aux rapides évocations de ces successifs « prisonniers » qui tinrent auprès de Proust l'emploi de secrétaires et furent par lui séquestrés, comme devait l'être, dans *la Recherche*, Albertine. Proust, en effet, était, comme le narrateur de son œuvre, terriblement jaloux — ce qui me paraît un des plus curieux contrastes qu'on puisse noter dans son caractère, toute son intelligence se consacrant à spiritualiser le réel, c'est-à-dire à s'en détacher, tandis que sa nature physique l'entraînait à un comportement de maître de harem.

Sur le plan biographique encore, on trouvera, dans l'ouvrage d'André Maurois, d'excellentes mises en place d'autres épisodes importants de la vie de Proust : ses premières amitiés, ses débuts dans le monde, le salon de madame Straus, les voyages, les démarches entreprises pour

publier son livre, les échecs essuyés auprès des éditeurs (Gide refusant *la Recherche* pour la N.R.F. et courant après quand Proust l'eut publiée à ses frais chez Grasset), les démarches entreprises pour le Goncourt, et surtout le récit douloureux des dernières années de la vie, ce temps de la claustration presque absolue, où, entouré par la famille Albaret, Proust, gisant et suffoquant, luttait de vitesse avec la mort pour terminer *le Temps retrouvé.*

En ce qui concerne l'œuvre même, Maurois a fortement montré l'influence profonde qu'a exercée sur elle la longue familiarité de Proust avec Ruskin. Il a dégagé aussi, avec beaucoup de clarté, tous les thèmes qui y sont savamment entrelacés. Mais cédant aux nécessités de tout exposé étendu, il a dû si souvent fractionner ses remarques sur la quête de Proust (qui, parti à la recherche du bonheur absolu, et n'ayant trouvé dans l'amour, les voyages ou la fréquentation du monde que des déceptions, a fini par se réfugier dans l'absolu de l'art) qu'on ne perçoit pas toujours très nettement dans son livre la souveraine logique qui a guidé cette évolution. Proust n'a pas seulement cherché à ressaisir le paradis perdu de l'enfance, il a entrepris aussi de capter et de faire descendre dans la vie des joies qu'il avait puisées dès l'adolescence dans ses lectures et ses émotions artistiques. A lire certains textes, que d'ailleurs Maurois cite lui-même, on sent que Proust a tenté d'abord de retrouver dans les êtres et les choses le souvenir de ses joies de lecteur ou d'amateur de musées. Ainsi Swann aime Odette parce qu'elle lui rappelle cette Zephora, fille de Jethro, peinte dans la chapelle Sixtine. Dans son premier mouvement, et en attendant qu'il accomplît le voyage inverse, l'esprit de Proust s'est donc porté de l'art vers la vie. Mais blessé par cette vie même et les amertumes qu'elle excelle à prodiguer, il s'est construit à l'intérieur de sa maladie et de son travail une sorte de refuge. L'écran protecteur que sa nouvelle situation de reclus a dressé ainsi autour de lui a favorisé sa tendance naturelle à ne considérer les faits et les êtres qu'à travers le souvenir. Certes, la mémoire joue dans la vie de tous les hommes un rôle essentiel, et Proust a mille fois raison de dire que *la réalité est un certain rapport entre nos sensations et nos souvenirs*, mais comme il est également vrai qu'*il y a autant d'univers qu'il y a d'individus*, il faut bien reconnaître qu'il était du groupe de ceux pour qui le présent compte le moins, parce que la communion instantanée avec un être ou un objet leur est à peu près impossible. A ceux-là, leurs amis peuvent dire comme l'avait fait à Benjamin Constant une de ses maîtresses : « Je vous prie de préférer passer ce dimanche avec moi-même plutôt qu'avec mon souvenir... » Quand Proust écrit : « *Elstir ne pouvait regarder une fleur qu'en la transplantant d'abord dans ce jardin intérieur où nous sommes forcés de rester toujours* », on ne peut admettre que ce *nous* embrasse l'ensemble des hommes ou même seulement l'ensemble des peintres. En réalité, il n'est pleinement valable que pour certains autoanalystes.

Cette constante analyse des souvenirs, je crois qu'elle a permis à Proust non seulement de découvrir quelques-unes des grandes règles qui régissent notre intelligence et notre sensibilité, mais aussi et surtout de ressaisir son moi qui, depuis qu'il avait perdu sa mère, s'était douloureusement dispersé. Une des grandes souffrances des esprits à la fois critiques et sensibles, c'est qu'à force de disséquer leurs émotions ils finissent par ne plus se connaître et ne se perçoivent plus que, comme un grand vide, une énorme absence. En renouant tous les fils de son passé, en établissant des relations entre toutes ses émotions ensevelies, Proust a reconstruit son moi. Le salut qu'a représenté pour lui l'édification de son œuvre a donc été acquis plus encore par la recherche du moi perdu que par celle du temps perdu.

Ce salut n'a pas été seulement apporté à sa sensibilité, mais à son âme. Je ne partage pas l'avis de Maurois qui, ayant transcrit cette phrase de Proust : « *L'idée que Bergotte n'était pas mort à jamais est sans invraisemblance* », ajoute : « *Sans invraisemblance? Oui, mais aussi aux yeux de Proust sans consistance.* » Logan Pearsall Smith a été le premier à reconnaître chez Proust *les traces d'un platonisme qui languit après l'essence éternelle des choses.* Cette libération par l'art que Proust a présentée comme la conclusion extrême de ses méditations, il l'a conçue en effet comme l'accession à ces plaisirs intellectuels d'ordre quasi-mystique qu'ont toujours goûtés les platoniciens, de Plotin à Walter Pater et Charles Morgan. En situant sa joie mystérieuse hors du temps, Proust s'est réfugié dans un monde d'absolu sur lequel les accidents de la vie et de la mort n'ont plus de prise. Certes il n'y avait pas là pour lui matière de théorie ou de dogme, et si c'est là ce que veut dire Maurois en écrivant « sans consistance », il a sans doute raison. Mais tout l'œuvre de Proust, comme celui de Tolstoï, frôle un autre monde dont on perçoit constamment la présence et, encore qu'il l'ait atténuée d'un *peut-être*, c'est dans un mouvement d'espoir, plutôt que de doute, qu'il a pu écrire cette phrase-ci : « *Le poète n'a pas plus honte de l'accès terminé que nous ne rougissons chaque jour d'avoir dormi, que peut-être un jour nous ne serons confus d'avoir passé par la mort* ». Ne dirait-on pas que nous sommes ici tout près de la situation de Tolstoï dépeignant, dans *Ivan Ilitch*, la mort comme un passage et une libération?

Dans cette prodigieuse recherche sur le moi qui nous a valu la plus grande œuvre de notre siècle, il me semble, d'ailleurs, qu'a manqué une précision ou, si l'on veut, une ultime remarque. Ce plaisir de faire ressurgir le passé... en mangeant une madeleine, cette joie pure tirée de ce que Maurois appelle la sensation-souvenir, je me demande si Proust en a parfaitement fixé la nature. Lorsque le narrateur ayant entendu le *bruit strident d'une conduite d'eau* se sent transporté dans la salle à manger de Balbec, il écrit : « *Ce n'était pas seulement un double d'une sensation passée que venait de me faire éprouver le bruit d'une*

conduite d'eau, mais cette sensation elle-même ». Eh bien! cela je ne pense pas que ce soit tout à fait exact. Lorsqu'une sensation mprévue nous livre, par association de souvenirs, un morceau de notre passé, celui-ci ne s'insinue pas en nous tel que nous l'avons vécu, mais tel que notre inconscient l'a transformé. Si le cri d'une hirondelle nous transporte dans le jardin de notre enfance, ce ne sont pas seulement les sensations vécues dans ce jardin qui nous envahissent, mais aussi le regret que nous a inspiré depuis lors le souvenir de ce jardin, regret qui l'a paré de couleurs merveilleuses dont nous ne le voyions pas revêtu lorsque nous nous y promenions au début de notre vie. Aussi cette victoire sur le temps que Proust salue comme une délivrance n'a-t-elle pas exactement le caractère qu'il paraît lui attribuer, puisque tout fragment de passé nous reste à jamais insaisissable, soit que notre inconscient en ait changé la forme, soit que l'étincelle du souvenir ait créé une communication entre nos sensations superficielles et nos sensations profondes que nous n'avions pu établir lorsque nous vivions jadis cet in tant. (Quand, dans le présent, le moi superficiel et le moi profond sont d'accord, nous nous sentons en harmonie avec l'univers et nous touchons le bonheur absolu — ce bonheur que Katherine Mansfield cherchait toujours et que les autoanalystes ne peuvent le plus souvent goûter que grâce à la mémoire spontanée qui soudain va ressouder dans le passé le moi superficiel et le moi profond.) Bref le domaine sur lequel débouche la conclusion de Proust, il me semble que c'est beaucoup moins celui du temps retrouvé que celui de l'inconscient reconquis. Et sans doute, si la mort n'avait pas interrompu son œuvre — bien des réflexions éparses dans ses livres le donnent à penser — aurait-il introduit dans l'analyse des phénomènes de mémoire eux-mêmes cette notion de fluidité et de relativité qu'il n'a cessé de projeter sur l'univers extérieur, mais qu'il a limitée à lui.

TECHNIQUE DU ROMAN

Claude-Edmonde Magny vient de rassembler, sous le titre *L'Age du Roman américain* (Editions du Seuil), une série d'études consacrées à la technique du roman contemporain (et particulièrement du roman américain). Cet ouvrage me paraît très supérieur aux *Sandales d'Empédocle*. L'auteur y pose avec beaucoup d'intelligence des problèmes du plus haut intérêt. Elle a l'esprit vif, quêteur et hardi. C'est une briseuse de lieux communs. La contrepartie de cette intrépidité est un aplomb parfois irritant. Cl.-Ed. Magny ne procède que par affirmations péremptoires : cette attitude de mitrailleuse intellectuelle l'amène, du reste, à se contredire. Par exemple, après avoir déclaré pendant la première moitié de son livre que le cinéma ne cesse d'influencer le roman, elle ne découvre plus dans la seconde que convergence entre l'évolution de

ces deux arts. Mais après tout qu'importe? Cette forme de critique aventureuse et cassante a son attrait, tout au moins quand elle est pratiquée par un esprit de qualité. Il faut donc passer sur ces déclarations incisives où l'auteur nous signifie que Bergson est superficiel, ou que Morand est plus connu par son roman *Champions du Monde* que par ses nouvelles (alors que la renommée de Morand a été construite sur les nouvelles d'*Ouvert la Nuit*), ou encore traite du monologue intérieur comme s'il avait été lancé en France par Joyce, alors qu'il l'a été par Valéry Larbaud, qu'elle ne cite même pas. Il faut passer et reconnaître que, pour l'essentiel, elle apporte souvent des idées fécondes et des vues neuves.

Oui, elle a tout à fait raison de rapprocher le roman du film. Le lecteur de roman officie dans l'isolement comme le fait, plongé dans les ténèbres, le spectateur d'un film. Films et romans sont des récits (tandis que le théâtre est un spectacle, c'est-à-dire un jeu d'une nature tout autre comme on le voit bien à la quasi-impossibilité de tirer une bonne pièce d'un bon roman — les techniques étant trop différentes). Le cinéma tend de plus en plus à identifier la vision proposée au public avec celle d'un personnage (on ne nous montre d'un ensemble de faits que ce qui est vu par celui-ci), de même que dans le récit romanesque les Stephen Hudson, Joyce, Faulkner, d'autres encore présentent successivement une même chaîne d'événements vue par des personnes différentes. Le cinéma élimine de plus en plus le commentaire, il est behaviouriste *(« le behaviourisme se définit par le parti-pris de tenir pour seul réel dans la vie psychologique d'un homme ce qu'en pourrait percevoir un observateur extérieur »)* ; le roman — surtout américain — expulse les analyses, se resserre sur les événements. Le cinéma retranche des séries dans la chaîne des actes, il pratique l'ellipse et attend de ce procédé de nouveaux effets. Le roman s'est engagé dans la même voie — et Faulkner demande aux ellipses de créer l'hallucination, tandis que Camus par ses omissions fait naître la sensation de l'absurde. Le cinéma avec Orson Welles cherche à évoquer des faits simultanés, comme le font dans leurs narrations hachées Faulkner ou Sartre. Certains procédés techniques envahissent également roman et cinéma : *le travelling* (déplacement de la camera, c'est-à-dire de l'observateur) règne dans tous les films comme dans les œuvres de Malraux, d'Aragon ou d'O'Hara ; le *crossing up* (dans lequel la caméra évoquant deux « histoires » simultanées ou se déroulant à des époques différentes oscille de l'une à l'autre) est utilisé aussi bien par Jules Romains ou Huxley que par Carné dans le film *le Jour se lève* ; il tente d'ailleurs presque tous les romanciers, qui aujourd'hui déplacent brusquement leur récit, sans employer les formules de liaison ancienne *(Pendant ce temps, Lucien sur la route de Tours...)*

A quelques détails près, cette étude parallèle du roman et du cinéma est très lucidement poussée par Cl.-Ed. Magny. Pourtant elle ne montre

pas que tous les procédés du cinéma sont en réalité empruntés à des œuvres littéraires souvent très anciennes : *le crossing up* fleurit dans Shakespeare, le *travelling* dans Eschyle et Sophocle (grâce à l'ἐκκύκλημα, chariot qui portait au milieu de la scène un tableau vivant), l'ellipse a toujours été pratiquée par les écrivains (cf. Balzac, Stendhal, le Dickens des *Grandes Espérances*) et l'idée de présenter successivement le point de vue de divers personnages a inspiré tous les romans par lettres (Beau sujet de thèse : influence des *Liaisons dangereuses* sur Joyce et Dos Passos qui ne l'ont peut-être pas lu). Mais il reste très vrai que ces procédés se sont généralisés de nos jours dans le roman et le cinéma.

S'il y a lieu de s'en féliciter, c'est une autre question et l'enthousiasme qu'inspirent à Cl.-Ed. Magny tous ces tours de main et recettes me paraît bien excessif. Ces « trucs » lasseront plus vite qu'on ne croit. Quand on a lu un roman qui vous promène de 1940 à 1870, 1910, 1900, 1930, 1750, etc., on en a assez et pour longtemps. La dépersonnalisation des personnages de Faulkner deviendrait assommante si elle se glissait dans les œuvres de nombreux romanciers. Autant madame Magny me paraît dresser avec subtilité le catalogue de ces grandes « nouveautés », autant elle se trompe lorsque, entraînée par son désir de les louer, elle expose ses idées sur ce que doit être le roman. Je ne pense pas du tout comme elle que l'homme moderne se *réduise au triple déterminisme de la faim, de la sexualité et de la classe sociale*, il me paraît gigantesque de parler de « *l'inexistence du psychologique, de la vanité de l'introspection, voire sa duperie profonde* » et tout à fait fâcheux d'ironiser sur notre « *illusoire dignité de roseau pensant* ». Cl.-Ed. Magny a une regrettable tendance à prendre les jeux de prestidigitation pour des manifestations artistiques et je ne puis m'extasier comme elle quand Dos Passos (qui est d'ailleurs un très grand écrivain) fait parler un *il* comme un *je*. Par les jugements qu'elle prodigue, Cl.-Ed. Magny suscite en nous de singuliers mouvements de... *crossing up* : on admire sa remarquable analyse de l'univers faulknerien, mais aussitôt après on doit s'insurger contre les conclusions qu'elle prétend en tirer en ce qui concerne l'avenir du roman américain. Et à peine quittées de fines remarques sur Caldwell, on sursaute en lisant que *tout le monde reconnaît aujourd'hui l'insignifiance d'un Balzac comparé à un Dostoïevski*. La plupart de ces erreurs me paraissent liées à la conviction que l'individu est mort. En fait, il est menacé, ce qui n'est pas la même chose. Mais quoi qu'on puisse être amené à penser de certaines idées de Cl.-Ed. Magny, il faut la lire. C'est une personnalité riche, douée d'un esprit critique original et vigoureux.

LE MIRACLE DES CLOCHES

Dans sa récente *Lettre aux Américains* (Grasset), qui a dû surprendre autant les lecteurs de New-York qu'avaient pu le faire les spirituelles photographies composées, au débarquer, par l'auteur du *Potomak*

jouant avec sa personne, des pythons, des danseuses, des cierges et un bonhomme d'Auzoux, dans cette lettre donc, piquée de formules saisissantes, de remarques profondes et de conseils intelligents mais inutilisables, Jean Cocteau écrit : « *La France ne s'intéresse qu'à vos livres* » (les livres américains) — ce qui est elliptiquement vrai. Mais les romans américains qui touchent en France le grand public, ce sont moins les Caldwell, Hemingway, Faulkner admirés à bon droit par nos critiques que les *best sellers* des U.S. fort mal accueillis ici par la même critique, et cette fois assez injustement. Nos intellectuels boudent encore *Autant en emporte le Vent*, qui a été sur les bords de la Seine et de la Loire le plus gros succès de librairie enregistré depuis vingt ans (et qui mérite ce succès), le *Lys de Brooklyn* et maints autres romans qui ne sont peut-être pas très savamment écrits, mais impliquent, de la part de leurs auteurs, une imagination et un sens de la vie que, somme toute, on ne trouve pas si libéralement prodigués par les écrivains européens. Sur ce plan, on doit signaler la traduction [1] du *Miracle des Cloches (The Miracle of the Bells)* de Russell Janney, œuvre divertissante, trépidante de vie et parfois émouvante.

Une petite Américaine d'origine polonaise, Olga Treskovna (de Coaltown), fille de mineur et elle-même dans sa prime jeunesse trieuse de charbon, a sauté de la profession de chorus girl à celle d'actrice de cinéma. Un hasard et une amitié lui ont valu de jouer le premier rôle dans un film, *le Jardin de l'Ame*, dont le spiritualisme l'a enchantée (elle est elle-même poète et, par surcroît, la plus généreuse des femmes) et où elle a révélé un très authentique talent. Mais cet effort a ruiné sa santé chancelante (Olga était tuberculeuse) et elle est morte après avoir tourné sa dernière séquence. Ce décès a si fort impressionné l'animateur du film que, par superstition, il se refuse à le présenter au public. Le brave Bill Dunnigan, agent de publicité et amoureux très platonique et très respectueux d'Olga, est désespéré par cette décision. Il voudrait que le souvenir de celle qu'il considérait comme une grande artiste fût conservé. Aussi, ayant très pieusement convoyé jusqu'à Coaltown la dépouille mortelle de son amie, a-t-il soudain l'idée, pour frapper l'imagination publique, de faire sonner quatre jours durant les cloches de toutes les églises de cette petite ville. Cette initiative a des résultats inespérés ; la population se persuade que la jeune actrice d'Hollywood était une sainte et croit même assister à une série de miracles que Dunnigan, mi-convaincu, mi-sceptique, excelle aussitôt à exploiter. C'est ici que s'affirme le plus fortement le talent de Russell Janney : l'aventure située aux confins de la foi et de la publicité risquait de devenir dangereusement fantaisiste et choquante ; en fait, elle reste plausible et même touchante. De plus, à la faveur d'incidents ingénieusement montés, le romancier a réussi à opposer, puis à rapprocher dans de rapides et

1. Par Yolande et René Surleau *(Hachette)*.

saisissants mouvements de groupes, les prêtres, ouvriers, hôteliers et mineurs de la ville. L'énorme rumeur qui envahit Coaltown est d'ailleurs entendue par l'Amérique entière. Des députations arrivent de tous les États, les évêques s'émeuvent, les hommes politiques font des discours et, pour finir, les obsèques d'Olga deviennent une vraie cérémonie nationale — et une manifestation collective d'idéalisme. L'auteur tire donc son bouquet final dans ce ciel d'optimisme un peu conventionnel cher aux directeurs de revues, romanciers à grand tirage (voir à ce propos le dernier roman traduit de Louis Bromfield, *La Folie Mac Leod* [1]) et cinéastes américains, mais il témoigne dans cet exercice d'une aisance et d'une ardeur qui ne peuvent laisser indifférent. Sans doute rencontre-t-on dans ce gros roman, qui est de bout en bout d'une lecture attrayante, quelques personnages standard, mais plus nombreux encore des êtres humains authentiques décrits avec une nuance d'émotion fine et souriante qui fait songer parfois à Dickens.

RÉMY, MARC BLANCPAIN

Rémy, à qui l'on doit les célèbres *Mémoires d'un Agent secret de la France libre*, a construit son dernier roman, *le Monument* (Fayard) sur le patron du *Pont du Roi Saint Louis*, de Thornton Wilder. Les hommes dont il nous conte le destin se trouvent rassemblés, il est vrai, non par la traversée fortuite d'un pont prêt à s'effondrer, mais par la volonté d'une municipalité et d'un fossoyeur qui les ont rangés dans un même tombeau. Morts, comme ils restent loquaces, ils se content leur histoire. Tous ont été fusillés par les Allemands ou ont péri dans les camps de déportation. Mais tous n'étaient pas animés d'un même courage et sur plusieurs d'entre eux, l'Histoire, fidèle à sa coutume, s'est trompée. Le vieux général qui faisait modestement sauter des trains allemands était un véritable héros, comme son voisin de dalle, l'idiot du village qui n'était pas du tout idiot et s'est offert aux mitrailleuses de l'occupant dans un sublime mouvement de sacrifice. Mais auprès d'eux gît une résistante qui n'avait pas voulu l'être et un brave homme qui a été tué non par les Allemands comme on le croit, mais par un communiste qui, incapable de supporter les divergences de vues politiques, l'a assassiné. Équitable, Rémy a évoqué dans sa galerie les héros, les faux héros, les crapules et les victimes d'erreurs ou de malentendus. Quelques aventures amoureuses brutales et simplistes ont trouvé place dans ce livre, dont on ne saurait dire qu'il soit un roman parfaitement réussi, mais qui révèle des dons de moraliste.

De Marc Blancpain, le roman *Maturité* (Flammarion) se présente plutôt comme une chronique un peu flottante que comme un récit architecturé. Pierre Théraz vit en Égypte et, sa journée de travail finie,

1. Ingénieux roman que décrit les milieux de presse dans les petites villes américaines *(Éditions du Rocher)*.

courtise de jolies dames du Caire avec lesquelles il fait, sans amour, l'amour. Une jeune fille qui lui est parfaitement indifférente se suicide pour lui. Tout est absurde quand on vit, privé de conviction, au milieu de gens qui en ont. La guerre ramène Pierre en France. Officier, il s'éprend d'une paysanne. Très pure passion qui, théoriquement, lui assurerait le bonheur, si ne surgissait la Grande Déroute, au cours de laquelle l'aimée trouve la mort. L'auteur, dans ce livre estimable et inégal, a voulu dépeindre les névroses de plaisir que provoque l'approche des guerres et les romances suscitées par leur apparition. Il ne me semble pas qu'il ait réalisé pleinement son dessein.

AMOUREUSES

La Maison Stock a donné place, dans son excellente collection *Cent Romans français*, à la *Fanny* d'Ernest Feydeau qui, en 1858, fut chaleureusement accueillie par Sainte-Beuve, enchanta plusieurs vagues de lecteurs et passa longtemps pour une œuvre de grande classe. Ce texte, que l'on aborde aujourd'hui avec curiosité, n'apparaît plus guère, malheureusement, que comme un pittoresque témoignage d'époque. « Ce qu'on appréciait il y a cent ans. » L'aventure nous semble très fabriquée et ne suscite plus en nous la moindre émotion. Quant à la célèbre scène du Balcon [1] qui scandalisa les contemporains (l'amant caché sur un balcon voit par la fenêtre sa maîtresse très conjugalement étreinte par son mari), elle nous apparaît comme irrémédiablement gâchée par un romantisme délirant : « *Puissances du Ciel! C'était elle! Dieu bon! tu ne me foudroyas pas, etc...* » Comment résister à un pareil style? Un peu plus loin, l'amant outragé hurle à sa maîtresse : « *Comme le bœuf impassible qui écrase sous son sabot les premières fleurs des champs, tu as écrasé mon être* ». Et dire que ce roman, pendant longtemps, a balancé, dans la faveur du public... et des critiques, *Madame Bovary!* Voilà qui est fait pour nous rendre modestes.

Le style de *la Dame aux Camélias*, dont la Maison Mermod vient de nous offrir une très élégante réédition, est lui aussi, parfois, un peu surprenant. Mais l'œuvre vit encore et touche. Les dialogues ont le naturel de la vie... et pour cause. On sait que Dumas fils fut sincèrement épris de cette Marguerite Duplessis qui lui servit de modèle. Il y a de vraies larmes qui tremblent encore au milieu de ces souvenirs et de ces appels — et des scènes qui ont la saveur authentique des éternelles amours de Paris. Après cela, on lira avec intérêt le petit volume que Marcelle Maurette a consacré à *la Vraie Dame aux Camélias* (Albin-Michel). On y verra comme Dumas a suivi de près les péripéties de ses brèves amours avec cette charmante blanchisseuse, qui devint une des plus illustres biches de la capitale avant de passer au rang d'héroïne de la littérature... et de l'écran.

1. Inspirée, nous apprend R. Dumesnil, par un souvenir de jeunesse confié par Flaubert à son ami Feydeau.

ESSAIS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Paul Bénichou a fait paraître, chez Gallimard, une intéressante étude sur *les Morales du Grand Siècle*. Il avance sur Corneille et Racine deux hypothèses qui valent d'être retenues : que la volonté du héros cornélien s'identifie avec une certaine exaltation du moi aristocratique commune aux grands de l'époque, qui l'avaient reçue eux-mêmes en héritage de la féodalité et de la chevalerie ; que le jansénisme a exercé sur la psychologie racinienne une influence déterminante en niant la liberté (ce qui réduisait à néant la justification de l'orgueil cornélien) et en substituant une fatalité passionnelle à la fatalité extérieure. Les remarques de Bénichou sur Molière, par contre, me semblent inacceptables : c'est une erreur de voir en don Juan une manifestation subversive de l'ambition aristocratique, une autre de considérer Arnolphe comme le type du bourgeois amoureux (alors que Molière, se moquant d'Arnolphe, se moque de lui-même), une troisième de prétendre que la philosophie d'Alceste contredit celle de Molière (car Molière est à la fois Alceste et Philinte), une autre d'avancer qu'Alceste a choisi Célimène pour se mortifier (alors que Célimène n'est là que par nécessité de théâtre, la coquette étant le personnage le plus désigné pour s'opposer à l'intransigeant), etc. Bref, M. Bénichou m'a paru avoir des idées passablement aventurées sur Molière, mais cela n'annule pas la portée de ses réflexions sur les autres classiques.

Le livre d'Octave Nadal sur *le Sentiment de l'Amour dans l'Œuvre de Pierre Corneille* (Gallimard), m'a quelque peu déçu. Le système de l'auteur est d'avancer une idée, de la développer longuement pour s'appliquer ensuite à en réduire la valeur par une série de « il ne faut pas exagérer » qui annulent à peu près complètement ce qu'il vient de dire, le tout se terminant généralement par une conclusion où surgissent d'autres idées que l'auteur avait oublié d'exposer. On pourrait d'ailleurs raisonner longuement sur ce livre, où l'érudition ne contribue pas à éclaircir le jugement. Ce qui me paraît le plus troublant, c'est qu'il a été, m'a-t-on dit, fort apprécié en Sorbonne.

Quant à l'ouvrage de René Bray sur *la Préciosité et les Précieux* (Albin-Michel), c'est une histoire agréable et informée du mouvement précieux depuis les cours d'amour jusqu'à Giraudoux. On y trouve d'excellentes remarques sur Scève, Lily et Gongora. René Bray anéantit très judicieusement la thèse qui fait de Molière un précieux, singulier bateau lancé naguère par Baumal. On se sent, par contre, moins disposé à le suivre quand il s'efforce de dégager les éléments précieux des poèmes de Baudelaire. La définition de la préciosité est d'ailleurs malaisée à établir. René Bray le sait, au reste, fort bien et, dans sa conclusion, délimite avec prudence les frontières de ce royaume fleuri. Au total, une œuvre de critique solide et utile.

MARCEL THIÉBAUT

★ ★ ★ PAUL ALFASSA ★ ★ ★

Paul Alfassa, qui vient de mourir, collabora pendant de nombreuses années à la *Revue de Paris*. Les chroniques d'art qu'il y donna entre les deux guerres sont certainement restées dans la mémoire du lecteur. Elles valaient par l'alliance naturellement obtenue de l'érudition et de la sensibilité ; une érudition exempte de pédantisme, une sensiblité exempte d'incontinence. Ancien polytechnicien, ancien élève de l'Ecole des Mines, sa formation scientifique conférait à ses écrits sur l'Art une couleur particulière. La lucidité de l'esprit y égalait la ferveur du cœur. On lisait avec confiance ses essais riches d'un savoir profond, dictés par l'enthousiasme, par l'amour.

Modeste, désintéressé, il écrivait peu. Il avait toujours beaucoup à dire, et le disait dans un langage excellent, ferme et précis, pur et sobre, d'une substantielle densité. Outre les remarquables chroniques qui parurent ici, on lui doit une étude capitale sur l'*Enseigne de Gersaint*, de Watteau, qui fait autorité.

Dans sa jeunesse, rédacteur en chef de la *Revue de l'Art ancien et moderne*, Paul Alfassa occupa ensuite un poste de conservateur au musée des Arts décoratifs. Il en fit, près de Louis Metman et de M. Jacques Guérin, l'un des plus beaux musées de Paris. Profondément atteint dans sa santé depuis de longues années, il supporta de très cruelles épreuves en sage et en croyant. Il faut souhaiter que les études qu'il laisse soient demain rassemblées en volume. Alors seulement, on mesurera la perte que fait, en la personne de Paul Alfassa, l'humanisme français.

J.-L. VAUDOYER

★ LE SALON DE L'AÉRONAUTIQUE A GAGNÉ SON PROCÈS ★

Était-il, ou non, opportun d'organiser à Paris un 18e Salon international de l'Aviation ? Ce débat contradictoire opposait en deux camps, résolus à défendre leurs positions, des personnalités dont les opinions différentes en l'affaire, défendaient cependant une même cause : la propagande de l'aviation française et ses justes prétentions à tenir de nouveau sur la scène mondiale, un des rôles les plus en vue dans ce domaine. Allait-on, selon les uns, courir le risque de présenter en regard des réalisations étrangères — anglaises et américaines, particulièrement — des projets, des espoirs, du vent ? Pouvait-on, à en croire les autres, exposer une gamme assez significative d'avions modernes, capables de voler, qui prouveraient que la conception et la construction aéronautique française avaient franchi le stade de l'imagination et de la maquette en réduction ? Enfin, l'opinion publique attachait-elle encore de l'intérêt aux problèmes de l'aviation ?

Le 18e Salon de l'Aéronautique s'est finalement présenté devant ses juges : son procès s'est déroulé au Grand Palais pendant dix-sept jours et à l'aérodrome d'Orly le 14 mai. Plus de 700 000 visiteurs ont examiné d'une part les pièces « statiques » de son dossier : près de 100 000 spectateurs ont, d'autre part, assisté à ses démonstrations « dynamiques ». L'opinion publique vivement intéressée, a donc sur la question tranché le débat en faveur de l'opportunité de ce Salon, grâce à qui l'aviation française a pu défendre son prestige et la position qu'elle entend reprendre et garder sur le plan international.

Doit-elle cependant s'abandonner sans réserve à la satisfaction du gain de ce procès ? Ce serait là une faute grave. L'aviation française est sortie d'une longue crise d'anémie : sans aucun doute ses forces reviennent, mais il faut encore surveiller de près sa convalescence, pour qu'elle retrouve la vigueur nécessaire qui lui permettra de jouer son rôle : certaines des aviations étrangères sont en pleine santé et peu enclines à partager leurs ressources vitales. Il faut entourer de soins éclairés l'aviation française pour que, le plus tôt possible, son rétablissement soit complet et qu'elle puisse imposer alors à ses robustes concurrentes, le partage d'un des principaux éléments de grandeur et de puissance dans le monde.

MAURICE CAPELLE

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LE TEMPS ET LE RÊVE

par John W. Dunne

(Éditions du Seuil).

Ce livre, diffusé en France vingt ans après sa publication, souffre certainement de son caractère anachronique. L'auteur veut montrer le rôle du rêve dans notre conception du Temps. Un rôle primordial est accordé au rêve prémonitoire, appelé plus justement « rêve de précognition ». M. Dunne a eu l'occasion dans sa jeunesse, au début du siècle, de faire des rêves où il assistait à des scènes qui eurent réellement lieu dans sa vie à des dates ultérieures. Il n'en veut tirer aucun argument en faveur de quelque occultisme; mais se demande, en esprit scientifique qu'il est, s'il n'y aurait pas là plutôt une indication relative à la structure profonde de notre rapport avec le Temps. C'est alors pour lui l'occasion de développer des considérations sur « le Temps, quatrième dimension de l'espace », qui paraissent aujourd'hui tout à fait banales. Il en tire une grande théorie : le « Sérialisme », qui prétend *tout* expliquer sans se mettre en contradiction *ni* avec la science, *ni* avec la philosophie, et qui, dit-il « accumule tant d'arguments qu'elle ne saurait être impunément écartée ». Sur ce point, M. Dunne a lieu d'être assez tranquille ; il est peu probable, en effet, qu'aucun « savant » (ou même philosophe) vienne jamais tenter d'ébranler les fortes assertions de son infaillible et inoffensif système.

R. CAMPBELL

□ □

※※ L'ALLEMAGNE ※※ ET LE SECRET ATOMIQUE

(La Mission Alsos)

par Samuel A. Goudsmith *(Fayard)*

Alsos est le nom d'une mission que le général Graves, coordonnateur des travaux atomiques américains, envoya en Europe, en 1944, sur les talons des troupes de débarquement pour déterminer où les Allemands en étaient de leurs propres recherches et travaux sur « la Bombe ». Le caractère quasi négatif des renseignements recueillis jusqu'alors par les services secrets américains l'avait simplement induit à croire que l'adversaire gardait admirablement son « secret ». N'était-ce pas un Allemand, Otto Hahn, qui avait découvert le premier le principe de la fission de l'atome et un autre Allemand qui avait publié le premier article sur la pile à réaction en chaîne? Il fallut attendre — dans l'inquiétude la plus vive — la libération de Strasbourg, à la fin de novembre, pour acquérir, en y capturant un savant et ses dossiers, la certitude que l'Allemagne avait en réalité *quatre ans* de retard sur les États-Unis : elle n'avait pas encore achevé une seule pile à uranium; elle en était encore au point que les Américains avaient dépassé depuis 1940, au stade du laboratoire. Inversement, les plus grands physiciens atomistes allemands, tels qu'Heisenberg, étaient convaincus que les États-Unis n'avaient rien pu faire de plus qu'eux-mêmes. Hiroshima fut pour eux une totale stupéfaction.

L'histoire de la chasse aux laboratoires et aux savants allemands est racontée par le professeur américain (d'origine hollandaise), Samuel A. Goudsmith, attaché à la mission Alsos. Elle est aussi amusante, aussi cocasse par moments — et combien plus passionnante au fond — que le meilleur film d'aventures et d'espionnage. En même temps, elle pose un problème de première importance pour l'avenir. Les Allemands étaient en avance sur les Alliés pour la recherche aéronautique et pour la technique sous-marine. Comment se fait-il que, disposant de physiciens de très grande valeur, ils aient été distancés à ce point, sur le terrain atomique, par les Américains? Le discrédit attaché par le nazisme (pour des raisons raciales) à la physique einsteinienne a certainement joué contre eux, Mais il n'explique pas tout. Le professeur Goudsmith est d'avis que, d'une façon générale, les avantages possibles d'un régime totalitaire, quant aux applications militaires de la science, sont plus que contrebalancés par les handicaps de nature politique imposés à la recherche pure. En tous cas, l'exemple de l'Allemagne prouve que la mauvaise utilisation de quelques spécialistes peut annuler en très peu d'années l'avance dont un grand Etat se croyait assuré. La leçon est valable pour tous les pays : l'U.R.S.S. comme les États-Unis eux-mêmes.

P. F.

CAHIERS DE CONVERSATION ✻ ✻ DE BEETHOVEN ✻ ✻

traduits et présentés par J.-G. Prod'homme (1 vol. 474 p., Corréa, éd., Paris)

On ne peut que rendre hommage à la compétence apportée par M. Prod'homme à l'accomplissement d'une tâche à la fois délicate et écrasante qui consista à traduire ces textes, à les replacer dans le cadre et le moment de la vie du musicien, et à les annoter ; et j'admire plus que personne le soin continu avec lequel cet ouvrage hétéroclite a été rendu en français et doté d'une certaine unité. Je n'en suis que plus à l'aise pour déclarer qu'à mon sens il y a peu de recueils plus ennuyeux et aussi dénués d'intérêt que ces *Cahiers de Conversation*, où la part de Beethoven est réduite à des notes le plus souvent insignifiantes, exception faite de quelques remarques et, naturellement, des notations musicales ; tous éléments profitables à une biographie et à une étude de l'œuvre, mais noyés ici dans un fatras fastidieux et de la plus grande médiocrité. Je dénie, avec d'autant moins de scrupule, tout intérêt véritable à ce recueil que je sais bien que mon sentiment ne sera pas celui d'un grand nombre de lecteurs. Beethoven partage avec Napoléon la gloire de compter des admirateurs passionnés jusqu'à la plus minutieuse manie, et j'en sais qui seraient prêts à se pâmer d'admiration jusque sur le pot de chambre du grand musicien que remarquait dans sa description, voilà cent-trente-sept ans, le baron de Trémont.

G. J.-A.

□ □

HISTOIRE DE L'ÉDUCATION ✻ DANS L'ANTIQUITÉ ✻

L'histoire de l'éducation ne peut laisser indifférent tout esprit soucieux des origines de notre culture et de son avenir. Pour le salut de la civilisation dont elle est le support essentiel, rien n'était plus nécessaire que d'attirer l'attention du public lettré sur les traditions pédagogiques qui, depuis l'Antiquité, ont conservé jusqu'à nous, sans solution de continuité, cette somme de principes qui ont servi de base à la formation de notre intelligence et de nos sentiments. Venant à son heure, le magistral ouvrage de M. H.-J. Marrou se recommande autant par la sûreté de l'information de l'auteur que par la probité de sa compréhension ; la clairvoyante netteté d'un jugement pondéré s'y allie, non sans grâce, à la souplesse attique d'une intelligence qui donne sens et vie aux déductions précises d'une science avertie. Dans ce long travail, on ne lira pas sans un vif intérêt ce que fut l'éthique chevaleresque d'Homère, instructeur de la Grèce, la valeur militaire, sportive et civique de l'éducation spartiate, quelle influence eurent sur la formation des esprits et des cœurs les rapports effectifs entre maîtres et disciples, quel rôle enfin eurent la poésie, la musique, l'art et la gymnastique pour faire de l'Athénien un homme capable de loger une belle âme dans la beauté d'un corps sainement épanoui. Or, quel était le but essentiel de cette éducation, but que poursuivirent, en variant plus ou moins ses aspects relatifs, les époques hellénistiques et romaines ? Cette éducation est tout entière ordonnée vers la formation de l'homme adulte, de l'homme tout entier. Aspirant à former l'homme en soi, cette éducation se flatte de donner d'abord une culture générale valable pour tous et commune à tous. Elle cherche à développer, sans en atrophier aucune, toutes les virtualités de l'être humain et à le rendre capable de remplir au mieux la tâche, quelle qu'elle soit, que la vie, les exigences sociales ou sa libre vocation exigeront de lui. L'homme n'est homme que dans la mesure où il pense et il vit dans la conscience éveillée de sa valeur humaine. *(Éditions du Seuil, Paris.)*

Mario Meunier

□ □

✻ ✻ ENCYCLOPÉDIE ✻ ✻ PHOTOGRAPHIQUE DE L'ART

Sculptures du moyen âge au Musée du Louvre

(Édition Tel)

On *peut suivre au Louvre* — écrit Marcel Aubert dans la préface de cet ouvrage — *l'histoire de la sculpture en France au moyen âge dans une suite d'œuvres dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre et dont toutes représentent un moment et une région particulièrement caractéristiques de cette belle branche de l'art français.* » Les photos reproduites justifient cette affirmation. Le premier cliché, bien fait pour séduire les Parisiens évoque un chapiteau de Sainte-Geneviève de Paris, sculpté au XIe siècle dans une pierre provenant elle-même de l'église élevée au VIe siècle

par Clovis, au lendemain de la victoire de Vouillé (La récupération a été, on le voit, un exercice pratiqué à toutes les époques. Quand on démolit l'église Sainte-Geneviève en 1807, ce précieux chapiteau d'aspect byzantin (il représente Daniel somnolant entre des lions débonnaires) fut envoyé dans ce *Musée des Monuments français*, où Lenoir abrita tant d'œuvres d'art menacées de destruction. Une des dernières œuvres évoquées dans ce volume est l'admirable tombeau de Roberte Legendre, sculpté par Guillaume Regnault, vers 1522, pour une chapelle de Saint-Germain-l'Auxerrois. (On en verra ci-dessous un fragment). Dans l'intervalle se logent les statues-colonnes gothiques, les œuvres de l'école de Reims, les grandes statues funéraires du XIVe siècle, les sculptures bourguignonnes, etc. Vierges, rois, monstres, évêques et chevaliers : cet étonnant défilé atteste la puissance, la richesse et la variété de la sculpture française pendant ces cinq siècles qui furent longtemps considérés comme barbares. (Les notices commentant les photographies sont dues à Michèle Beaulieu.)

TOMBEAU DE ROBERTE LEGENDRE (FRAGMENT).

Photo André Vigneau.

LE MONDE DISPARU

par Madame Saint-René-Taillandier

(Plon)

Nièce de Taine, sœur d'André Chevrillon, femme de Saint-René-Taillandier qui fut consul général à Beyrouth, puis ministre de France à Tanger et à Lisbonne, l'auteur de « Le Monde disparu », avant de devenir l'historien que l'on sait, a vécu dans un milieu familial à la fois littéraire et diplomatique. La première partie des souvenirs qu'elle publie aujourd'hui, ne concerne que les débuts de son mariage, c'est-à-dire l'époque où son mari était en fonction en Syrie, puis au Maroc. Bien qu'elle se soit trouvée là-bas lors de la fameuse escale de Guillaume II à Tanger, elle se refuse à aborder, autrement que par leur côté anecdotique, les questions de politique internationale qu'elle laisse, dit-elle avec modestie, aux spécialistes.

Son propos n'est que de raconter l'existence quotidienne d'une femme de diplomate pour qui les valeurs de l'esprit comptent plus que les soins du ménage et les obli-

gations mondaines. Habile à dessiner les portraits des collègues étrangers de son mari, des hôtes de passage, dont certains, comme les Paul Bourget, étaient des amis, ou des notabilités indigènes, elle sait aussi peindre avec une sensibilité personnelle des paysages célèbres et cent fois décrits. Mais où elle excelle, c'est dans la notation du « petit fait vrai », de ces nombreux détails domestiques qui ne sont tenus pour frivoles que par ceux qui ont peur de le paraître et qui ont pour le lecteur tant de prix, parce qu'ils recomposent l'atmosphère d'un pays et d'une époque heureuse.

On attend avec le plus grand intérêt la seconde partie, exclusivement européenne, de ces mémoires.

JACQUES DE RICAUMONT

□ □

LES OUTILS CHEZ LES ÊTRES VIVANTS

par Andrée Tétry *(Gallimard)*

L'EXCELLENTE collection *L'Avenir de la Science*, dirigée par M. Jean Rostand, vient de s'enrichir d'un nouveau livre, *Les outils chez les êtres vivants*, par mademoiselle A. Tétry. Quand on étudie les animaux et les végétaux, on ne tarde pas à découvrir chez eux de véritables outils organiques, dont la forme ou la fonction rappelle ceux que l'homme a créés pour son usage. Ces deux créations, bâties avec des matériaux différents, sont évidemment indépendantes, mais cependant parallèles : des ventouses de sangsue ou de pieuvre adhèrent, les organes lumineux d'un poisson des grands fonds éclairent comme des phares d'automobile, le couvercle d'un terrier de mygale ferme comme une porte hermétique, un fruit de salsifis est semé à tous vents grâce à son parachute, etc.

L'auteur, avec une sûre érudition, passe d'abord en revue les faits, bien classés par catégories ; c'est la partie technique, illustrée par de nombreuses figures, base nécessaire pour comprendre le problème posé par les outils du vivant. Celui-ci est d'importance. On est tenté, parfois, d'attribuer à la nature quelque chose comme une intelligence, mais c'est plutôt une expression métaphorique qu'une affirmation ; il est certain que le hasard seul, sans dessein préalable, est tout à fait incapable d'édifier l'outil le plus simple ; il faut une sorte de direction. Sera-ce la sélection naturelle, ce *Deus ex machina* invoqué par Darwin ? Ce n'est pas très satisfaisant. Les êtres animés auraient-ils la propriété immanente d'établir un lien causal entre le besoin et le désir, phénomènes psychiques, et la réalisation organique répondant plus ou moins exactement à ce besoin (Lamarck) ? Mais comment une plante aurait-elle le désir de fabriquer un parachute ou des appareils d'accrochage pour disséminer ses graines ? Tout cela est troublant. Mademoiselle Tétry propose une solution séduisante dont on prendra connaissance avec intérêt.

S. L.

□ □

LA ROUTE SANS OISEAUX

par M. Raoul Dujardin *(Flammarion, éd.)*

SEUL le titre de cet ouvrage n'est pas bon. Je confesse que je ne connaissais encore rien de M. Raoul Dujardin ; et ces quatre mots : *la Route sans oiseaux*, entachés d'on ne sait quelle vague et fausse poésie, me faisaient augurer d'un roman genre Delly ou Henri Ardel. L'heureuse surprise de découvrir sous pareille étiquette un des récits de guerre les plus directs, les plus émouvants, voire les plus artistes, que nous ayons encore lus ! Voici, notée de jour en jour, d'heure en heure, pure de tout vain romanesque, l'odyssée d'une famille paysanne du Cotentin, que les batailles du débarquement américain en 1944 forcent d'abandonner son domaine, d'errer le long des routes rompues, à la recherche d'abris momentanés. Effroi, douleur, tendresse, résignation, inébranlable foi en la victoire, débrouillardise et gaîté, épuisement des corps et force des âmes, tout est là de ce que tant de civils français connurent et dont ils garderont mémoire jusqu'à leur dernier souffle. Cette charrette tirée par un cheval fourbu, sur laquelle sont juchés enfants, vieillards et paniers, que suivent, liées à l'arrière-train, meuglantes et fouaillées, quelques bêtes d'étable, ah ! comme on la suit, cœur battant, jusqu'à la minute où reparaît enfin, miraculeusement épargnée, la Maison familiale !

M. P.

□ □

LA CHINE, ŒUVRE DE CONFUCIUS

par Cheng Tien-Hsi

EXPOSÉ des principes généraux de la religion confucienne. Ils s'ordonnent tous autour de cette pensée centrale : *Le progrès moral fait sur soi-même est la source de toute véritable réussite.* A la doctrine de Confucius qui, comme on sait, vécut cinq siècles avant notre ère, l'auteur, qui est un diplomate chinois, a ajouté une étude de la philosophie de Mencius — ardent propagateur du confucianisme au IVe siècle

avant J.-C. D'après Cheng-Tien-Hsi, les enseignements de Confucius *font partie intégrante des règles suivies par le peuple chinois d'aujourd'hui*. Aucun Chinois, toujours d'après l'auteur, n'est « indifférent » au précepte confucéen : *Ce que vous ne désirez pas qu'on vous fasse à vous-même, ne le faites pas aux autres.* Pas indifférent ? Nous voulons bien le croire. Mais le Chinois en tient-il compte dans la pratique ? Malheureusement, nous ne savons que trop la faible influence exercée par une maxime analogue dans d'autres parties de la planète. (Editions de la Baconnière. Neuchâtel.)

□ □

LES TRANSFORMATIONS ※ DE LA RESPONSABILITÉ ※

Études sur la pensée juridique

par Léon Husson

(Presses universitaires)

Le titre choisi par M. Husson est beaucoup plus trompeur que son sous-titre, car on chercherait à tort dans son œuvre une étude de la notion des responsabilité. Il s'agit avant tout de philosophie du droit ; la responsabilité n'est étudiée que pour servir d'exemple concret.

C'est le problème du fondement du Droit qui est mis en question et l'auteur s'efforce de rendre une vigueur nouvelle à la théorie du Droit naturel, naguère rationaliste et universaliste. Pour rendre compte de la multiplicité des Droits positifs historiquement existants, et la concilier avec l'unicité du Droit naturel, il définit celui-ci comme la forme, l'essence, dont les exigences se retrouvent dans tous les Droits, à la façon dont Aristote affirmait que l'essence d'une espèce animale est réalisée dans chacun des individus de cette espèce.

Mais cette solution prend pour principe et pour garantie l'unité de la nature humaine, que précisément la diversité des Droits positifs existants avait mise en question. Ce cercle, les analyses juridiques fort érudites, inspirées par les œuvres de Fr. Gény, ne le brisent pas : la théorie philosophique est superposée à l'étude juridique sans en être nécessairement déduite, sans même lui être liée organiquement.

Le cercle ne sera non pas dénoué, mais éliminé, par l'intégration des Droits positifs, du Droit naturel et de la nature humaine dans un ordre divin qui les englobe et les légitime, Et M. Husson ne manque pas d'y avoir recours. Mais il ne convainc que ceux qui sont déjà convaincus.

R. P.

UN PILOTE

par Jean Homolle

(André Bonne)

Il ne faut pas chercher dans ce petit livre au titre modeste une analyse de la condition d'aviateur. Condition qui, par l'idéal chevaleresque qu'elle inspire ou qu'elle suppose, apparaît d'une richesse intérieure exceptionnelle et dont Saint-Exupéry même a tenté de tirer une philosophie d'une portée plus générale. Ce récit sans prétentions psychologiques n'a pour objet que de fixer quelques instants de la vie d'un membre du Free French Escadron de la Royal Air Force pendant sa période d'entraînement et surtout pendant la campagne de France où il joua un rôle très actif dans la destruction des convois allemands sur les routes de Normandie.

Ses pages de carnet, Jean Homolle les présente presque sans retouches et (ce qui, de la part d'un amateur est méritoire) sans littérature. Tout son art tient dans l'habileté à donner au lecteur l'impression de participer à ses aventures et à ses émotions, comme dans le dosage des explications techniques propres à l'instruire sans jamais le rebuter.

JACQUES DE RICAUMONT

□ □

COUP DE BAMBOU 1940

par Jean Benilan

(Office colonial d'édition)

La première partie de cet ouvrage est un journal, le journal de poste d'un administrateur colonial qui se trouve au Gabon en 1940 et fait presque chaque jour le point de la situation. A la fin du récit se déroule un drame qui appartient aujourd'hui à l'histoire : en novembre 1940, en effet, des combats meurtriers s'engagèrent entre les Français qui croyaient de leur devoir de rester fidèles à Vichy et les défenseurs de la France libre.

ERRATUM

Dans la livraison de Mai de la *Revue de Paris*, page 126 (article d'Edmond Giscard d'Estaing, *Liquidation des erreurs*), 3e ligne à partir du bas, il faut lire 7 p. 100 au lieu de 5 p. 100.

Le Directeur-Gérant : Marcel THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, P. Hannaux, Christian Bérard, Maleiès et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1930-5-49.

VIENT DE PARAITRE

BIBLIOTHÈQUE HISTORIA

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN

SOUS L'EMPIRE ET LA RESTAURATION

par

JULES BERTAUT

Un splendide volume in-8° écu (13,5 × 21), orné de nombreux hors-texte tirés en HÉLIOGRAVURE

Prix : **350** fr.

En vente chez tous les libraires

TALLANDIER

CHARLES MAYER

L'HOMME

ESPRIT OU MATIÈRE ?

En se servant des données scientifiques les plus récentes, ce livre répond aux questions que tout homme devrait se poser sur l'origine de la vie et la nature de nos obligations morales.

140 pages : **150** francs

◆

Du même auteur :

L'ÉCONOMIE AU SERVICE DU PROGRÈS

420 pages : **390** francs

◆

MARCEL RIVIÈRE et Cie
31, Rue Jacob - PARIS VI°

CONFERENCIA

Publie toutes les Conférences de l'Université des Annales

NUMÉRO DU 15 JUIN

LOUIS JOUVET
KNOCK

•

PAUL VIALAR
MADAME BOVARY :
L'IMAGINATION DANS L'AMOUR

•

ADRIEN DANSETTE
AOUT 1944 :
LA LIBÉRATION DE PARIS
(FIN)

•

LES LIVRES NOUVEAUX

LE NUMÉRO : 40 FR.

Administration :
79, Bd Saint-Germain - PARIS-6°
Tél. : DANTON 97-40

LES SECRETS ET LES DESSOUS DE TOUTE UNE ÉPOQUE

MAXIME DU CAMP
de l'Académie française

DES MÉMOIRES À LA SAINT-SIMON

SOUVENIRS D'UN DEMI-SIÈCLE

I
AU TEMPS DE LOUIS-PHILIPPE ET DE NAPOLÉON III
1830-1870

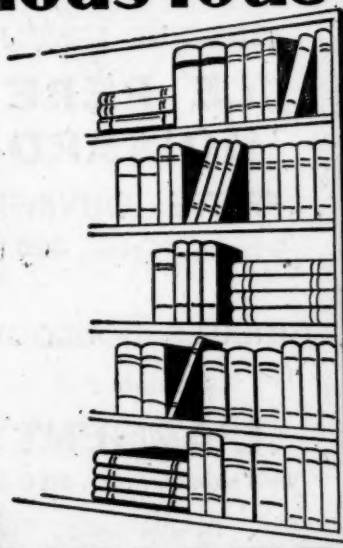
II
LA CHUTE DU SECOND EMPIRE ET LA IIIe RÉPUBLIQUE
1870-1882

Chaque vol. in-8° 400 fr.

HACHETTE

24e Édition

Commandez-nous tous vos livres.



— nous vous assurons une expédition rapide en France, aux Colonies, à l'Etranger et nous vous facturons aux prix pratiqués par les éditeurs.
— nous vous évitons des frais multipliés de port, de règlement, de correspondance et la perte d'un temps précieux.
— nous possédons une expérience de trente années et les meilleures références.

Renseignements gratuits contre timbre
Ouverture de compte courant sur demande
Abonnements sans frais à toutes les revues
Renseignements gratuits contre timbre

Nous invitons les Prêtres, Séminaires, Bibliothèques, Universités, Etablissements d'Enseignement, Congrégations...., tous acheteurs de livres, à centraliser toutes leurs commandes chez nous.

LIBRAIRIE PAILLARD

1, Place Alphonse Deville *(Ancien 51, Boul. Raspail)* - PARIS-VIe
C. C. Postaux 93-44 Téléphone : LITtré 04-29

PUB. ESSOR PUBLICITAIRE

Vient de paraître

JULES BERTAUT

LA VIE AVENTUREUSE DE LOUIS XVIII

Un volume in-8° écu de la collection « Histoire et Mémoires »

Couverture illustrée.. **390** frs

Du même auteur, même collection :

TALLEYRAND .... 250 frs

CHARLES DAMIRON

SOUVENIRS D'UN AVOCAT DE PROVINCE

In-8° cour., 320 pages **360** frs

ANTOINE LESTRA

LE PÈRE BOISARD

PRÊTRE OUVRIER

In-8° cour., 320 pages **320** frs

CHARLES BOULOGNE

Dominicain

L'ARGENT

In-8° cour. ..... **210** frs

Du même auteur :

LE MOI RETROUVÉ... 290 frs

— Éditions Lardanchet —

Lyon et Paris

NOUVEAUTÉS

JULIEN BENDA

SONGE D'ELEUTHERE

Récit

Un vol. **240** fr.

●

JEAN GIONO

MORT D'UN PERSONNAGE

Roman

Un vol. **240** fr.

GRASSET

NOUVEAUTÉS

PEARL BUCK

LES NOUVEAUX DIEUX

Un des plus beaux romans d'amour de Pearl Buck

390 frs

LOUIS BROMFIELD

COLORADO

roman

Tout l'ouest américain dans la tumultueuse effervescence des temps héroïques

344 p., 375 frs

R. St BARBE BAKER

TAMBOURS AFRICAINS

Le message d'un monde qu'il nous faut écouter

270 frs

LIVRES DE NATURE

BEVERLEY NICHOLS

MON PETIT JARDIN DE BANLIEUE

270 frs

RENAUD PAULIAN

UN NATURALISTE EN CÔTE D'IVOIRE

270 frs

STOCK

Dr. A. DONNADIEU

LA CÔTE D'AZUR

De St-Raphaël à la baie de Nice

Un magnifique voyage d'art, d'histoire, de tourisme sur le littoral et dans l'Estérel.

Avec 90 illustrations de Paul BRET

Beau volume 19×24 cm. .. .. .. **480** fr.

●

Hubert DESCHAMPS

LES PIRATES A MADAGASCAR

aux XVIIe et XVIIIe siècles

Idéalistes et forbans, Kid, Avery, Misson et d'autres...

Avec 3 cartes et 16 planches h.t. **345** fr.

●

Alphonse SÉCHÉ

REGARDS SUR LA RÉVOLUTION

Par l'auteur des *Guerres d'Enfer*

Un volume in-8°.. .. .. **195** fr.

Éditions BERGER-LEVRAULT

5, Rue Auguste-Comte, PARIS (6e)

RÉCENTS ESSAIS

Collection " MISES AU POINT "

RENÉ-MARIE ALBÉRÈS

LA RÉVOLTE DES ÉCRIVAINS D'AUJOURD'HUI

(Bernanos, Camus, Malraux, Sartre, etc.)

FRANCIS AMBRIÈRE

LA GALERIE DRAMATIQUE

(Une véritable histoire du théâtre contemporain)

MARCEL ARLAND

CHRONIQUE DE LA PEINTURE MODERNE

(Braque, Matisse, Picasso, Rouault, etc.)

★

AUTRES ESSAIS

ÉDOUARD HERRIOT
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DIDEROT

(Collection " LES PAGES IMMORTELLES ")

CHARLES DU BOS

GOETHE

Docteur BIEZIN

LES TOURMENTS D'UNE FEMME FRIGIDE

(Analyse d'une difficulté sexuelle)

LIN YUTANG

L'IMPORTANCE DE VIVRE

CORRÉA

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Contre-Amiral R. de BELOT (R)

LA GUERRE AÉRONAVALE EN MÉDITERRANÉE
(1939-1945)

Un vol. in-8° de la *Collection de Mémoires, Études et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre*, avec 28 croquis.. .. .. **480** fr.

"Une synthèse des documents alliés et des documents de l'Axe sur les dures batailles en Méditerranée et la victoire finale".

Rappel. Du même auteur: *La Guerre Aéronavale du Pacifique.* Un vol. in-8°, avec 28 croquis.. .. .. **480** fr.

Amiral Sir W. M. JAMES

LES MARINES BRITANNIQUES
dans la Seconde Guerre Mondiale

Un vol. in-8° de la *Collection de Mémoires, Études et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre*, avec 18 croquis,. .. .. **480** fr.

"Toutes les opérations de la flotte anglaise dans toutes les mers du globe de 1939 à 1945".

Comtesse LARISCH VON WALLERSEE-WITTELSBACH

LES SECRETS D'UNE MAISON ROYALE

Un vol. in-8° de 304 pages de la *Bibliothèque Historique*, avec 16 planches hors-texte .. .. **480** fr.

"Ce sont les révélations de la Comtesse Larisch, nièce de l'Impératrice d'Autriche et confidente de l'Archiduc Rodolphe, qui ont fait découvrir "LE SECRET DE MAYERLING". Si je n'avais pas gardé le silence sur l'affaire Vetsera - écrit la Comtesse Larisch dans ses Mémoires - la tragédie de Mayerling n'aurait pas revêtu l'aspect d'une aventure amoureuse, mais d'une intrigue politique".

Philippe METMAN

LES ASTRES ET LA DESTINÉE
Les mythes grecs - L'astrologie et la conduite de la vie

Un vol. in-8°.. .. .. **420** fr.

"Les mythes grecs ont donné naissance au monde de représentation astrologique". *Philippe Metman.*

Charles ROBEQUAIN
Professeur de Géographie à la Sorbonne.

LES RICHESSES DE LA FRANCE D'OUTRE-MER
Structure économique et problèmes humains

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Géographique*, avec 7 cartes et graphiques.. **480** fr.

"Variété de la France d'Outre-Mer. - L'agriculture indigène. - La colonisation européenne. - L'élevage. - La pêche. - L'exploitation forestière. - Les mines. - Les industries de transformation. - L'organisation économique de l'Union française".

TSUI CHI

HISTOIRE DE LA CHINE ET DE LA CIVILISATION CHINOISE

Préface de Laurence BINYON, Conservateur au British Museum.
Traduit d'après la 4e édition par George DENIKER, Consul Général de France, ancien secrétaire-interprète de la Légation de France à Pékin.

Un vol. in-8° de 336 pages de la *Bibliothèque Historique*, avec 10 cartes.. **840** fr.

"L'histoire de la civilisation chinoise depuis les temps les plus reculés et, dans tout le détail, l'histoire des récentes années". *Laurence Binyon.*

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française
UN PRÉCURSEUR
VIE, MORT ET SURVIE DE
SAINT LOUIS
ROI DE FRANCE

In-8° soleil avec un frontispice .. .. **570** fr.

RENÉ GROUSSET
de l'Académie française
FIGURES DE PROUE

In-8° écu .. .. **330** fr.

JULIEN GREEN
JOURNAL
TOME IV
(1943-1945)

Collection **"L'ÉPI"**. In-8° écu. Tirage limité à 1.650 exemplaires numérotés sur alfa .. .. **540** fr.

CONSTANT VIRGIL GHEORGHIU
LA VINGT-CINQUIÈME HEURE
Traduit du roumain par Monique SAINT-COME
Préface de Gabriel MARCEL

Collection **"FEUX CROISÉS"**. In-16.. .. .. **390** fr.

O-P. GILBERT
LE JOURNAL TOMBE A CINQ HEURES

In-16 .. .. **300** fr.

PLON

UN LIVRE CAPITAL

A LA RECHERCHE DE MARCEL PROUST

par

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie Française

UN VOL. 375 f

HACHETTE

AVEC DE NOMBREUX INÉDITS

Viennent de paraître

JOSEPH CHAINE
Professeur à la Faculté catholique de Lyon

RENÉ GROUSSET
Membre de l'Académie française

LITTÉRATURE RELIGIEUSE

BIBLE - CORAN - RELIGIONS DE L'INDE ET DE LA CHINE

Histoire - Textes choisis, traduits et commentés

par

J. STEINMANN - CH. LEDIT - SOLANGE BERNARD - M. et O. KALTENMARK

Un volume in-16 (13×19), de **852 pages**, avec **110 illustrations**, broché.. .. **1.400** fr.

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française

AFRIQUE DU SUD

Notes de Voyage

Un volume in-16 (12×19), avec **5 cartes**, broché .. .. **210** fr.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

CALMANN-LÉVY

MARCEL HODEN

CHRONIQUE DES ÉVÈNEMENTS INTERNATIONAUX

I. - *Le Miracle britannique,* Un vol. .. .. **150** frs

II. - *Les trois dernières agressions,* Un vol. .. .. .. **150** frs

III. - *De Pearl-Harbour à Stalingrad,* Un vol. .. .. **150** frs

IV. - *Du débarquement en Afrique du Nord à la Capitulation de l'Italie, Du Caucase au Dniepr* Un volume.. .. .. **250** frs

V. - *Des conférences de Moscou et de Téhéran à l'Assaut de la Forteresse européenne - La Libération en marche,* Un volume .. .. **350** frs

LABICHE

THÉATRE

TOME I - *Un Chapeau de paille d'Italie - Edgard et sa bonne - Le Major Cravachon - Un Monsieur qui prend la Mouche - Un jeune homme pressé - Mon Isménie,* Un volume. .. .. **500** frs

TOME II - *Le Voyage de M. Perrichon - Embrassons-nous Folleville - Doit-on le dire ? - La main leste - Les deux timides,* Un volume .. .. **450** frs

ERNEST RENAN

ŒUVRES COMPLÈTES

Édition définitive établie par HENRIETTE PSICHARI

TOME I - ŒUVRES POLITIQUES : *Questions Contemporaines - La Réforme intellectuelle et morale - Discours et Conférences - Dialogues philosophiques*
Un vol. 1028 pages sur papier Bible, reliure creyskine verte, sous couvre-livre **1.500** frs

TOME II - ŒUVRES LITTÉRAIRES : *Mélanges d'Histoire et de Voyage - Feuilles détachées - Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse - Essais de Morale et de Critique*
Un vol. 1262 pages sur papier Bible, reliure creyskine verte, sous couvre-livre **1.800** frs

TOME III - ŒUVRES PHILOSOPHIQUES : *Averroès et l'Averroïsme - Drames philosophiques - L'Avenir de la Science.*
Un vol. 1288 pages sur papier Bible, reliure creyskine verte, sous couvre-livre **1.800** frs

CRITICUS

LE STYLE AU MICROSCOPE

Un volume .. .. **350** frs

MAURICE GENEVOIX
de l'Académie française

AFRIQUE BLANCHE AFRIQUE NOIRE

Un récit magistral, des tableaux pittoresques, de pénétrants commentaires sur les résultats de notre colonisation

Un volume illustré : **280** francs.

MARCEL AYMÉ

LE CONFORT INTELLECTUEL

La satire d'un monde détraqué éperdu d'admiration pour tout ce qui est malsain

Un volume : **240** francs.

ALFRED FABRE-LUCE

LE SIÈCLE PREND FIGURE

Un essai brillant par la forme et par la pensée qui dégage du présent la figure de l'avenir

Un volume : **250** francs.

JEAN DUCHÉ

LIBERTÉ EUROPÉENNE

L'opinion des plus grands écrivains sur le sujet le plus brûlant qui soit

Un volume : **250** francs.

FLAMMARION

LOUIS BROMFIELD

EMPRISE

(POSSESSION)

Un chef-d'œuvre balzacien du grand écrivain américain